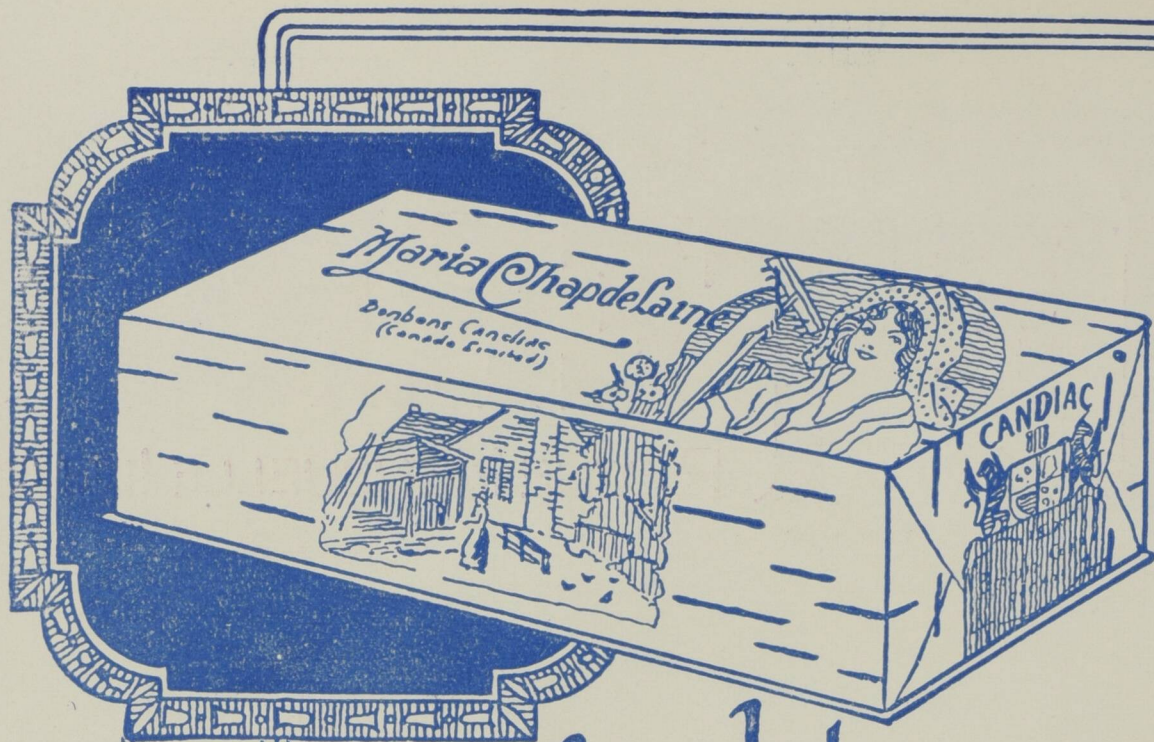


LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Nos raquetteurs et un camarade en "vol plané".



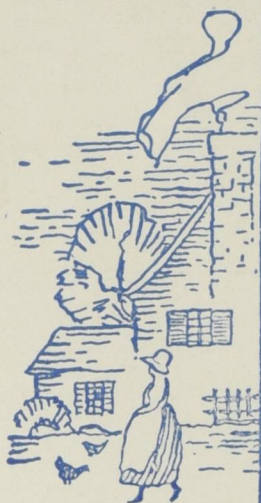
Les Chocolats Maria Chapdelaine

Renommés pour leur qualité supérieure, tout comme leur nom signifie excellence littéraire.

Noix et fruits, nougats et fondants tous dans une même boîte! Quelles friandises délicieuses, quel choix exquis!

Ces chocolats surfin sont en vente dans tous les établissements sérieux, - parce qu'ils sont supérieurs et possèdent un cachet d'originalité très marqué.

Bonbons Candiak
- (Canada) Limitée -



LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

108, RUE ST-JOSEPH

Téléphone: 2-1229

ADMINISTRATION:

—
EUDORE CARON
Président

—
J.-O. DUCASSE
Gérant de circulation

—
Melle F. DIONNE
Secrétaire

Bureau à Montréal:
5462 ESPLANADE,
Tél.: CRESCENT 113
M. GEORGES BELANGER
Représentant Général

Rédaction:

—
ALPHONSE DESILETS

Rédacteur en chef

—
G.-E. MARQUIS

Gérant de la rédaction

—
EMILE BOITEAU, N.P.

Secrétaire de la rédaction

—
DAMASE POTVIN

HORACE PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu.—Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, et adressés à 108, rue St-Joseph, Québec.

COLLABORATION

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 88, avenue Lockwell, Québec.

Sommaire

	Page
Message du président	J.-E. Corriveau 9
D'un mois à l'autre	Damase Potvin 10
Nos poètes	Alp. Désilets, Alf. Desrochers 12
In Exceleis	Alp. Désilets, R. G. Gingras 13
Le grand frère	Emile Boiteau, N. P. 14
L'âme de nos vieilles églises	D. Potvin 17
Vues de Québec	19
Réminiscences civiques	V. Desjardins 20
Jacqueline	Damase Potvin 22
Trappeurs et Raquetteurs	J.-E. Marquis 26
L'Echo Musical et Artistique	30
A propos d'"un pèlerinage à l'école de rang"	J.-C. Magnan 31
Au coeur de l'Acadie	M.-R. Turcot 33
L'Association des Sports d'Hiver et le Tourisme d'Hiver à Québec	36
La Revue du Livre	37

GERMAIN

LEPINE

LIMITÉE

(Maison fondée en 1845)

EMBAUMEURS ET
DIRECTEURS DE
FUNERAILLES

**

Chambre mortuaire à la
disposition des familles.

**

AMBULANCE
MODERNE

Service d'automobile
privée

**

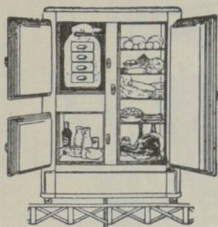
Service de jour et de nuit

TELEPHONE 2-2119-j

**

283, ST-VALIER

QUEBEC



LE CHOIX DE PLUS DE

7,500,00

CLIENTS SATISFAITS

Il n'y a qu'un seul

FRIGIDAIRE

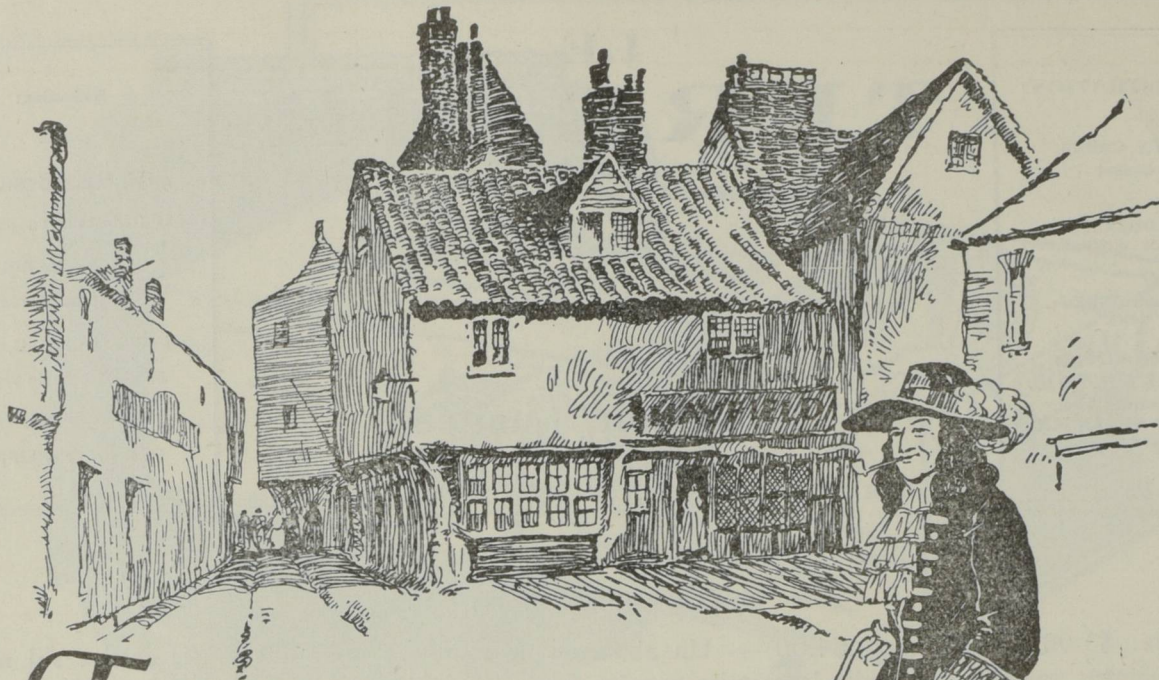
Produit de General Motor

Vendu et installé
par

GOULET &

BÉLANGER LTÉE

8 DE LA COURONNE
Tél.: 6101-6102



Traité suivant un Vieux Procédé Anglais

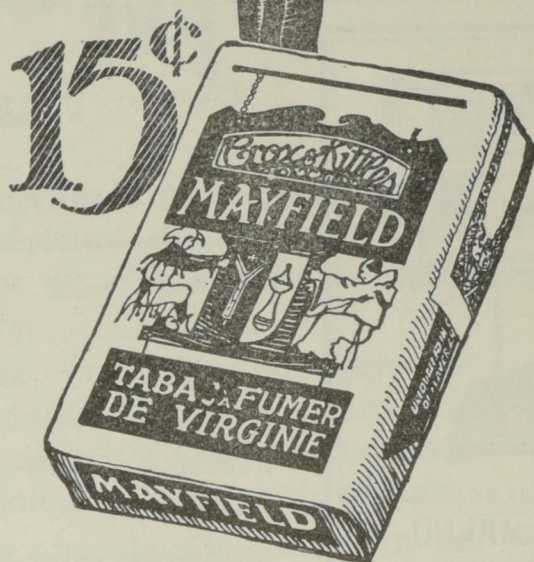
DEPUIS des siècles, la pipe jouit de la plus grande vogue en Angleterre, sans aucun doute à cause de la très fine qualité du tabac qu'il est possible d'avoir en ce pays. Vous pouvez maintenant vous procurer au Canada, au même prix que les tabacs ordinaires, le meilleur tabac de Virginie—traité suivant un procédé anglais—qui, dès la première bouffée, nous en avons la conviction, vous fera trouver en votre pipe la façon la plus satisfaisante et la plus délicieuse de jouir du tabac. Essayez un paquet de Mayfield et ensuite vous en fumerez toujours.

HACHE GROS POUR LA PIPE ET FIN POUR
ROULER DES CIGARETTES

Les paquets contiennent des certificats échangeables
contre des paquets de Cartes à Jouer.

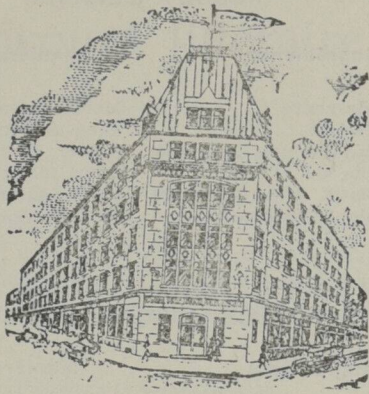
ROCK CITY TOBACCO CO., LIMITED
QUEBEC

My6



MAYFIELD

Tabac à Fumer



CHATEAU CHAMPLAIN

En face gare C.P.R. (Gare Union)

ABSOLUMENT MODERNE ET ENTIEREMENT A L'EPREUVE DU FEU
CUISINE EXCELLENTE

Nos Spécialités: Banquets de noces, Réunions d'hommes d'affaires.—Charcuteries et pâtisseries françaises livrées à domicile.

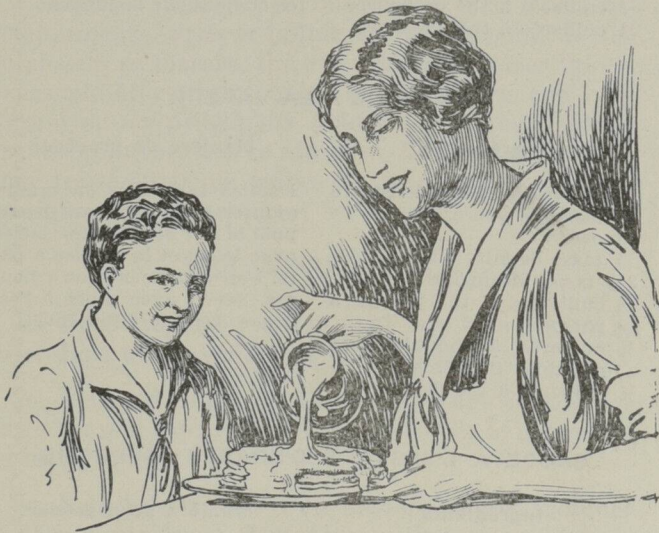
TARTE AUX POMMES A L'ERABLE

Ingrédients

- 2 pommes
- 1 tasse de sucre
- 4 cuillerées à table de beurre
- 2 cuillerées à table de farine
- 3 cuillerées à thé d'essence d'érable "Suprême"

Manière de procéder

Couvrir le fond d'une assiette profonde d'une bonne croûte à tarte. Peler, enlever le coeur et trancher les pommes. Saupoudrer de sucre et mêler l'essence d'érable "Suprême" aux 3 cuillerées à thé d'eau et arroser les pommes, le sucre et le beurre. Saupoudrer de farine, recouvrir d'une couverture de pâte perforée et mettre au fourneau.



PUDDING A LA REINE

Ingrédients

- 3 tasses de pain rassi
- 3 tasses de lait
- 3 oeufs
- $\frac{3}{4}$ tasse de sucre
- 1 cuillerée à thé d'essence de citron "Suprême"

Manière de procéder

Déposer le pain coupé dans un plat de granit et jeter dessus le lait brassé avec les oeufs, le sucre et l'essence de citron. Mêler le tout et faire cuire au fourneau environ une heure. Servir avec crème et sirop à l'essence d'érable "Suprême".

Recettes pour Mets délicieux

(Manière facile de les préparer)

SIROP A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients

- 2 tasses sucre granulé
- 1 tasse d'eau
- $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême".

Manière de procéder

Faire bouillir l'eau, ajouter le sucre, retirer du feu et ajouter l'essence quand le sirop est à moitié refroidi.

BLANC-MANGER A L'ERABLE OU A LA VANILLE

Ingrédients

- 2 tasses de lait
- $\frac{1}{2}$ tasse de sucre
- 3 cuillerées à soupe de fécule de maïs (cornstarch)
- 1 cuillerée à thé de vanille
- 1 oeuf
- $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé de sel
- Essence de vanille ou d'érable "Suprême" au goût.

Manière de procéder

Faire dissoudre le cornstarch, le sucre et le sel dans un peu d'eau froide, ajouter au lait bouillant et remuer constamment jusqu'à consistance épaisse, ajouter l'oeuf légèrement battu et faire cuire encore quelques minutes. Retirer du feu, ajouter l'essence et verser dans un moule.

GATEAU AU CITRON OU A L'ORANGE

Ingrédients

- 3 jaunes d'oeufs
- $\frac{3}{4}$ tasse de sucre
- 3 blancs d'oeufs
- $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel
- $\frac{1}{2}$ tasse de fleur de tarte
- $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé crème de tarte
- $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence "Suprême", d'orange ou de citron

Manière de procéder

Battre les jaunes d'oeufs, mêler la farine, le sucre, le sel et la crème de tarte. Battre les blancs d'oeufs, ajouter l'essence et mêler aux autres ingrédients. Faire cuire environ cinquante minutes dans un four modérément chaud.

CREME A LA GLACE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients

- 2 tasses de crème
- 1 tasse de lait
- 2 cuillerées à soupe de gélatine
- 1 tasse de sucre
- 2 cuillerées à thé d'essence d'érable "Suprême".

Manière de procéder

Délayer la gélatine et le sucre avec un peu d'eau chaude, laisser refroidir, ajouter la crème, le lait et l'essence bien mélangés et congeler.

(Suite au verso)

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec



(Suite)

SUCRE A LA CREME A L'ESSENCE D'ERABLE OU A L'ESSENCE DE VANILLE "SUPREME"

Ingrédients

2 tasses de cassonade brune
1 tasse de lait
2 cuillerées à thé de beurre
 $\frac{1}{4}$ tasse de noix hachées
1 cuillerée à thé d'essence

Manière de procéder

Mettre le sucre, le beurre et le lait dans une casserole. Brasser jusqu'au point d'ébullition. Laisser cuire sans remuer jusqu'à ce qu'il forme des boules dans l'eau froide. Laisser refroidir un peu, ajouter l'essence et brasser jusqu'à transformation en crème et verser dans une assiette beurrée.

PUDDING AU CHOCOLAT

Ingrédients

2 tasses de lait
 $\frac{1}{2}$ tasse de cornstarch
 $\frac{1}{4}$ tasse de sucre
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel
2 cuillerées de chocolat
1 cuillerée à thé de vanille "Suprême"

Manière de procéder

Faire bouillir le lait, ajouter le cornstarch, le chocolat, le sucre et le sel délayé avec un peu d'eau. Ajouter au lait bouillant et laisser bouillir jusqu'à ce que ce soit épais. Mettre la vanille et verser dans un moule.

FUDGE A L'ERABLE

Ingrédients

2 tasses de sucre
1 tasse de lait
4 cuillerées à soupe de crème
1 pincée de sel
1 cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"

Manière de procéder

Mettre tous les ingrédients dans une casserole, sauf l'essence. Faire bouillir doucement jusqu'à ce qu'une boule molle se forme dans l'eau froide. Ajouter l'essence.

CREME POUR GATEAU A L'ESSENCE "SUPREME" D'ERABLE, FRAISE, FRAMBOISE

Ingrédients

1 tasse de sucre en poudre
 $\frac{1}{4}$ tasse de lait
1 cuillerée à thé de beurre
1 cuillerée à thé d'essence

Manière de procéder

Délayer le sucre avec le lait, ajouter le beurre et l'essence, et étendre sur le gâteau.

PUDDING A LA VAPEUR

Ingrédients

6 cuillerées à table de beurre
 $\frac{1}{2}$ tasse de sucre
1 oeuf
1 tasse de lait
 $2\frac{1}{2}$ tasses de farine
4 cuillerées à thé poudre à pâte
 $\frac{1}{2}$ cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"
 $\frac{1}{4}$ cuillerée à thé de sel

Manière de procéder

Défaire le beurre en crème, ajouter le sucre, l'oeuf battu, puis le lait et la farine mêlée avec le sel et la poudre à pâte. Faire cuire environ 2 heures. Servir avec sauce à l'essence d'érable "Suprême".

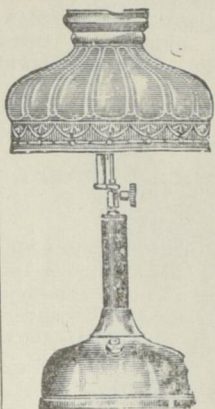
SAUCE A L'ESSENCE D'ERABLE "SUPREME"

Ingrédients

1 tasse d'eau
3 cuillerées à table de cornstarch
1 tasse de sucre
1 cuillerée à thé d'essence d'érable "Suprême"

Manière de procéder

Faire bouillir l'eau et y ajouter le sucre, le cornstarch délayé avec de l'eau froide. Laisser bouillir pendant environ cinq minutes et ajouter l'essence.



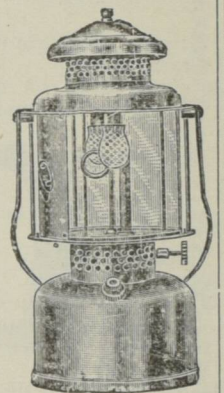
AVEZ-VOUS DES ENNUIS
au point de vue de LUMIERE, CHALEUR et CUISSON ?
UTILISEZ les produits "COLEMAN" !

Des années d'expérience et l'abondance de clients satisfaits ont prouvé leur efficacité.

MINIMUM de TRACAS — MAXIMUM de SATISFACTION
— Voyez-les fonctionner chez —

SAMSON & FILION, Ltée

FERRONNERIE — QUINCAILLERIE — ARTICLES DE SPORT, ETC.
343, rue St-Paul (En face gare C.P.R.) QUEBEC



Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Concours littéraire

La Société des Arts, Sciences et Lettres a déjà organisé plusieurs concours littéraires, par la voix de son organe le "Terroir". Elle ne veut pas abandonner cette coutume, et c'est pourquoi, à une récente réunion des membres de cette société, il a été décidé d'en organiser un autre sous la rubrique suivante: *hiver canadien*.

CANEVAS PROPOSE

Comme ce sujet-là pourrait donner lieu à des développements variés et infinis, suivant le point de vue où chacun se placera, il a été décidé de tracer un canevas plutôt restreint, mais qui indiquera aux cons'appuyer les principaux points sur lesquels ils devront s'appuyer dans ce concours. *Hiver canadien* sera donc traité au triple points de vue suivants: 1o. économique, 2o. pittoresque et 3o. sportif.

LES CONDITIONS

1o. Nous croyons que l'on peut très bien traiter ce sujet dans un maximum de 3,000 mots.

2o. Prière d'employer du papier-école; de n'écrire que d'un seul côté de la feuille; de copier le manuscrit au clavigraph.

3o. Signer le travail d'un pseudonyme et indiquer le nom véritable de l'auteur sur une carte enfermée dans une enveloppe qui portera, à l'extérieur, le même pseudonyme que le manuscrit.

4o. Les manuscrits devront être transmis au *Secrétaire-correspondant de la Société des Arts, Sciences et Lettres*, 9 Avenue Désy, Québec, au plus tard le 1er février prochain (1930).

5o. Sur un total de 10 points que les juges prendront comme base maximum de la valeur du manuscrit, il sera accordé 5 points pour le fond, 3 points pour la forme et 2 points pour illustrations inédites, ce qui veut dire que les amateurs de photographies qui auraient de jolies scènes d'hiver, soit de natures-mortes ou de scènes de sports ou autres, feront bien de les ajouter à leur concours, car il serait très intéressant de publier des illustrations en même temps que le texte des vainqueurs, dans le "Terroir".

PRIX OFFERTS

La Société s'engage à accorder trois prix pour les meilleurs manuscrits qui lui seront adressés, à condition qu'il s'en trouve trois de réellement méritants: premier prix: \$25; deuxième prix: \$15 et troisième prix: \$10.

*La Société des Arts, Sciences et Lettres,
de Québec.*

Vous bâtissez sur le sable...

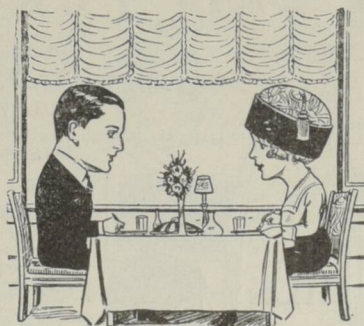
... Si vous négligez de mettre en règle votre succession et vos dispositions testamentaires.

Laissez-nous vous aider à le faire. Sur ce point, notre Société vous donnera sécurité, compétence et permanence.

SOCIÉTÉ D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

Exécutrice Testamentaire Fiduciaire

MONTREAL	QUEBEC
5 Est, rue St-Jacques	72, côte de la Montagne
Tél.: HArbour 4192	Tél.: 2-1139



Restaurant BERTANI

Cuisine Française et Italienne

* *
REPAS A LA CARTE
ET TABLE D'HOTE

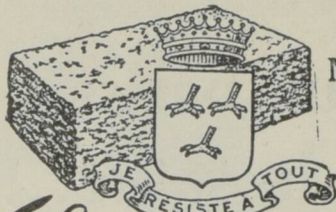
* *
Spécialité: Service à Domicile

66, RUE ST-JEAN -- QUEBEC

TELEPHONE: 2-3356

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Une
Brique
de Tuf.



12
Nuances
diffé-
rentes.

La Frontenac

Nos briques sont fabriquées de tuf pur contenant en même temps les éléments chimiques qui, en se décomposant par la cuisson, leur donnent ces tons riches et veloutés.

**Brique Rustique — Brique Commune
Terra Cotta**

Cotations et échantillons Gratis sur Demande

BRIQUE FRONTENAC, LIMITÉE

140, rue St-Jean, QUEBEC

TEL. 2-0980

P.-A. GALARNEAU, - - Gérant-Général

LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ
ET
PASTEURISÉ**

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

**MARQUE
FRONTENAC
LAIT, CREME,
BEURRE,**

CREME GLACEE
Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

La Laiterie Frontenac Limitée

142, de l'Église,

QUÉBEC

Tél. 7175 - 7176

BELANGER, SAVARD & BOURGET

Arpentage et ingénieurs Forestiers
Arpentage, exploration, inventaire, délimitation de concessions forestières, subdivisions, expertises et autres.

PHOTOGRAPHIE et EXPLORATION AÉRIENNE.

Edifice "BELANGER"

86, Côte de la Montagne — Tél.: 2-5180 — QUEBEC

Partout au Canada

Encerclant le continent américain de l'Atlantique au Pacifique — atteignant chacune des neuf capitales provinciales — desservant toutes les localités importantes et tous les ports de mer — traversant les majestueuses Montagnes Rocheuses et aboutissant aux plages les plus pittoresques — le Chemin de Fer National du Canada s'identifie avec le Canada lui-même.

Le Chemin de Fer National du Canada déroule un double ruban d'acier sur une longueur qui dépasse vingt-trois mille milles atteignant toutes les parties du territoire; il traverse même la frontière pour pénétrer aux États-Unis.

Parallèle à ces lignes, est le service du Télégraphe National du Canada et des Messageries du Canadien National.

Aux points stratégiques s'élèvent des Hotels de Distinction, administrés par le Chemin de Fer National du Canada.

Le Canadien National est véritablement un précurseur en ce qui regarde le luxe et le confort dans les voyages. Il a été le premier chemin de fer au monde à installer la radiophonie dans ses wagons; il a aussi créé un service spécial de wagons-buffets à l'usage des enfants; il a inauguré les "chambrettes" (chambres privées) dans ses wagons-lits; il a également établi, sur ses trains, des solariums, des wagons-buffets avec fontaines à soda.

C'est encore le Chemin de Fer National du Canada qui a inauguré les premiers trains tout en acier, les trains mûs par l'électricité et les locomotives dites "automotives" qui, par une ingénieuse machine actionnée par l'huile minérale, produisent l'électricité qui les met en mouvement.

En un mot, le Chemin de Fer National du Canada est synonyme de confort et d'agrément, quand il s'agit de voyage.

*Que votre voyage soit long ou court,
que ce soit un voyage d'affaire ou un
voyage de plaisir; voyagez par ce che-
min de Fer National du Canada.*

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Un congrès d'éducation

Le Comité organisateur belge invite tous les parents officiels et libres à envoyer des délégués au Congrès, qui aura lieu à l'Exposition Universelle de Liège en 1930. Les spécialistes, les pédagogues, les parents y sont spécialement invités.

La famille est à la base des Etats; plus l'éducation sera meilleure, plus rapide y sera la civilisation.

Ce Congrès fera faire à la pédagogie familiale de nouveaux progrès. On y étudiera spécialement les méthodes pratiques pour obtenir le maximum de rendement dans la formation de la génération future. D'empirique, l'éducation des enfants dans la famille deviendra plus scientifique. Des expériences comparées entreprises au foyer familial et dans les maisons d'éducation et les résultats obtenus y seront présentés et discutés.

Ce Congrès coïncidera avec le 25^e anniversaire de la fondation de la Commission Internationale de l'Education Familiale et avec la fondation définitive de l'Institut International de l'Education Familiale, à laquelle tous les philanthropes sont appelés à contribuer généreusement.

Conditions d'admission au Congrès : Adhésions individuelles : 2 dollars; adhésions d'institutions, d'administrations, de gouvernements : 20 dollars. Cette adhésion donne droit à deux délégués et à deux exemplaires des publications du Congrès.

On est prié d'envoyer les cotisations par mandat postal au Trésorier Général : M. PIEN, 44, rue Rubens, BRUXELLES (Belgique).

Renseignements : Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à M. P. DE VUYST, 22, avenue de l'Yser, BRUXELLES, Belgique, ou au représentant canadien, M. ALPHONSE DESILETS, directeur de l'Enseignement ménager, Département de l'Instruction Publique, à QUEBEC.

Téléphone 2-7255-W

ST-CYR & FRERE

MARCHANDS DE MUSIQUE

Instruments de musique et accessoires, Musique en feuilles, records "STARR" COLUMBIA. — Réparation d'instruments de musique et de phonographes de tous genres.

70, rue ST-JOSEPH, QUEBEC. — Tél.: 2-7255-w

PICARD FURS LIMITED

FOURRURES DE LUXE

Avant de vous décider pour l'achat de vos vêtements de fourrures, une visite est sollicitée.

Coupe et travail garantis.

49, rue St-Jean, - - - - - Tél.: 2-3390
QUEBEC

Nous achetons toutes les fourrures vertes.

Tél.: BUREAU: 2-3778

Tél.: RES.: 2-4534

S. EDOUARD GAGNON

Comptable-Licencié

Syndic en Matière de Faillite

BUREAUX:

147, COTE de la MONTAGNE
EDIFICE BOSSE,

QUEBEC

PRENEZ-VOUS DES VACANCES ? FAITES-VOUS UN VOYAGE DE NOCES ?

OTTAWA — TORONTO

NEW-YORK — ATLANTIC CITY — BERMUDES

HAVANE — PORTO RICO — NASSAU

sont des endroits à visiter.

Demandez aussi la liste complète des croisières: — Autour du Monde, Méditerranée, Indes Occidentales, Amérique du Sud, l'Orient, Hawaï, etc., etc.

Nous représentons absolument toutes
— les compagnies de navigation. —

L'AGENCE DES VOYAGES QUEBEC RAILWAY

14, RUE DU FORT, QUEBEC, P.Q.

En face du Chteau Frontenac.

Téléphone: 2-0082

CUISINEZ AU GAZ

Chaque jour il se consacre à l'ordinaire bien des heures dans des cuisines chaudes à étouffer. Pourquoi ne pas moderniser sa cuisine en y faisant installer un poêle à gaz. Il suffit alors d'approcher du brûleur une allumette enflammée et tout est prêt pour la cuisson.

PAS DE POUSSIÈRE,

PAS DE CENDRES,

PAS DE MISÈRE.

QUEBEC POWER Company

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

er à Québec

J 3 MARS

ates entre clubs, de concours entre
u ski, etc., tiendront nos visiteurs en



Cliché du C.P.R.

Deux patineurs, un homme et une femme se donnant la main, sur la patinoire de la Terrasse, à Québec.

CLOUS DE LA SAISON HIVERNALE

- 20 janvier.** — Fête de Nuit: bombardement des fortifications. Raquetteurs et Militaires aux prises. Feu d'artifice et grande parade aux flambeaux.
- 10 février.** — Joutes de curling aux chalets des trois clubs de Québec. Plusieurs équipes américaines y prendront part. Cent trophées de valeur offerts en prix.
- 19 février.** — Grande parade de nuit des raquetteurs avec uniformes et flambeaux, dans les rues de Québec. Chaque club (8) est précédé de son corps de clairon.
- 20 février.** — Course de chiens huskies. Une vingtaine d'équipes sur une piste de 40 milles, à répéter 3 jours de suite. **\$5,000.00 en prix.**

ECRIVEZ POUR AVOIR LE PROGRAMME DE CE CARNAVAL D'HIVER. DEMANDEZ AUSSI LA BROCHURE ILLUSTRÉE DES SPORTS D'HIVER A QUEBEC.

L'ASSOCIATION DES SPORTS D'HIVER

69 rue Buade

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XI No. 7

— BUREAU : 108, rue St-Joseph, QUÉBEC —

Decembre

Message du President



M. J.-EUG. CORRIVEAU

Nouveau président de la Société des Arts, Sciences et Lettres, de Québec.

Décembre tire à sa fin et, dans quelques jours, ce sera le moment des réjouissances et des bons souhaits. Les douces et joyeuses mélodies de Noël nous font oublier qu'une autre page s'ajoute au grand livre du temps; les cantiques de notre enfance atténuent toujours la mélancolie qui accompagne les derniers jours d'une année agonisante. A l'occasion du Nouvel An, c'est une coutume aussi antique que solennelle d'offrir, chez nous, des hommages et des souhaits. Fidèle à cette belle tradition, nous sommes heureux de présenter aujourd'hui nos vœux les meilleurs, et les plus sincères, aux nombreux lecteurs du "Terroir", en particulier, aux officiers et aux membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, ainsi qu'à leurs familles.

Cette période que nous terminons a été, en somme, assez fructueuse. Les activités de notre Société envers les arts, les sciences et les lettres, et tout ce qui nous rappelle la France — que nous aimons à l'égal de notre beau Canada — ont été aussi nombreuses que variées. Grâce à la bienfaisante collaboration des membres et de nos amis, la situation de la Société est vraiment excellente. La faveur du public ne nous fait pas défaut et nous y puisons un grand encouragement. Comme conséquence agréable de ces faits heureux, nous nous promettons de maintenir, dans tout son éclat, le flambeau brillant qui a été remis entre nos mains, pour ensuite le transmettre de même, à nos successeurs, qui continueront la course de la Société vers le Beau, le Bien et le Vrai.

L'histoire se répète, dit-on, et les jours se suivent avec peu de variantes. Toutefois l'expérience nous enseigne que les jours heureux de chacun doivent être mêlés d'heures plus sombres et que si le bonheur parfait sur la terre est impossible, il existe une félicité qui sera sans mélange, pourvu que nous puissions l'atteindre : c'est celle que nous devons trouver au ciel! Voilà sans doute pourquoi nous éprouvons tant de plaisir à répéter ce souhait, imprégné de toute sa saveur :

BONNE ET HEUREUSE ANNEE, ET LE PARADIS A LA FIN DE VOS JOURS!.....

QUE 1930 SOIT POUR TOUS ET POUR TOUTES UNE ÈRE NOUVELLE DE SANTE, DE PROSPERITE, DE SUCCES ET DE BONHEUR!

J.-Eugène CORRIVEAU.

Québec, décembre, 1929.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Combien de nos gracieuses petites traditions du temps joyeux des Fêtes se perdent! D'année en année, on les voit s'en aller à vau-l'eau, une à une, ou bien quand elles ne disparaissent pas tout à fait, elles sont tellement modifiées qu'on a toutes les peines du monde de les reconnaître. Les progrès de la Science sont évidemment pour beaucoup dans cet effacement du côté poétique de notre vie sociale. Mais il y a aussi la négligence, l'indifférence. Il y a encore le snobisme qui nous fait sacrifier tant d'antiques coutumes dont nous avons honte souvent, pour en adopter de plus modernes.

Naguère, les Fêtes, c'était une joyeuse période qui commençait la veille de Noël et se terminait le soir des Rois. C'était le Jour de l'An qui, au milieu de cette période, était le jour marquant, le principal. Le Jour de Noël revêtait le côté mystique et tout religieux de cette décade. Du côté social, il ne comptait guère. Le Jour de l'An était pour le Canada Français la véritable fête sociale de la nation.

On a considérablement modifié cet état de choses et l'on a adopté la coutume anglaise de prendre le Jour de Noël comme la fête sociale de l'année. Notre Jour de l'An compte encore un peu pour les enfants: Pour les grandes personnes, à peu près pas. C'est presque, en général, un jour ordinaire. On remarque cette modification surtout dans les villes. C'est plutôt à Noël, à présent, que s'échangent les présents, que se donnent les dîners de famille. L'arbre de Noël, pour les enfants des villes, a remplacé le bas du Jour de l'An des enfants. Les cartes de bons souhaits, simples bostols avec son nom, ou orgueilleuses cartes somptueusement colorées et portant en larges gothiques vos souhaits imprimés d'avance, s'adressent à Noël. On dirait que dans notre siècle de "bougeotte" on est pressé de se souhaiter la bonne année, de se débarrasser de cette corvée; et l'on s'y prend huit jours d'avance.

* * * *

Bref, une fois Noël passé, dans nos villes, c'est à peine s'il reste assez de petites manifestations du temps des fêtes pour penser au Jour de l'An et, à plus forte raison, à celui des Rois alors qu'autrefois le traditionnel gâteau à la fève et au pois donnait lieu à tant de joyeuses veillées. Aujourd'hui, parfois, dans de rares familles, on achètera chez le confiseur un gâteau dit "des Rois" qu'on mangera simplement comme dessert au souper de la famille.

Il est heureux cependant que dans nos campagnes l'on ait conservé intactes plusieurs aimables petites traditions du Jour de l'An, sans cela la tradition générale serait reléguée aux vieilles lunes.

Quant à la messe de minuit, il faut aujourd'hui aller bien loin dans nos campagnes pour en retrouver la poésie d'antan. Nos messes de minuit, dans les villes, sont devenues des concerts sacrés. C'est à peine si, à un moment de la cérémonie, l'on entendra les échos

d'un de nos anciens, naïfs et si doux cantiques d'autrefois. Il faut se contenter de les entendre encore chanter dans nos souvenirs d'enfance.

Et la Science, naturellement, n'a pas manqué de venir fourrer son nez dans ce désordre de nos traditions. Ce ne sont plus les grelots tintinnabulants dans la froidure et la neige des routes conduisant à l'église qui se font entendre à l'heure de la messe de minuit; ce sont les cornes des automobiles qui font concurrence au doux bruit des cloches appelant les fidèles à la sainte messe de la grande et solennelle nuit de la Nativité.

* * * *

Mais le Jour de l'An reste quand même un jour d'amères réflexions. Visites, souhaits, étrennes, c'est de la joie, soit! Mais regardez-y de près et vous verrez que ce n'est pas suffisant pour en faire un jour parfaitement joyeux. Il y a une espèce de contrainte dans tout ce qui s'accomplit au Jour de l'An et, à la vérité, ce jour-là n'est heureux que pour les enfants.

C'est que les enfants ne peuvent pas être atteints par le trouble sentiment qui nous accable, sans que nous voulions nous l'avouer, à l'aube d'une nouvelle année. Les enfants n'ont pas encore appris à envisager l'avenir avec inquiétude. Au contraire, pour eux, l'avenir est comblé de merveilles. Plus tard, ô bonheur! ils seront grands, ils seront libres! Et quand ils seront libres, et quand ils seront grands, ils ne feront pas les choses sottement comme ils les voient faire autour d'eux. Ils se donneront du temps pour le bonheur...

Mais nous, nous savons qu'il n'arrive jamais le temps que l'on s'était promis pour le bonheur. Nous savons qu'il y a toujours des choses pressantes et qu'elles nous font dire: demain! Et alors nous sommes tristes en voyant s'accumuler les années et nos rêves.

Le dernier jour de l'an, est le seul où l'on se dit: "Me voilà plus vieux d'une année." Et cette pensée, même si nous croyons l'avoir chassée de notre esprit, agit sur nous, le lendemain, comme une obsession: "Plus vieux d'une année!" Quel retentissement ces mots ont dans notre conscience et dans notre chair! Tout notre être en frémit. Avant peut-être la quarantaine, c'est un frisson fugitif... Mais après...

Ah! si l'on pouvait se dire cependant: "Pendant l'année qui finit j'ai fait quelque chose de grand, de définitif; et à cause de cela, les années qui suivront seront meilleures..."

Le Jour de l'An est un jour mélancolique. Il ne réjouit guère, répétons-le, que les enfants et les insouciantes. Et pourtant, il a une saveur particulière pour celui qui a mérité d'avoir des amis. C'est un des rares jours où les gens qui nous veulent du bien croient convenable de nous en avertir. On sait bien que leurs

voeux n'influeraient pas sur notre destinée mais n'est-ce pas déjà précieux de penser qu'ils se réjouissent d'avance de ce qui pourrait nous arriver d'heureux ?

* * * *

Toujours est-il que d'après les gens optimistes, le mois de janvier serait le mois le plus heureux de l'année. Il est vrai que l'on ne nous a pas consultés pour ce décret car nous eussions mis dans la balance bien des choses qui eussent enlevé au mot heureux. Mais passons par là-dessus. Admettons-le ! Enumérons les raisons qui nous ont valu ce jugement.

Et d'abord les souhaits de bonheur dont nous sommes gratifiés à tout instant pendant les premiers jours de ce mois ne peuvent que créer une atmosphère de béatitude dont nous bénéficions certainement, ne serait-ce que d'une façon très éphémère. Et puis, le mois de janvier est celui où l'on reçoit des étrennes ce qui est, certes, plein d'agréments. Des grincheux diront que c'est celui où l'on en donne aussi et que ce n'est pas si agréable. Mais ceux-là ne connaissent pas le plaisir de plaire et ils se privent par là d'un des plus précieux éléments de bonheur. Donner avec le désir sincère de réjouir celui à qui l'on donne, voilà une des joies les plus pures que l'on puisse goûter.

Le mois de janvier est encore celui, si l'on en croit les augures, où il est facile de s'approvisionner de bonheur pour toute l'année moyennant certaines précautions ou procédés dont la recette est conservée dans le code du Folklore : par exemple, accrocher des couronnes de gui dans le salon ou la salle à manger ; en sortant dans la rue faire que la première personne rencontrée soit un militaire ; être embrassé pour la première fois de l'année par une personne de sexe différent ; faire en sorte que la première personne rencontrée dans la rue, au tout début de l'année, soit un bossu, un boiteux ou un borgne, ou encore une bonne d'enfants.

Enfin, le mois de janvier est encore un mois heureux parce qu'un grand nombre de saints qui ont leur fête pendant sa durée veulent bien s'intéresser aux choses humaines : sainte Véronique distribue les félicités aux lingères, saint Antoine veille sur les bouchers et les charcutiers, saint Sulpice, s'engage à nous envoyer une belle saison de printemps quand il gèle le jour de sa fête, saint Sébastien réserve ses faveurs aux prisonniers, saint Julien préserve les voyageurs de tout accident, saint Charlemagne répand ses grâces sur les écoliers, etc.

Enfin, pour mettre le comble au bonheur de ce mois, du moins dans notre bonne ville de Québec, c'est en janvier que les propriétaires font "assavoir" à leurs locataires qu'ils auront, à partir du mois de mai prochain, à leur payer un loyer de pas moins de dix dollars par mois de plus qu'ils paient actuellement ou de se préparer sur le champ à déguerpir. Et, des fois, il arrive que pour le locataire, c'est, de fait, un bonheur.

* * * *

Encore une fois, cette année plusieurs millions de jeunes arbres ont été coupés, dans notre province,

pour satisfaire à cette coutume des "arbres de Noël". Il serait curieux de savoir par une statistique sérieuse combien, par exemple, dans les dix dernières années, la forêt québécoise a vu de ses jeunes arbres enlevés pour ces fins. Il serait bien difficile à l'Oncle Sam, aujourd'hui, de célébrer son "Christmas Day" sans la contribution de la forêt québécoise. Il veut décidément avoir la main-mise sur toute notre forêt, celle qui lui fournit son papier, et l'autre, la brousse, pour ainsi dire, où il vient chercher ses arbres de Noël pour amuser ses petits. Ce brave Santa Claus en vérité, est bien difficile à satisfaire. Notre bon petit Jésus, du temps de notre enfance, ne l'était pas tant. Il se contentait d'une humble paire de bas ou d'un soulier pendu à la cheminée ou au pied du lit. Il ne demandait pas de transporter une forêt d'un pays à l'autre pour distribuer ses largesses.

Toujours est-il qu'un mois avant Noël l'on voit, aux abords de nos gares, tout le long de certains chemins de fer qui traversent les lignes, des monceaux de fagots de petits sapins verts s'accumulant, attendant qu'on les transporte de l'autre côté de la frontière où ils seront disséminés partout dans les grandes villes. Chaque fagot contient cinq ou six petits arbres dont quelques-uns ont huit, dix et même douze ans de vigoureuse existence. Aux abords de chaque gare, par le temps qui court, en particulier, dans les comtés de Beauce, Mégantic, Frontenac, l'on compte des centaines et des centaines de ces fagots. L'on charge ainsi, chaque début d'hiver, dans ces comtés et dans d'autres, pas moins de cent wagons de ces petits arbres.

Pauvres arbustes, ils ne demandaient pourtant pas mieux de grandir, de devenir de beaux grands arbres qui auraient, dans vingt ou vingt-cinq ans, formé une opulente forêt valant des millions à notre province.

Le temps d'aimer

J'ENTENDS dire parfois : "Bah! le temps d'aimer [passe].
"Le coeur, avec les ans, finit par se fermer.
"Un jour, fatalement, tout ennuie et tout lasse
"Et les anciens bonheurs ne savent plus charmer!"

Mais je reste incrédule à ces sombres présages,
Ma foi! je vivrais bien au moins quelques... cents [ans],
Et n'aurai pas atteint, j'en suis sûr, à cet âge,
Où je ne saurais plus t'aimer comme à présent.

Avec les ans plutôt, le lien se resserre,
L'amour devient plus fort, plus fidèle, plus sûr,
Et nous enlace mieux, de même qu'un lierre
Etreint plus fortement les pierres d'un vieux mur.

Chaque jour me vieillit... Lentement mon front [penche],
Je sens toujours en moi le même amour profond.
Et quand, plus tard, j'aurai la chevelure blanche,
Je veux t'aimer autant que sous mes cheveux blonds.

Emile CODERRE.

NOS POÈTES

Hymne au vent du nord

O Vent du Nord, vent de chez nous, vent de féerie,
 Qui vas surtout la nuit, pour que la poudrière,
 Quand le soleil, vers d'autres cieux, a pris son vol,
 Allonge sa clarté laiteuse à fleur de sol;
 O monstre de l'azur farouche, dont les râles
 Nous émeuvent autant que, dans les cathédrales,
 Le cri d'une trompette aux Elévations;
 Aigle étourdi d'avoir erré sur les Hudsons,
 Parmi les grognements baveux des ours polaires;
 Sublime aventurier des espaces stellaires,
 Où tu chasses l'odeur du crime pestilent;
 O toi, dont la clameur effare un continent
 Et dont le souffle immense ébranle les étoiles;
 Toi qui déchires les forêts comme des toiles;
 Vandale et modeleur de sites éblouis
 Qui donnent des splendeurs d'astres à mon pays,
 Je chanterai ton coeur que nul ne veut comprendre.

Alfred DESROCHERS.

“A l'Ombre de l'Orford”.

Matin d'hiver en l'Ile

Il neige ce matin, dans l'Ile.
 Le village est silencieux.
 Sous un linon frêle et mobile
 La terre se marie aux cieux.

Nul bruit dans la maison tranquille
 Que le pouls consciencieux
 De l'horloge vive et docile
 Et que le brasier radieux.

Au chassis que fleurit le gel
 J'entends frapper, comme un appel,
 Les coups brefs et clairs d'une cloche.

Tenant des enfants par la main,
 Des vieux s'en vont sur le chemin
 Vers Noël qui, déjà, s'approche.

Alphonse DESILETS.

Le moulin de grand-père

Ah! le temps qui s'écoulait
 Dans le moulin de mon grand-père!
 Pour la veillée on s'assemblait
 Près du fauteuil de ma grand'mère
 Ce que grand-père racontait,
 Comme en silence on l'écoutait!
 Et comme alors gaiement trottait
 Le vieux fuseau de ma grand'mère.

Comme il trottait!

Et quel bon temps! quel bon temps c'était!

Grand'mère était la gaieté même;
 On la trouvait toujours riant;
 Depuis le jour de son baptême,
 Elle riait en s'éveillant.
 De sa maison, riant asile,
 Elle était l'âme; aussi, depuis
 Que son fuseau reste immobile,
 On ne rit plus dans le pays.

Le vieux moulin de mon grand-père,
 Tout comme lui, s'est abattu;
 Le vieux fuseau de ma grand'mère
 A la muraille est suspendu;
 Et vous, couchés sous l'herbe épaisse,
 Comme au vieux temps, encore unis,
 Je crois vous voir quand le jour baisse,
 Et tout en larmes je redis:

Ah! le bon temps qui s'écoulait
 Dans le moulin de mon grand-père!
 Pour la veillée on s'assemblait
 Près du fauteuil de ma grand'mère
 Ce que grand-père racontait,
 Comme en silence, on l'écoutait!
 Et comme alors gaiement trottait
 Le vieux fuseau de ma grand'mère.

EDOUARD PLOUVIER.

IN EXCELSIS

Paroles de
Alphonse DESILETS.

Musique de
Rolland G. GINGRAS.

Toute la nuit — On entendit
Et des phalanges — De blonds archanges —

De proche en proche,
Planaient dans l'air —
Des voix de cloche
Où l'accent clair —
Chanter au ciel :
De leur trompette
No-
Chan-

ël !
No-ël !
tait la fé-te.

Pour Finir.

Toute la nuit
On entendit
De proche en proche,
Des voix la cloche
Chanter au ciel :
Noël ! Noël !

Et des phalanges
De blonds archanges
Planaient dans l'air
Où l'accent clair
De leur trompette
Chantait la fête.

(Tous droits réservés)

CONTE DE NOËL

Le Grand Frère

Par Emile BOITEAU, N. P.

Le vingt-quatre décembre mil neuf cent...

Neuf heures sonnent au beffroi de l'Hôtel de ville, quand, au coin de la correspondance, rue d'Youville, une foule de joyeux québécois venant de magasiner à Saint-Roch, les bras chargés de colis, attendent avec impatience le tramway de la rue Saint-Jean, qui monte vers le Faubourg. La plupart semblent être des pères et des mères de famille qui ont été, à la dernière heure, faire des emplettes pour garnir l'arbre de Noël, pendant qu'à la maison, les enfants, couchés de bonne heure, font des rêves merveilleux.

Parmi le groupe se trouve un grand jeune homme pouvant avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans. Une expression de profonde tristesse est empreinte sur son beau visage. Ses yeux bleus foncés ont l'air de voir avec indifférence la grande animation qui règne en cette veille de Noël dans cette rue commerciale. Ses habits tout noirs indiquent un deuil récent.

Contrairement à un camarade de son âge, qui tient précieusement sous son bras une longue boîte ayant la forme d'une bonbonnière pour sa petite amie, sans doute, notre voyageur monte dans le tramway avec un énorme paquet qui laisse deviner des jouets.

C'est Georges Amiot, l'aîné d'une famille de sept orphelins.

Il se dirige vers sa pension, rue Latourelle.

Sa pension! Plus il en approche, plus il est ému, et c'est les larmes aux yeux qu'il entre dans sa modeste chambrette sous les combles.

* * * *

Ce qui reste de "la maison" se trouve amassé là! L'ameublement est celui que Madame Amiot avait acheté à son fils, voilà deux ans, avec les premières économies que celui-ci lui remettait. Aux murs sont suspendus quelques gravures, seuls souvenirs échappés à l'incendie, lors du règlement de la succession.

Comme il s'ennuie ce soir, ce pauvre Georges.

Il prend dans ses mains le portrait de famille, et semble vouloir faire revivre les disparus: son père, un brave cocher, qui ne fut pas toujours tempérant, décédé il y a dix mois, d'une cruelle maladie de foie; sa mère, sa bonne mère qui a suivi son époux dans la tombe après quelques semaines, emportée par une pneumonie; le petit François, le cadet, mort à l'orphelinat, deux mois après son entrée, mort d'ennui, pourrait-on dire; et puis, Jacqueline, entrée au Noviciat des Soeurs Missionnaires; André, qui a accepté avec une résignation admirable de fréquenter le Patronage; Paul, Yvette et Lucien, recueillis par les Soeurs de la Charité, grâce à l'intervention de Monsieur le Curé.

Quel changement dans la vie au cours de douze mois!

L'an passé, à pareille date, à pareille heure, il causait joyeusement, dans la cuisine, avec sa mère qui

faisait les derniers préparatifs du réveillon. Son père allait conduire un parti d'amis à la campagne, pour la messe de Noël.

Après avait eu lieu le réveillon joyeux, la découverte de l'arbre de Noël avec la scène joyeuse des enfants émerveillés.

Pauvres petits, que n'a-t-il pu les grouper tous dans sa chambre, ce soir, et leur donner l'illusion de la "maison."

Georges Amiot, qui a un coeur quasi-paternel, sent un sanglot lui étreindre la gorge.

Il éteint la flamme de sa lampe, s'assied dans la berceuse et verse des larmes abondantes et silencieuses.

* * * *

Il allait dormir et faire un rêve qui aurait calmé sa douleur, quand il entend les cloches de Saint-Jean-Baptiste qui, sonnante à toutes volées, appellent les paroissiens du Faubourg à la grandiose cérémonie de la Messe de Minuit.

À la hâte, il endosse son paletôt, se coiffe et monte d'un pas ferme vers l'église où il sent qu'une prière ardente va lui reconforter l'âme.

* * * *

De nouveau au milieu de la foule joyeuse, il a l'impression pénible de l'isolement.

Le jeune paroissien salue des jeunes gens de son âge, accompagnant galamment de jolies jeunes filles, à la voix claire, au rire facile, luxueusement emmitoufflées dans de riches manteaux de fourrures. Il aurait bien aimé, lui aussi, avoir une compagne... Mais qui voudra d'un orphelin pauvre, moralement obligé de soutenir cinq frères et soeurs?...

Tandis que, sur les grandes orgues, l'artiste exécute un air triomphal, les bancs de la vaste église se remplissent rapidement de leurs propriétaires. D'autres ont loué des chaises et s'y installent jalousement.

Georges allait entendre la messe sur le parquet à l'arrière de l'église, quand Victor Audoin, son compagnon de bureau, fils du marquiller en exercice, l'invite à venir prendre place avec lui dans le banc de son père. Madame Audoin était retenue à la maison auprès du berceau d'un nouveau-né, le dixième de la famille. Victor est précédé dans la nef par sa soeur Angèle, la jolie débutante.

Georges hésite, préférant cacher sa tristesse sous les sombres arcades, que de paraître en pleine lumière du centre. Victor insiste et le place au milieu du banc entre lui et mademoiselle Angèle qui accueille l'invité de son frère par un discret sourire.

Très gêné, il se sent d'abord mal à l'aise, entouré qu'il est de la bourgeoisie du quartier.

On entonne "Minuit Chrétiens" et son âme, plus sensible que jamais est profondément remuée par l'hymne noëliste.

Très porté au recueillement, il s'absorbe dans son livre de prières et veut suivre en détails l'office divin.

Après l'offertoire, il va dévotement recevoir la Sainte-Communion et fait son action de grâces avec la piété d'un moine. Sa foi très vive l'invite aux confidences avec Jésus de la Crèche, qui est divinement présent dans l'hostie. Il demande force et courage dans l'épreuve et prie l'Enfant-Dieu de le guider dans cette amère tourmente de la vie.

— "Ite, missa Est".

— "Allez, la messe est dite."

Et pendant que la chorale chante les airs de Noël, le flot des paroissiens de Saint-Jean se déverse sur la place de l'Eglise et tous se dirigent vers la "maison" pour réveillonner.

Pour Georges, hélas! la maison n'est plus.

Il va regagner sa froide et austère pension après avoir serré la main de Victor, pour le remercier, quand Mademoiselle Angèle, intervient et réclame la présence de Monsieur Georges au réveillon intime de la famille.

C'est dit si gentiment, sur un ton si décisif que Georges répond à l'invitation, comme à un ordre qu'il est agréable d'exécuter.

* * * *

Il fait bon dans la maison bourgeoise de Monsieur Audoin, père.

Abondamment éclairées, les pièces en sont vastes, et remplies d'une douce chaleur qui vous donne une impression de bien-être quand vous venez de l'extérieur où c'est l'hiver, l'hiver de Québec, avec son froid sec et bienfaisant.

Georges est conduit au fumoir par Victor, et l'on grille une cigarette en attendant le chef de la famille retenu à un caucus de marguillers où l'on doit désigner son successeur au banc d'Oeuvre.

Une grande animation règne bientôt dans la maison. Madame Audoin aidée d'Angèle, la grande soeur, a réveillé les bambins, Jean, Pierrot et Lucette. Encore tout abasourdis, ils vont bientôt devenir bruyants, à la vue de l'arbre de Noël.

Puis arrivent tout à tour, Emile, le rhétoricien, Andrée, la studieuse élève qui prépare chez les Ursulines, son brevet universitaire, Paul, qui est fier d'avoir cette nuit, en soutane blanche, servi la messe comme acolyte; Thérèse qu'on prépare à la communion solennelle.

Enfin, paraît Monsieur Audoin, qui a été voir à sa fournaise. Lui seul, on dirait, peut en tirer tout le confort désirable pour sa famille.

Il fait un accueil bienveillant à Georges, qu'il estime déjà pour en avoir entendu parler avec louange, par Victor, comme étant un vrai bon garçon, et par Angèle, comme un jeune homme distingué.

Et c'est au bras du père qu'il passe dans la grande salle où, d'ordinaire, se réunit la famille, la belle famille canadienne de Monsieur Audoin.

Voici l'instant suprême.

On baisse la lumière des lampes de la salle et on illumine l'arbre de Noël, ce qui captive l'attention des enfants.

Ils rient, ils crient, ils dansent et ont une fiévreuse impatience d'avoir leur bas, avec les jouets et les chocolats. Puis, le plus intéressant de la scène, ce sont les réflexions enfantines :

— Je ne l'ai pas entendu entrer, le Père Noël, moi, papa!

— C'est une musique comme ça que je voulais, moi, maman.

— Ah! des pétards, fais-les éclater, toi, Georges, moi, j'ai peur.

— Maman, regarde ma petite voiture de pompiers.

Et spontanément, on saute au cou de papa et maman pour les remercier des beaux cadeaux du Père Noël.

La mère doit bientôt user de toute son autorité pour mettre fin au tintamarre des tourniquets, des tambours, des cornets qui assourdissent, et ont éveillé le bébé.

Georges se contente de sourire doucement à tant de joie, incapable qu'il est de causer beaucoup, sa pensée se reportant tristement vers ces autres petits qui, l'an dernier, avaient éprouvé le même intense plaisir, quoique dans un décor moins riche.

Et l'on passe dans la salle à manger.

* * * *

Tandis que, dans la cheminée une bûche flambait, le réveillon fumait sur la grande table de famille : un bouillon de volailles, le ragoût traditionnel aux boulettes de porc, les tourtières à la viande, les croquignols, les tartes au sirop d'érable, etc.

Le père, après avoir récita le "Benedicte" préside avec une joie évidente, à cette fête sans pareille de la famille canadienne.

Georges Amiot est assis à la droite du père et Victor à sa gauche.

Angèle s'est placée à la droite de Georges et surveille attentivement le service afin que rien ne manque à son voisin, ce qui provoque, à Madame Audoin, un clin d'oeil de Marie, la vieille bonne, qui avait bercé Angèle toute petite et croyait pressentir une idylle.

Et la conversation devint générale, la voix des enfants causant de leur jouets atteignait le plus haut ton.

Georges, qui découvre en Mademoiselle Angèle la jeune fille idéale, en profite pour échanger avec elle quelques propos aimables, la félicitant de si bien remplir son rôle de grande soeur. A son tour, elle dit la sympathie qu'elle éprouve pour lui d'un deuil si cruel et s'informe des frères et des soeurs en les nommant, ce qui étonne et fait un tel plaisir à Georges, que la gêne qui le rendait timide depuis minuit, finit pas disparaître tout à fait.

* * * *

Le réveillon terminé, les enfants impatients de jouer, retournent à l'arbre de Noël, tandis que les aînés passent au salon. Tour à tour, Angèle et Thérèse touchent le piano. Quand Victor prend son violon et Emile, son violoncelle, l'orchestre est comé et tous les genres musicaux sont exécutés.

Le père réclame des chants de Noël, puis on entend les déclamations des petits, qui s'excusent ensuite pour monter se coucher, portant dans les bras, le bas de Noël qu'ils ne veulent plus abandonner.

Et tandis que le père Audoin, avec son fils, va causer affaires dans le fumoir, Georges reste encore quelques minutes auprès d'Angèle, chaperonnés par An-

drée et Thérèse qui, gênés dans leur nouveau rôle, ont mis le nez dans leurs livres de contes.

Angèle, esprit vif et d'humeur joyeuse, finit par trouver graduellement les propos qui provoquent les éclats de rires de Georges.

Comme il sonnait trois heures, à l'horloge grand-père, Georges se lève pour partir. Mais Angèle le retient et court vers son père pour revenir aussitôt avec la permission sollicitée : celle d'inviter Georges à faire avec elle, le lendemain, la tournée des orphelins.

Et quand, le matin de Noël, au petit jour, Georges retourna à sa pension, il marchait d'un pas alerte et gai, conservant précieusement dans sa mémoire les paroles réconfortantes d'Angèle; gardant dans son imagination, le portrait d'une élégante brunette, aux yeux noirs rieurs, et, dans son coeur les prémisses d'un amour qui devait faire revivre "la maison" sans laquelle on ne peut plus goûter la vive joie de Noël, fête religieuse, fête de famille, et sans contredit, la plus belle de toutes.

—Québec, 15 décembre, 1929.

Une Entreprise Nationale

Il y a actuellement dans la province 12,500 milles de chemins modernes parfaitement entretenus. Ces chemins permettent aux automobilistes de visiter tous les districts de la province sans exception.

Il y a peu d'années, il était très difficile de voyager en dehors des centres populeux. Aujourd'hui, les routes ont pénétré vers le nord, dans les régions de Charlevoix, de Chicoutimi et du lac St-Jean. Elles ont relié toutes les paroisses situées au nord du St-Laurent, entre Montréal et Québec, à une distance de 75 à 100 milles. Les Laurentides, au nord de Montréal et au nord de Hull, possèdent un réseau complet de bonnes routes. Aucune paroisse aujourd'hui n'est isolée.

La Gaspésie, récemment ouverte, offre une tournée merveilleuse : le rêve de milliers et de milliers d'automobilistes de la province et des Etats-Unis.

Les routes ont créé le tourisme. Cette industrie nouvelle a rapporté à la province de Québec, dans l'espace de quelques années seulement, un montant de deux-cent-cinquante millions de dollars.

En 1929, la valeur du tourisme américain dépassa de cinq fois le montant pour l'entretien des routes et pour en construire de nouvelles.

L'extension, et surtout la conservation du réseau routier de la province, est une question qui intéresse non seulement ceux qui sont directement en charge des routes, mais tous les citoyens de la province sans exception.

Le ministère de la voirie attire de temps en temps l'attention du public sur l'importance qu'il y a de conserver nos routes en parfaite condition et de les rendre plus attrayantes. Seule la coopération des citoyens de la province est capable d'assurer le succès de son travail.

LE MINISTÈRE DE LA VOIRIE, QUÉBEC.

L'âme de nos vieilles églises

Par DAMASE POTVIN

Le 16 janvier, 1911, en France, les accents indignés d'un maître éloquent, l'une des gloires littéraires dont s'honore l'Institut de France, se sont élevés pour défendre les églises de nos ancêtres menacées dans leur existence et dans leur destination. Beaucoup de Français, artistes, savants, lettrés, sans distinction d'opinion, politique et religieuse ou confessionnelle, unirent leurs efforts à ceux de l'éminent écrivain dont la parole autorisée les entraînait vers le bon combat. Et bientôt, toute une armée de pacifiques protecteurs des anciens monuments religieux de la France se rangea, dévouée, sous la bannière du chef. A Maurice Barrès revenait l'honneur de cette noble croisade en faveur de la vieille église du village qui "assainit le sol au milieu duquel elle est plantée".

Il ne nous appartient pas de démontrer, ce qui a été, d'ailleurs, éloquemment fait depuis longtemps, l'opportunité de ce mouvement patriotique où l'esthétique et le respect des traditions françaises occupaient une si large place. Je veux me contenter de rappeler à ce sujet que nous sommes, nous aussi, également appelés à participer à une croisade de même objet, mais une croisade pacifique, celle-là, qui ne mérite pas même ce nom belliqueux, où il n'y a aucun ennemi à pourfendre, aucune législation à combattre, ni sectarisme de maire ou de sous-préfet à dénoncer; tout au plus un peu d'indifférence à secouer.

Mais si la nature du mouvement protecteur des vieilles églises de France et l'objet de la campagne de protection en faveur des vieux temples du Canada Français sont différents, les obstacles n'existant que là-bas, le but est le même: garder intacte l'âme des vieilles églises qui symbolisent l'âme de la Patrie, l'âme du vénéré patrimoine des aïeux. Ces vieilles églises ne sont-elles pas un peu comme le drapeau du pays qui garde en ses plis de marbre et de granit, le cœur d'un peuple avec ses trésors d'art, de patriotisme et d'histoire?

Classées désormais parmi nos monuments historiques, certaines de nos vieilles églises du Canada Français présentent, bien que peut-être primitivement d'architecture uniforme, une intéressante variété d'ordres très différents et successifs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; elles sont les témoignages irrécusables des années et même des âges qu'elles traversèrent, même des intempéries qui les assaillirent, comme, entre autres dégradations, ces traces d'incendie revêtant d'un crêpe funèbre certains de leurs reliefs, ou même ces blessures de boulets et de balles qui évoquent si mélancoliquement un âge guerrier disparu de longtemps

* * * *

Quel que soit l'endroit où nous conduira un voyage à travers notre vieille province, près ou loin des grandes villes, sur les plages du fleuve ou par delà les contreforts laurentiens, nous trouverons toujours

autour de nous mille occasions, d'admirer, d'aimer, de comprendre l'infinie beauté que notre pays tient d'une bienveillante nature et de la naïve et précieuse industrie des artistes et des artisans d'autrefois.

N'allons pas cependant nous contenter de cette joie égoïste d'admirer seulement; constituons-nous les gardiens de ces trésors; qu'ils soient un rocher, un mur, une vieille maison, un moulin antique, une église. Nous servirons ainsi la gloire de notre jeune pays, car, de toutes les délicatesses auxquelles se reconnaît une nature vraiment civilisée, la plus significative est le soin que chacun apporte à défendre les sites et les monuments, le visage et l'âme de la patrie. D'ailleurs, nulle tâche n'est plus noble, plus désintéressée que celle de conserver pour ceux qui viendront tout ce qui fit la joie et l'orgueil de ceux qui ne sont plus et dont le souvenir sacré dort encore dans l'ombre.

C'est ce qu'ont compris avec intelligence les autorités ecclésiastiques de l'archidiocèse de Québec qui, naguère, en conformité avec la Commission de Conservation des Monuments Historiques fondée par l'hon. Athanase David, Secrétaire de la Province, ont pris des mesures pour conserver aussi intactes que possible, tout en se conformant aux exigences modernes, certaines de nos vieilles églises dont plusieurs, reliques d'un passé déjà loin, sont d'un prix inestimable

Il y a évidemment un devoir à remplir à l'égard de ces vieilles églises qui se confient à nous pour que nous aidions à leur durée et auxquelles nous devons secours et protection; elles sont le legs silencieux de déjà vieux âges et sont comme un lien qui surexiste entre ce qui est et ce qui a été; elles gardent précieusement, chacune, une parcelle de la vie disparue de nos vieilles paroisses. Elles sont de l'Histoire. Par ces églises surtout, nous redevenons contemporains des scènes dont leurs antiques clochers ont été les témoins et des figures dont leurs décorations évoquent les traits. Aussi, souvent, une vieille église qui s'écroule, qui brûle, c'est une mémoire qui s'obscurcit. Ayons le culte des bonnes vieilles églises de chez nous. En même temps qu'elles sont des monuments historiques, elles sont le sentiment religieux de notre peuple rendu visible. "Ces églises de villages," disait encore Maurice Barrès, "sont idéologiques, les seuls édifices idéologiques qu'ait le peuple; c'est-à-dire chargées uniquement d'idées qui ne représentent pas de la besogne."

Elles sont faites de pierres nécessaires au plein épanouissement de l'individu. "Autour d'elles, la plante humaine se développe dans un air de civilisation." Et le célèbre apôtre des vieilles églises de France ajoutait: "Le simple fait que ces murailles chargées de sensibilité orientent très vaguement, d'une manière insuffisante, mais orientent quand même la pensée, est un élément inappréciable de la philosophie du village."

Nous sommes de ceux qui se souviennent toujours ; et nous nous rappellerons, au cours de cette croisade pour la conservation de nos vieilles églises, qu'avant même de penser aux nôtres, nous avons, un jour, porté un peu de notre cœur à un vieux clocher roman, disjoint, branlant, qui, tout là-bas, en France, laissait tristement tomber comme des larmes, ses pierres salpêtreuses, noircies par la poudre des guerres d'antan, gémissantes et brisées sous le poids des siècles morts au long desquels Brouage vit fleurir de vastes entreprises commerciales et vaincre la flotte anglaise de Charles Ier et les Huguenots saintongeais de 1628.

Le vieux temple de Brouage tombait en ruines et il n'y avait pas de raisons pour qu'il ne s'écroulât pas tout à fait. Rien dans la législation française ne pouvait obliger le maire de la localité d'en finir avec ses abus de pouvoir et ses actes de fanatisme anticlérical. Et les habitants de la petite ville, trois cents au plus, tous pauvres, se désespéraient, s'ingéniaient à trouver l'argent nécessaire pour faire tenir debout leur vieille église.

L'un d'eux se souvint que Brouage vit naître Samuel de Champlain, l'immortel fondateur de Québec. Et il s'adresse à Québec. Vite, une souscription s'organise dans la vieille cité laurentienne qui produit une somme rondelette que les braves gens de Brouage, tout glorieux, vont porter aux autorités municipales.

Et le vieux temple de Brouage, paraît-il, grâce à Québec, tient encore assez solidement ses vieilles pierres effritées.

Nos patriotes québécois ont compris qu'ayant voulu, naguère, de cette façon, soulager la grande pitié des églises de France, il n'y ait pas, chez-nous, à déplorer également la grande pitié des églises du Canada Français. Ils ont pris aussitôt des mesures pour conserver ces parcelles encore vivantes du passé, ces vieux immeubles sacrés qui, dans leur vétusté et leurs formes archaïques, qui font leur charme présent et ce caractère de grandeur remplie de poésie, parlent par leurs tours carrées, par leurs décorations sculptées de

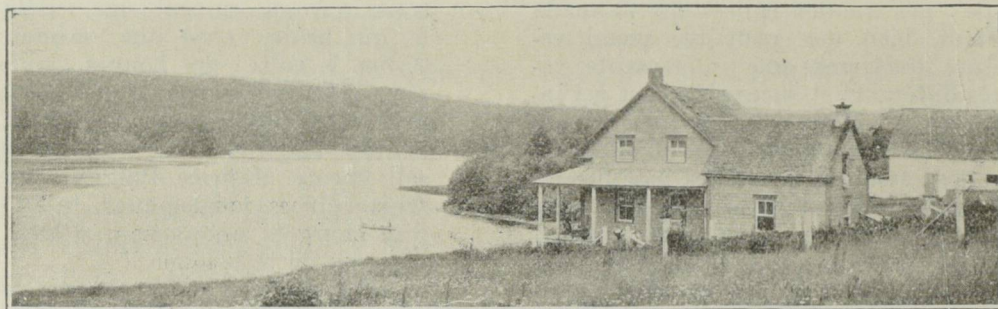
fleurs de lys, leurs flèches trapues et leurs clochers massifs, un peu de la vie d'autrefois.

L'architecture, même la plus primitive, a eu ce privilège à travers les siècles, de symboliser pour ainsi dire chaque époque, de résumer la manière de penser, de sentir et de rêver de ceux qui s'en sont allés. Quelques temples et quelques églises expriment à nos yeux mieux que des livres, par le charme de leurs lignes et de leur ornementation, toute l'histoire d'une époque. Il y aurait beaucoup d'inattendu si certaines vieilles églises de chez-nous disparaissaient du milieu des maisons qu'elles dominent. Les Québécois naguère, ont ressenti une douleur intense en voyant crouler sous les flammes leur vénérable basilique. C'était de l'histoire qui s'en allait en fumée.

* * * *

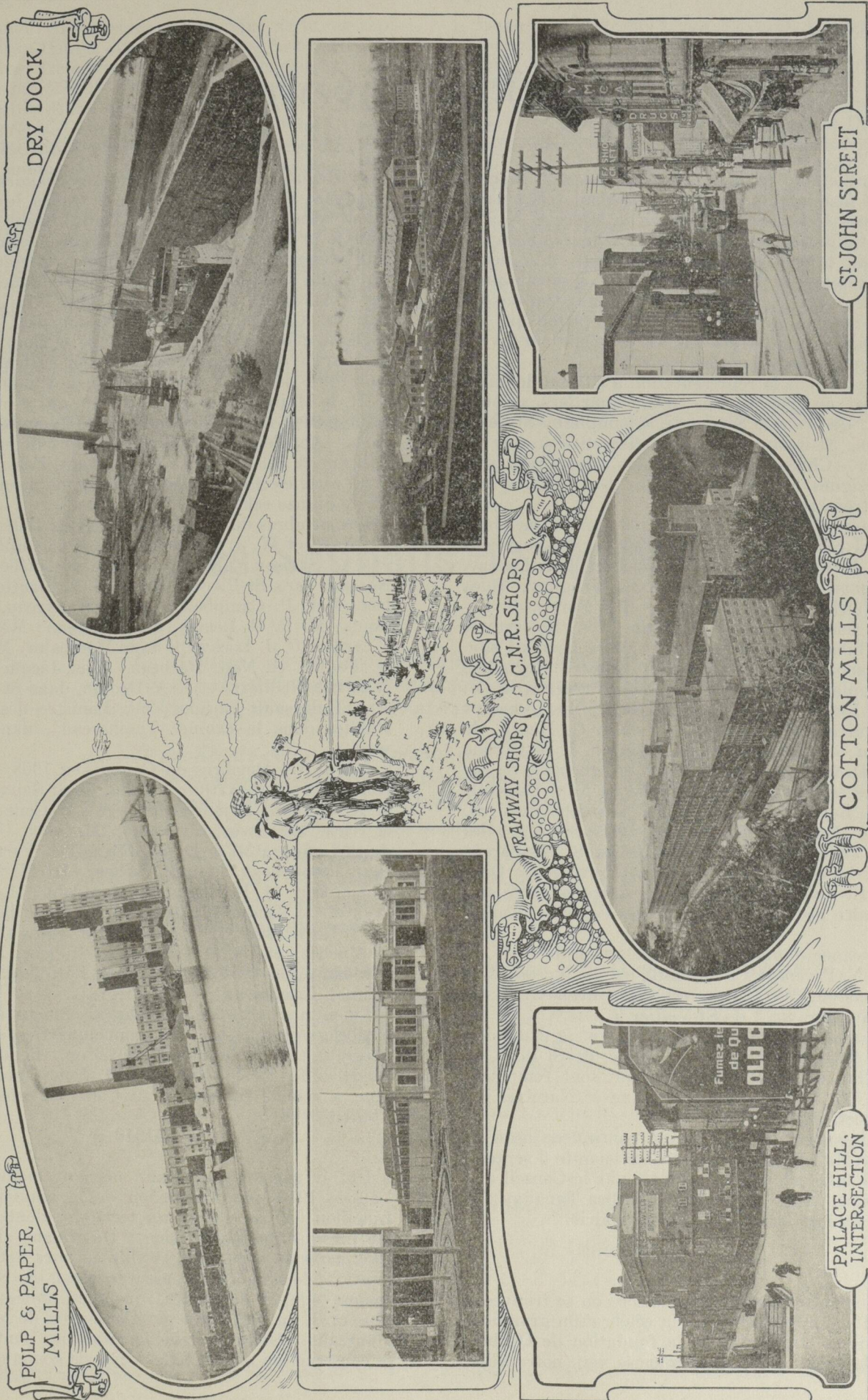
Au reste, ce n'est pas seulement un devoir que nous accomplissons à l'égard de nos vieilles églises en cherchant à les conserver ; c'est une reconnaissance que nous leur devons. Par leurs précieux registres, ne sont-elles pas les sources les plus sûres de notre histoire ? Grâce à cet esprit d'ordre et de discipline établi dès les débuts de nos paroisses, plus spécialement par le grand évêque de Montmorency-Laval à qui le Cardinal Taschereau, naguère, suggérait de décerner le titre de "sauveur de la patrie", tous les documents concernant l'histoire de nos premières paroisses, ont été, pour la plupart, précieusement conservés ; et ce côté de la discipline de l'illustre prélat a été scrupuleusement suivi par tous ses successeurs jusqu'à nos jours.

L'on a su jusqu'à présent conserver nos registres, paperasses jaunes et effritées, mille fois plus précieuses pour nous que les antiques et hiéroglyphiques papyrus des empires défunts, et l'on veut garder nos bons vieux temples, assemblages de pierres noircies par le temps, patinées par les siècles et qui parlent et qui nous racontent tant de choses dont nous avons le droit d'être fiers. Nous sommes donc de ceux qui savent se souvenir. Tant mieux !



Sous les Laurentides. — Ferme Louis Durand. En avant le lac Durand.

VUES DE QUÉBEC



PULP & PAPER MILLS

DRY DOCK

PALACE HILL, INTERSECTION

COTTON MILLS

ST. JOHN STREET

C.N.R. SHOPS

TRAMWAY SHOPS

1.—Moulin de Pulpe et de Papier.—2. La Cale-Sèche. — 3. Les Usines de la Compagnie de Tramways. — 4. Les Usines des Chemins de Fer Nationaux. — 5. Angle au pied de la Côte du Palais. — 6. Fabrique de Coton. — 7. Rue S. Jean.

A porpos de Québec

Reminiscences Civiques

En feuilletant, au hasard, les pages intéressantes de notre histoire municipale, je tombai, récemment, sur l'année 1896, alors que S. H. le Maire S.-N. Parent était à la tête des affaires de la ville, commençant son second terme de premier magistrat. J'ai pensé que les lecteurs du *Terroir* aimeraient à savoir quels étaient ceux qui concouraient à l'administration des intérêts civiques de Québec, à cette époque qui remonte déjà à trente-trois ans, et je viens leur livrer les quelques notes suivantes :

Pour les fins de la représentation à l'Hôtel de Ville, Québec est, en 1896, divisée en dix quartiers, savoir : St-Louis, du Palais, St-Pierre, Champlain, St-Jean, Montcalm, St-Roch, Jacques-Cartier, St-Sauveur et St-Vallier. Chacun de ces quartiers a trois représentants désignés aux sièges portant les numéros un, deux et trois, respectivement.

Le 2 mars, 1896, à la première réunion des membres du conseil récemment élus, apparaissent les noms des échevins B. Leonard, Arch. H. Cook et J. I. Lavery, de St-Louis; des échevins Georges Tanguay, Jules Tessier (aujourd'hui sénateur) et Ths Norris, du Palais; des échevins Georges Madden, L. A. Boisvert et Misael Thibaudeau, de St-Pierre; des échevins l'hon. John Sharples, Daniel Griffin et Edward Reynolds, de Champlain; des échevins Sam. Bussièrès, P. J. Côté et Elzéar Vincent, de St-Jean; des échevins Ferd. Poitras, Noel Rancour et John G. Hearn, de Montcalm; des échevins A. J. Bélanger, J. H. Gignac et Nap. Drouin (plus tard Maire de Québec), de St-Roch; des échevins Gaspard Rochette, Nap. Dussault et Chs E. Roy, de Jacques-Cartier; des échevins J. B. Côté, Elz. Pouliot et Elz. Savard, de St-Sauveur; des échevins Jean Drolet, Geo. Paquet et S. N. Parent (plus tard Premier Ministre de la Province de Québec), de St-Vallier. Cette nomenclature est faite suivant l'ordre des sièges auxquels ces échevins avaient été élus.

Cette séance donne lieu à la réélection de S. H. le Maire S. N. Parent, à l'unanimité, par le Conseil. Plus tard, l'échevin W. Cantin remplace l'échevin S.-N. Parent, au siège no 3 de St-Vallier.

Le terme d'office, de 1896 à 1898, voit la démission de deux échevins, MM. J.-H. Gignac, de St-Roch, et Misaël Thibaudeau de St-Pierre, qui sont remplacés par MM. les échevins Ths Duchaine et Narcisse Rioux, respectivement.

L'administration Parent s'est continuée jusqu'en 1906. Le Maire avait offert sa démission le 5 septembre, 1905, mais elle ne fut acceptée par le Conseil que le 9 janvier, 1906. L'Échevin Georges Tanguay fut élu pour finir ce terme d'office à la mairie.

EN 1908

En tournant quelques pages encore on se trouve en l'année 1908, mémorable par la célébration grandiose du Troisième Centenaire de la fondation de Québec. Le monde entier a les yeux tournés vers notre ville.

Des délégués, les plus éminents des grandes puissances, ayant à leur tête le Prince de Galles, le Vice-Président des Etats-Unis et l'Amiral Jaureguiberry, pour le président Fallières, de France, rehaussent de leur présence l'éclat des inoubliables spectacles historiques qui se déroulent dans le décor unique des Plaines d'Abraham, aujourd'hui la plus belle partie du Parc des Champs de Batailles Nationaux.

Dès le début de l'année, le peuple se montre pénétré de l'esprit de cette célébration; son enthousiasme se manifeste déjà par la réélection, à l'unanimité, de S. H. le Maire J. Georges Garneau, qui a pris activement part à l'organisation des fêtes depuis plusieurs mois. Appelé, pour la première fois depuis trente-huit ans, à élire le maire directement, l'électorat consacre cette élection par acclamation, de même que celles de quinze échevins.

Les membres du Conseil acclamés en 1908 sont MM. P. Dinan et W. J. Mulrooney, dans Champlain; MM. Jos. O. Samson (plus tard Maire de Québec) et Chs Noreau, dans St-Pierre; M. le Dr A. Lantier, au Palais; MM. P. Campbell et Alex. Gauvreau, dans St-Louis; M. R. P. Lemay, dans St-Jean; MM. Arthur Picard et C. J. Lockwell, dans Montcalm; MM. F. X. O. Pouliot et Nap. Barbeau, dans Jacques-Cartier; MM. Elz. St-Pierre et Nap. Drouin, dans St-Roch; M. Ant. Galipeault (aujourd'hui Ministre des Travaux Publics dans le cabinet Taschereau), dans St-Sauveur.

Les autres membres du Conseil, en 1908, sont MM. Omer Brunet et Arthur Paquet, de St-Sauveur; MM. L. A. Cannon (aujourd'hui Juge à la Cour d'Appel) et Alex. Messervey, du Palais; M. Alex. Cummings, de St-Louis; MM. le Dr M. Fiset, Tél. Verret et Arthur Létourneau, de St-Vallier; M. M. Foley, de Champlain; M. P. Hogan, de Montcalm; M. Alphonse Huard, de Jacques-Cartier; M. le Dr Albert Jobin, de St-Roch; MM. H. E. Lavigne (plus tard Maire de Québec) et Damien Matte, de St-Jean; M. Martin Madden (plus tard Ministre sans Portefeuille dans le cabinet Taschereau), de St-Pierre.

La municipalité de St-Malo récemment annexée à Québec porte le même nom comme quartier, dont le représentant est M. Joseph Plamondon. Pendant la seconde année de ce terme, M. M. Foley, nommé coteur, a comme successeur au Conseil l'échevin J.-A. Collier.

EN 1910

Un événement important marque, pour Québec, l'année 1910, par l'annexion de la municipalité de Limoilou qui lui ajoute un territoire dont l'étendue est presque double du sien. Désormais, au lieu de 1952 acres en superficie, la ville en aura 4880. L'expansion de Québec est assurée ainsi du côté nord, comme elle le deviendra, quelques années à peine plus tard, du côté ouest par l'annexion de la Ville de Montcalm. Grâce à l'amélioration des ponts, puis à la construction de nouvelles voies de communications,

une seconde ville surgira, en quelque sorte, et rapidement, sur l'autre rive de la rivière St-Charles. Limoilou a ses trois représentants dans le conseil de ville de Québec, dès 1910, en vertu de l'entente conclue, l'année précédente, quand l'annexion a été officiellement décrétée. Les trois premiers échevins, d'après l'ordre des sièges auxquels ils ont été élus, sont MM. Eug. Lamontagne, C.-S. Levallée et Téléphore Trudel.

L'administration municipale de 1910 à 1912 est présidée par S. H. le Maire Drouin, qui fut le premier magistrat de Québec jusqu'en 1916. Le quartier St-Louis réélit ses trois représentants, en 1910, de même que le quartier du Palais, tandis que dans St-Pierre MM. Jos.-O. Samson et Chs Noreau sont remplacés par MM. J.-N. Beaumont et R.-R. Bergevin, aux sièges nos 2 et 3; Champlain reste fidèle à MM. Collier, Dinan et Mulrooney; St-Jean remplace M.

Lemay, au siège no 3, par M. E.-A. Delisle; M. Art. Picard a comme successeur, au siège no 1 de Montcalm, M. Oscar Morin (aujourd'hui sous-ministre des Affaires Municipales de la Province de Québec), et M. Michael Monaghan succède à M. Hogan, au siège no 3; St-Roch remplace MM. S. Pierre et Drouin, aux sièges nos 1 et 3, par MM. J. W. Guillot et Jos. Côté; M. O. Goulet succède à M. A. Huard, dans Jacques-Cartier; MM. Galipeault et Brunet, dans St-Sauveur, ont comme successeurs MM. le Dr Jos. Gosselin et Ls Emond; au siège no 3 de St-Vallier, M. O.-N. Shink remplace M. Létourneau; St-Malo conserve son représentant dans la personne de M. Plamondon.

Nous verrons, bientôt, le cours d'autres événements intéressants dans le domaine municipal.

Valère Desjardins.

L'Archiviste-Statisticien de la Cité,

Les Souhails de Québec

Le Ministre de la Colonisation, de la Chasse et des Pêcheries, est heureux d'offrir ses meilleurs souhaits aux Franco-Américains par l'intermédiaire de l'excellente revue "Le Terroir".

Il profite de ce numéro spécial qui leur est destiné, pour rappeler aux Franco-Américains qu'ils seront toujours accueillis à bras ouverts dans la Province de Québec. Ceux qui désirent venir se fixer chez nous d'une façon permanente seront conseillés, dirigés et aidés par le Service du Rapatriement. Ceux, au contraire, qui voudront y venir comme simples touristes seront assurés de trouver, avec un réseau magnifique de chemins, une population heureuse de leur souhaiter la bienvenue.

Enfin, s'il en est que le sport de la pêche et de la chasse intéresse plus spécialement, où, mieux que dans la province de Québec, pourront-ils satisfaire leur plaisir favori? Le Parc National des Laurentides a été appelé le Paradis des Pêcheurs. De nombreux camps y ont été construits et aménagés pour les sportsmen.

Pour tout renseignement sur la Colonisation, le Rapatriement, la Pêche et la Chasse, on est prié de s'adresser à :

L'honorable M. Hector Laferté,

à Québec.

CONTE DE NOËL

JACQUELINE

Par DAMASE POTVIN

Un rire jeune et frais retentit au milieu de la rivière pendant qu'à quelques pieds de la rive, une bar-nache au plumage gris, le long col traversé d'une flèche, venait s'abattre sur les petites vagues de l'eau qui la firent danser un instant

Le tireur était un adolescent qui pouvait avoir quatorze ans et qui, le corps demi-nu, se tenait debout dans un canot d'écorce à quelques encablures du rivage. D'un oeil amusé, il avait suivi la courbe gracieuse qu'avait fait la flèche de son arc pour atteindre l'oiseau qui voletait pesamment au-dessus de l'eau. Puis, il avait applaudi à sa prouesse d'un franc éclat de rire que l'écho promena, sonore, d'une rive à l'autre. Satisfait, il avait suivi des yeux la chute de l'outarde dans l'eau.

Aussitôt il avait saisi une pagaie puis, ramant court et vite, il s'était approché de sa capture qu'il avait saisie au passage d'une main habile tandis que de l'autre il donnait de l'aviron trois ou quatre coups secs qui firent glisser le canot sur le sable fin de la grève où il s'échoua.

"Alouana!" cria le jeune garçon en sautant légèrement de l'esquif et en élevant sa prise au-dessus de sa tête, "Alouana, vois le bel oiseau que j'ai tué d'une flèche!"

Aucune voix ne répondit à l'exclamation de l'heureux petit chasseur. Celui-ci s'arrêta, écouta, regarda de tous côtés, étonné. Pas le moindre bruit dans le lourd silence de la rive et de la lisière du bois, tout proche. On entendait seulement le clapotis de l'eau sur le sable de la grève puis, au bord du bois, le toctoc sonore d'un pic-bois frappant de son bec l'écorce d'un grand bouleau. Au loin, le braiement d'un chevreuil.

"Alouana!" cria-t-il encore, et il courut au bois...

Il eut bientôt une exclamation joyeuse:

"Ah! te voilà, petite soeur!... Tu m'as fait peur. Sais-tu qu'un instant je t'ai crue enlevée par les Iroquois? ajouta-t-il en riant nerveusement.

Mais il perdit vite son air joyeux, jeta par terre l'oiseau sans vie au col encore traversé de la flèche, et demanda:

"Quoi?... mais qu'a donc ma petite soeur?"

Le tableau était pourtant ravissant. Au pied d'un gros pin qui s'élançait tout droit d'un épais tapis de mousse verte parsemée de grosses touffes de fougères dentelées, une fillette était agenouillée. Sa petite tête brune était renversée en arrière et le regard comme perdu dans la contemplation d'un coin que découpait dans le ciel bleu la frondaison des cimes. C'était comme une apparition céleste... Le soleil allait tantôt se coucher, là-bas, au bout du lac Peok8agamy et ses derniers rayons faisaient flamboyer en rouge toute la lisière de la forêt tandis que l'eau de la rivière qui descendait au lac charriait de l'or. La fillette resplendissait telle une madone. Sa chevelure étincellait sous les rayons encore ardents.

Elle ne bougeait toujours pas, même sous les excla-

mations apeurées du jeune garçon. Celui-ci cria derechef:

"Alouana!"... qu'a donc ma petite soeur?

Alors, la fillette, comme reveillée d'un lourd sommeil, sursauta et fut debout devant le petit chasseur qui demanda:

"Mais que faisait donc là la petite Alouana?"

—Je priais le Dieu du bon Père Crespieul.

—Ah! la Robe Noire qui est venue, l'autre jour, au wigwam de notre père, nous dire de si belles choses?

—Oui, Okino, lui. Tu sais, il nous a longuement parlé du Manitou qu'il adore et qui nous a faits... qui a fait le bois, les bêtes, la rivière et le lac qui est si beau et si grand. Je voudrais bien le voir, le Dieu du Père, dans son grand ciel.

—C'est ce que lui demandait ma petite soeur, tantôt?

—Oui, Okino... Et toi, petit frère, qu'as-tu fait pendant que je priais?

—Moi, petite soeur, si je le connaissais, le Dieu du Père, je lui demanderais de me faire tuer tous les jours de beaux oiseaux comme celui-là.

Et le garçon, triomphant, saisit en l'élevant au-dessus de sa tête, l'outarde dont le plumage était encore humide de l'eau de la rivière.

"Oh! petit frère, pourquoi as-tu fait cela? C'est méchant; il ne faut pas tuer pour rien. Le Père l'a dit.

—Ma petite soeur devient folle. Mais pourquoi les oiseaux; pourquoi les bêtes de la forêt que notre père abat si habilement?...

—Oui, Okino, je suis peut-être folle. Vois-tu, j'ai tant d'amour pour le Père et pour Celui qu'il adore, et que je ne connais pourtant pas encore, que je voudrais voir toutes les bêtes vivre toujours pour aimer aussi le Père et adorer, à leur façon, son Grand Manitou... Veux-tu, Okino, tu vas faire cadeau au Père de ce pauvre oiseau? C'est peut-être le ciel qu'il nous donnera en retour.

—Je te ferai plaisir, Alouana... Mais, vois, le soleil a plongé au bout du lac; l'ombre est venue. Retournons au Wigwam de notre père.

Les deux enfants s'enfoncèrent dans la forêt pleine déjà d'inquiétante obscurité. La nuit descendait. C'était l'heure où la lune monte et prête aux objets des allures fantastiques; l'heure où sont nées les légendes que les siècles se répètent; l'heure mystérieuse où s'éveillent les songes.

* * * *

En 1696, le Père François de Crespieul, de la Compagnie de Jésus, était chargé de la mission de Saint-Charles du Lac Peok8agamy — aujourd'hui, le lac Saint-Jean, — avec le Père Malherbe et deux engagés. Nicholas Bonhomme et Robert Laminotière. Vingt ans auparavant, en 1676, il avait été décidé de

construire une petite chapelle sur l'une des deux pointes qui bordent l'embouchure de la rivière Métabetchouan. Les travaux de cette chapelle commencés en 1676 ne furent terminés qu'à la fin de l'été de 1677, comme le note dans un vieux registre de la mission, le Père de Crespieul qui était alors, pour la première fois, missionnaire en cet endroit. Il mentionne, en effet, que le 8 juillet de cette année 1677, "Réné Gasquier et Olivier Gagné avaient achevé entièrement la chapelle de la mission de Saint-Charles de Peok8agamy bâtie aux frais de Messire Charles Bazire, procureur général des affaires du Roy en la Nouvelle-France."

Cette mission de Saint-Charles était prospère à l'époque du séjour du Père Crespieul sur les bords de la Métabetchouan, en 1696. Elle était fréquentée par les Montagnais, les Algonquins-Mistassins et les Papinachois qui y venaient en grand nombre de tous les coins de la vallée du lac. Le Poste était cependant occupé surtout par les Montagnais que le Père de Crespieul aimait d'un grand amour et auxquels il voua plus de la moitié de sa féconde vie apostolique, longue de plus de trente-cinq ans.

En effet, ce saint missionnaire, quand il mourut, le 16 janvier 1702, à Québec où ses supérieurs l'avaient rappelé, était à bout de ses forces. Il méritait bien ce que le Père Dablon disait alors de lui: "Le Père de Crespieul fut un véritable apôtre"; et le Père Rochemonteix, un de ses compagnons de mission, ajoutait: "C'est le meilleur de Tadoussac". Car, à cette époque, Tadoussac était considéré comme le centre et le chef-lieu de toutes les missions d'en bas, du côté nord du fleuve, encore que les missionnaires n'aient pas résidé là plus longtemps qu'ailleurs, à Saint-Charles et à Chicoufimi.

Or, au temps de la dernière mission du Père de Crespieul à St-Charles-sur-Métabetchouan, Tékohérimat était le grand chef des Montagnais. C'était un homme juste et droit et un grand guerrier respecté de tous ceux de sa tribu et des tribus voisines et amies, les Algonquins-Mistassins et les Papinachois du nord-ouest, même des Kaouis qui fréquentaient les côtes d'Anticosti. Ses vertus guerrières l'avaient fait connaître jusque-là. D'une extrême vigueur, on eut dit Tékohérimat taillé dans le roc. Son courage faisait l'admiration des plus braves. Ses ennemis le redoutaient et les plus timorés de sa tribu à ses côtés devenaient courageux. Son visage respirait une énergie indomptable. Il était insensible à la douleur mais il avait un cœur tendre.

Tékohérimat avait deux enfants qui faisaient son orgueil et sa joie, Alouana et Okino. Deux ans avant que le Père de Crespieul vint faire sa dernière mission à Saint-Charles, au temps du Père Faure, Tékohérimat avait perdu sa femme et il en avait ressenti une profonde douleur dont il se consola dans l'amour qu'il voua à ses deux enfants.

Ces deux derniers et leur valeureux père étaient des fruits tout mûrs et prêts à cueillir quand arriva le Père de Crespieul pour sa mission d'adieu aux bords de la Métabetchouan.

Dès sa plus tendre enfance, Alouana était d'une piété naturelle édifiante. Elle aimait Dieu sans le connaître encore, sans même en avoir jamais entendu parler. Elle le priait instinctivement avec une naïveté qui faisait rire ses parents et ses petites amies du

Poste. La Robe Noire n'avait qu'à toucher cette petite âme pour en faire une fleur du Paradis.

Okino était espiègle, turbulent, un peu fanfaron, d'une habileté peu commune et d'un grand courage. Il était le digne fils du chef. Il n'était pas sans rire, lui aussi, de la piété de sa petite sœur, mais il avait bon cœur; il la respectait et l'admirait même.

On conçoit la facilité avec laquelle le bon Père de Crespieul put pénétrer dans ces deux petites âmes sauvages. Okino, à la vérité, demeura quelque peu gouailleur, sceptique. C'était son tempérament, Alouana, au contraire, but avec avidité les premiers traits de la parole de vie. Sa piété prit tout de suite une forme plus concrète, moins vague, ayant un objet direct vers quoi la diriger. A partir de la première visite du missionnaire, elle ne vécut plus que pour le Dieu du Père et pour le ciel qu'elle sut entrevoir aussitôt après la première prédication du Père. La terre n'exista plus pour Alouana. On ne la voyait plus qu'agenouillée, en extase, et priant.

Le grand chef en fut, tout d'abord, quelque peu vexé encore que l'un des premiers de la Mission il eut accueilli avec une grande sympathie la Bonne Parole de la Robe Noire. Mais Tékohérimat caressait une ambition. Il rêvait de donner sa fille au fils de son ami, Adiaronke, le grand chef de la tribu des Papinachois et d'unir ainsi par les liens du sang les deux valeureuses tribus du nord-ouest du Royaume de Saguenay. Il avait même pensé, pour prochainement, à une grande fête, une "tabagie" mémorable, qui réunirait tous les plus grands guerriers des tribus amies et au cours de laquelle sa fille et le fils d'Adiaronke seraient fiancés, quand se présenta le Père de Crespieul. Adieu alors les fiançailles d'Alouana et de Kapanayo! La jeune indienne fut, dès l'instant, toute à Dieu et au ciel.

Le chef, toutefois, devant cette difficulté qui se dressait devant ses plans, résolut de faire sentir son autorité paternelle. Il défendit à Alouana toute manifestation trop tangible de sa piété. Il entra même dans de grandes colères plusieurs fois qu'il trouva sa fillette, dans le Wigwam ou au dehors, agenouillée et recueillie, perdue en de profondes extases. Alors, il chargeait Okino de la distraire, de l'amener soit à la chasse dans la forêt, soit en des promenades en canot sur la rivière ou le lac. Le jeune garçon avait ordre de reprimer les manifestations trop religieuses de la fillette.

Mais Okino fut mauvais mouchard. Ce soir de fin d'août, tenant encore dans ses mains la barnache tuée sur la rivière, il dut raconter à son père la nouvelle extase d'Alouana sous les pins de la lisière.

* * * *

Cette fois, Tékohérimat ne parla pas. Sa rude face ne refléta même aucun signe de colère. Au contraire, il regarda longuement et avec une certaine admiration, de ses yeux très sombres Alouana qui, soumise, debout devant son père, la tête penchée, attendait le châtiement que devait lui valoir l'indiscrétion d'Okino.

Tékohérimat fit signe, ensuite, à la fillette de s'éloigner, puis il alla tranquillement s'asseoir à la porte du Wigwam. Il alluma son calumet bourré de pétun, en aspira de larges bouffées et, longtemps, songea, le regard perdu au fond de la forêt sombre...

“Tékohérimat... il faut faire baptiser ta fille; c'est le temps...”

Le chef sursauta. La Robe Noire était devant lui. Il ne répondit pas. Le Père de Crespieul continua tout à son aise :

“Et ton fils aussi, Okino... bientôt, car il est intelligent et ouvert aux lumières de l'Évangile... Et toi aussi, Tékohérimat, tout prochainement, car tu as soif de la vérité éternelle. Ne connais-tu pas déjà la parole du Vrai Manitou? Ignores-tu ses enfants déjà répandus dans ta tribu? Déjà tous accourent à la Mission Saint-Charles. Tes frères veulent entendre la parole divine et notre chapelle se remplit chaque jour. Mais il nous manque le chef. Il est bon, il est sensible, il est juste. Il a deux anges à son foyer. Il faut, dès l'instant, le baptême à l'un d'eux; Alouana priera pour toi et pour Okino... Entends-tu, Tékohérimat, l'appel de mon Dieu? Ne le vois-tu donc pas, déjà, tout là-haut?...”

La lune brillait, grande et belle, au-dessus des hautes cimes des pins. L'ombre du missionnaire, sous ses reflets, paraissait immense, demeurée, toute noire sous les arbres. La figure du père était sévère et ses deux grands yeux sombres fixaient le grand chef des Montagnais.

Celui-ci, longtemps encore, aspira la fumée de son calumet, puis il passa la longue pipe au missionnaire. Il dit :

“La Robe Noire a donc bien peu confiance au grand chef. J'aime ton Dieu et si Alouana est plus digne qu'Okino et que moi de l'adorer la Robe Noire peut baptiser quand elle voudra la fille du chef... Okino et moi suivrons dans la voie du Salut.”

Et Tékohérimat reprit son calumet dont il lança de larges bouffées dans le ciel bleu...

L'hiver s'annonça désastreux pour les tribus indiennes du lac Peoksagamy. Les castors ne donnaient pas aux pieds des cascades des rivières et le caribou fuyait vers l'est. On craignit la famine et les chefs des Montagnais, des Algonquins, des Mistassins et des Papinachois, aux premières chutes de neige, décidèrent de s'en aller hiverner à la Mission de Chicoutimi. L'on reviendrait au printemps. Il ne devait rester au Poste de la Métabetchouan que les vieilles gens, des adolescents et quelques chasseurs pour garder la mission. Tékohérimat émigra avec son fils et sa fille.

Le dernier dimanche que le Père de Crespieul passa à Saint-Charles, Alouana fut baptisée avec quelques autres fillettes et garçons, et la fille du grand chef reçut le nom de Jacqueline. Il avait été décidé que le chef et son fils recevraient le baptême à la mission de Chicoutimi, quand ils seraient suffisamment instruits des vérités religieuses.

L'hiver se passa dans le calme et la paix à Chicoutimi. La chasse fut abondante sur les bords du Saguenay, jusqu'à Tadoussac. A Pâques, Tékohérimat, son fils et plusieurs autres catéchumènes reçurent l'eau qui régénère au milieu de la solennité de grandes fêtes religieuses qui impressionnèrent tous les membres des nations algonquines et montagnaises qui étaient revenus de la chasse pour la circonstance.

Ce fut un beau jour de la vie de Jacqueline qui, depuis son baptême à Saint-Charles, n'avait cessé de prier et de se mortifier pour obtenir de Dieu la grâce du baptême non seulement de son père et de son frère, mais de toute sa tribu. La fillette faisait d'édification

de la mission. Elle fut, durant l'hiver, la cause de nombreuses conversions.

A Noël, ceux de Métabetchouan allèrent rencontrer le missionnaire qui était au Lac de la Croix, à cinq lieues de Saint-Charles. Le Père célébra la messe de minuit dans une cabane d'écorce. Ce fut un sujet de grande joie pour Jacqueline qui s'entretint longtemps avec le Jésus de la Crèche à qui elle demanda, comme une faveur, de mourir une nuit comme celle-là.

Mais Jacqueline souffrait de ne pouvoir être instruite comme elle le désirait. Un jour, elle avait entendu parler, par l'un des Pères, des religieuses Ursulines instruisant à Québec les fillettes de la colonie et même de petites indiennes comme elle, et elle se mit à multiplier ses prières et ses mortifications pour obtenir la grâce d'être admise chez les Soeurs de Québec. Elle osa, un jour, demander à son père, de l'envoyer au grand couvent. Tékohérimat ne tenait pas à se rendre à la nouvelle demande de sa fille. Même catholique, il caressait encore l'espoir de voir Jacqueline épouser le fils de son ami le grand chef des Papinachois, converti lui-même; et il rêvait toujours de grandes fêtes qu'il organiserait à l'occasion des fiançailles, pendant l'été, au retour des siens à la Mission Saint-Charles.

Il avait décidé de résister au désir de Jacqueline quand un événement, qui affecta beaucoup la tribu, le força pour ainsi dire au grand sacrifice qu'on lui demandait.

Au printemps, après la descente des glaces, le Père de Crespieul fut soudainement rappelé à Québec. Il était l'idole des Montagnais, des Algonquins et des Papinachois. La nouvelle de son départ des missions du Haut-Saguenay prit la forme d'une calamité. Les hommes étaient consternés et les femmes passèrent des jours à sangloter. On ne pensait pas que le Père de Crespieul put jamais être remplacé.

Celui-ci ne voulut pas partir seul et il voulait, disait-il, amener à Québec, une “otage” des Missions de Saint-Charles et de Chicoutimi. Il demanda à Tékohérimat d'amener sa fille afin de la faire instruire au couvent des Ursulines de Québec. Comment repousser l'appel de Dieu? Le chef dut consentir et il s'offrit même à accompagner le Père et sa fille à Québec. On partit, à la fin de mai, en canot...

Et Jacqueline fut la première petite sauvagesse du Royaume de Saguenay à entrer au grand couvent de la Mère de l'Incarnation. Sa présence dans cette bienfaisante institution n'est pas de la légende ni du domaine de l'imagination. Jacqueline appartient à l'histoire. Malheureusement, cette dernière ne dit rien des quelques mois de séjour de “Jacqueline de Chicoutimi”, chez les Ursulines de Québec. Par le moyen des “Annales” du Couvent, elle raconte cependant la mort édifiante de la fille du grand chef Tékohérimat :

“Il semble”, disent ces “Annales”, en parlant de Jacqueline, “que la Providence ne l'eût amenée à notre maison que pour la préparer au grand voyage de l'Éternité. Six mois après son entrée elle fut prise des écouelles et languit longtemps comme une pauvre victime vouée à la souffrance. Toute l'habileté de notre médecin, M. Sarrazin, n'eut d'autres résultats que de prolonger son martyre. Jacqueline comprenait bien qu'elle s'approchait de la mort, demanda à faire une dernière confession, ce qu'elle accomplit avec une grande présence d'esprit. Peu

après, ses souffrances s'accrochèrent avec un redoublement de fièvre si violent que pendant trois semaines elle fut dans un délire continu. Nous aurions beaucoup souhaité la faire communier en viatique mais nous n'avons pu que lui faire administrer l'Extrême-Onction."

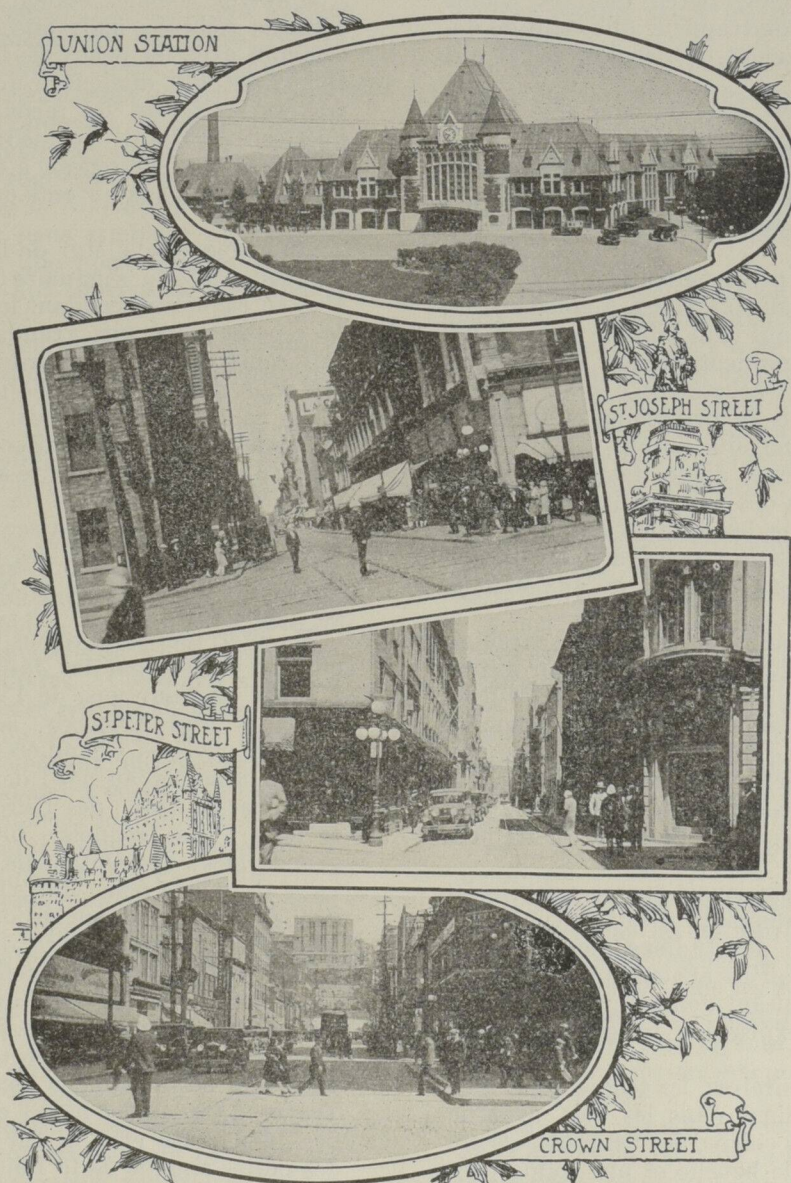
Elle mourut dans la nuit de Noël, comme elle l'avait demandé au Jésus du Lac de la Croix.

Fut-ce grâce à la vertu du sacrifice du chef Téko-hérinat ou de celui de sa vie que fit la petite Jacqueline, sa fille, cette année-là, 1701, tous les sauvages qui fréquentaient les missions de Saint-Charles de

Métabetchouan et de Chicoutimi se convertirent et reçurent le baptême des mains de leurs héroïques missionnaires. Et longtemps, dans les missions du Haut-Saguenay, l'on vénéra comme celle d'une sainte la mémoire de Jacqueline, l'ancienne petite Alouana de Métabetchouan-sur-Peok8agamy.

Son frère, Okino, le joyeux petit chasseur de barches, devint le chef des Montagnais à la mort de son père et il fut, pendant plus de la moitié du dix-huitième siècle, l'ami et le bras droit des missionnaires du nord.

VUE DE QUÉBEC



1. La Gare Union. — 2. La rue S. Joseph. — 3. La rue S. Pierre. — 4. La rue de la Couronne.

TRAPPEURS ET RAQUETTEURS

Par G.-E. MARQUIS

Il faut remonter jusqu'aux premiers temps de la colonie pour savoir quel rôle légendaire a joué jadis le trappeur, alors que la forêt vierge couvrait la Nouvelle-France dans toute son étendue et que les seules voies de communication entre les différents postes habités étaient formées par le St-Laurent et ses tributaires.

Les compagnies, nommées par le roi de France pour amener ici des colons, et les 220 seigneuries concédées, avec obligation pour les seigneurs de les subdiviser et d'en faire cadeau, moyennant certaines obligations, à des censitaires, ces compagnies, dis-je, échouèrent toutes dans leur tentatives, parce que les colons aimaient mieux le métier de trappeur que celui de défricheur et qu'ils négligeaient de déboiser le lot qui leur avait été octroyé.

La traite de la pelleterie était devenue une aubaine qui attirait maints aventuriers d'outre-mer. L'histoire se répète. Plus tard, on vit leurs congénaires se ruer sur les placers de la Californie ou se diriger en file serrée et continue vers les champs aurifères du Klondyke.

Les trappeurs de jadis ne se contentaient pas seulement de faire la chasse aux animaux à fourrure et, en particulier, au castor, qui était très en vogue à cette époque, mais ils s'adonnaient surtout au commerce avec les indiens et ils achetaient d'eux, lorsque ceux-ci sortaient du bois le printemps et qu'ils se réunissaient à certains endroits connus pour y faire le troc, ils achetaient d'eux, dis-je, toutes les peaux qu'ils voulaient vendre, à des prix minimes et parfois ridicules, étant donné que les enfants des bois attachaient plus d'importance aux armes à feu, aux munitions et à toutes choses brillantes, qu'aux articles de valeur véritable.

Ainsi, l'on rapporte que pour avoir une carabine, un Indien s'engageait à donner à un trappeur autant de peaux de castor empilées les unes sur les autres, qu'il en fallait pour atteindre le bout du canon de cette arme à feu. Comme ces carabines, à cette époque, étaient de longue portée et le canon très long, la pyramide de peaux de castor devait atteindre, dans certains cas, jusqu'à cinq à six pieds de haut, pour obtenir l'article convoité.

La traite de la pelleterie jouait encore un rôle important chez certains trafiquants d'eau-de-vie, qui se faisaient céder la chasse des Indiens pour quelques articles sans valeur, lorsqu'ils avaient pu, au préalable, les attirer en leur faisant goûter quelques verres d'eau-de-feu, suivant l'expression imagée des sauvages.

Dès l'automne, les censitaires, les seigneurs et leurs fils eux-mêmes s'enfonçaient dans les bois, avec des armes, des munitions, des chiens, des ustensiles de cuisine, quelque provision de bouche et une solide paire de raquettes.

Pendant tout l'hiver, ils tendaient des pièges et, avec leurs fusils, faisaient la chasse au gibier devant leur servir de nourriture.

Endurcis au grand air, ils ne prenaient pas la pei-

ne, bien souvent, de se bâtir de hutte, quand ils avaient à se déplacer trop souvent; ils couchaient à la belle étoile, au fond d'une fosse creusée dans la neige, enveloppés eux-mêmes de peaux de bêtes, recouvrant leur tanière improvisée de leurs raquettes et de branches de sapin, à travers lesquelles ils pouvaient respirer.

* * * *

Mais il n'y a pas que les trappeurs qui ont vécu cette vie au grand air et parcouru le pays en tous sens, pendant les mois d'hiver.

D'autres hommes étaient aussi à la recherche de certaine richesse, mais une richesse qui n'a rien de commun avec les peaux de bêtes. C'étaient des missionnaires, qui allaient d'une bourgade à l'autre, à travers les forêts, les pieds chaussés de solides raquettes et portant sur leur dos un baluchon contenant ce qui leur servait à dire la messe ou à donner les sacrements aux enfants des bois qu'ils avaient convertis.

On rapporte que Mgr de Laval lui-même se rendait fréquemment du séminaire où il demeurait à Petit-Pré, en raquettes, pendant les mois d'hiver, pour aller se reposer dans une grande maison qu'il avait fait faire construire à cet endroit, maison qui était contiguë à un moulin hydraulique à farine.

Au nombre des trois cent cinquante Jésuites venus de France pour évangéliser les sauvages, la plupart d'entre-eux ont sans doute sillonné la Nouvelle-France en tous sens, chaussé la raquette, pour aller prêcher l'évangile et baptiser les catéchumènes; bref, faire entendre, au sein des tribus dispersées dans les différentes localités de la Nouvelle-France, la parole du vrai Dieu.

En effet, toutes les tribus qui vivaient en bourgades ont été visitées par les Jésuites, telles que celles des Micmac ou Souricois, de l'Acadie et de la Baie-des-Chaleurs; des Abénakis, au sud du St-Laurent, le long des rivières Chaudière et Nicolet, entre autres; des Montagnais, au nord de Québec, sur la côte nord et au Lac-St-Jean; des Hurons, près du lac qui porte ce nom; des Iroquois, principalement au sud des grands lacs; des Outaouais, dans la vallée de la rivière du même nom; des Algonquins, sur la rive sud du St-Laurent où sont aujourd'hui les états de New-York, de New Hampshire, de l'Ohio et ailleurs.

D'autres aventuriers profitaient de la saison rigoureuse pour aller faire des excursions, soit dans le noble but de prendre possession de terres au nom du roi de France, soit pour porter la guerre chez les ennemis. Qui ne se rappelle l'expédition du Chevalier de Troyes, à travers les neiges et les glaces, pendant l'année 1686? En effet, il fut chargé d'aller s'emparer des postes anglais de la Baie d'Hudson. Après avoir pris possession de tous ces forts, moins celui de Nelson, il trouva accumulées, dans les magasins de la Cie de Baie d'Hudson, des pelleteries pour une valeur de 50,000 écus.

Qui ne se rappelle encore le massacre de Lachine,

en 1689, par 1,400 Iroquois qui envahirent l'île de Montréal pendant la nuit? Presque tous les habitants furent tués à coup de hache et il y en eut plusieurs, surtout des femmes et des enfants, d'emportés par les barbares sauvages, pour être torturés. Plus de cent victimes furent faites au cours de cette nuit. Les Français ne pouvaient manquer d'user de représailles, et c'est pourquoi, l'hiver suivant trois partis furent organisés pour aller porter la guerre dans la Nouvelle-Angleterre, dont les habitants étaient les instigateurs du massacre de Lachine. Le premier parti comprenait 207 compatriotes, le deuxième 52 et le troisième, était formé d'un petit groupe d'Abénakis et de Canadiens. Ils s'emparèrent des postes de Corlar, de Salmon Falls et du fort Loyal. Comme les Indiens dans Lachine, ces trois partis massacrèrent sans pitié tous les habitants qui leur tombèrent sous la main. Cette expédition avait été faite au cours de l'hiver et, comme les trappeurs de l'époque, ces guerriers avaient parcouru le trajet de Québec ou de Trois-Rivières, aux postes de la Nouvelle-Angleterre, en raquettes.

Que d'autres faits du genre nous pourrions rappeler, où les militaires, les trappeurs, les évangélistes ou les coureurs de bois jouèrent un rôle de premier ordre; où on les voit, la raquette au pied, s'enfoncer dans les sombres forêts de la Nouvelle-France et parcourir des distances qui nous semblent aujourd'hui incroyables, étant donné que nous sommes habitués aux transports faciles et aux moyens de communication rapides!

De nos jours, il y a bien encore des occasions de chausser la raquette, surtout pour les chasseurs qui vont au loin, comme jadis, faire provision de pelleteries, mais leur nombre diminue d'année en année, maintenant que l'on a établi, un peu partout, des fermes d'élevage pour la plupart des animaux à fourrures.

A bien dire, il n'y a plus chez nous, que les sucriers, c'est-à-dire les cultivateurs qui ont des érablières sur leur terre qui, chaque printemps, quand arrive le mois d'avril, entaillent les érables; recueillent la sève qui en jaillit, au moyen de goujardes, pour être ensuite recueillie dans des chaudières. Cette eau sucrée ou sève de l'érable est ramassée par les sucriers, dans de grands seaux, lesquels sont déversés à leur tour dans des tonnes tirées par des chevaux, des boeufs et même des chiens, jusqu'à la cabane à sucre. Ces sucriers, pendant la saison de la fabrication du sucre, doivent recueillir la sève de chaque érable en marchant sur la neige au moyen de raquettes, afin de ne pas enfoncer lorsque celle-ci est attendrie par les chauds rayons du soleil du printemps. Quand la gelée a été forte, on fait parfois la tournée sur la *croûte*, sans raquette.

* * * *

Outre ces travailleurs qui ont à utiliser la raquette dans l'exécution de leur besogne, il n'y a plus, à bien dire, que les clubs de raquette, nombreux dans la province de Québec, qui portent encore parfois cette chaussure destinée à les soutenir sur la neige, ou encore les conducteurs d'équipes de chiens de course, qui doivent, lorsqu'ils vont à travers champs ou forêts battre eux-mêmes un sentier dans lequel passent les chiens attelés en tirant une traîne chargée de provisions ou de pelleteries.

La ville de Québec a conservé le souvenir des anciens coureurs de bois et des trappeurs, en organisant de nombreux clubs de raquette qui, chaque hiver, font de joyeuses randonnées dans nos rues et dans les campagnes environnantes; organisent des marathons; vont d'une ville à l'autre faire visite aux confrères et, très souvent même encore, bannière en tête, se rendent à l'église pour entendre une messe spécialement dite pour eux dans l'un de nos temples paroissiaux.

Il serait intéressant de refaire l'histoire de chacun de ces clubs, et nous espérons que l'un des fervents de la raquette de chez nous entreprendra un jour ce travail et en fera bénéficier nos lecteurs.

En attendant, rappelons que, depuis deux ans, c'est l'Union des Raquetteurs de Québec, composée de sept ou huit clubs, renfermant près de mille membres, qui font l'attaque des fortifications, pendant la nuit, alors que ces mêmes fortifications sont défendues par les troupes régulières et les régiments non permanents de la cité.

L'Association des Sports d'Hiver, pour la cinquième fois, organise encore, cette année, des sports de tous genres et encourage les clubs sportifs, afin d'attirer chez nous des visiteurs pendant la saison hivernale, pour que se continue, au cours de cette saison, le flot de touristes qui d'ordinaire, envahit la cité pendant les mois d'été, laissant sur son passage une riche traînée d'or.

C'est à la demande de cette Association que, depuis deux ans, l'Union des Raquetteurs a contribué de façon si brillante à la *fête de nuit* dont tout Québec est témoin et qui se répétera encore cette année, probablement le 20 janvier au soir.

Un millier de raquetteurs, portant des costumes variés, chaussant la raquette, armés de chandelles romaines en guise d'armes à feu, s'en viendront, à la faveur des ténèbres et à l'ombre du Parlement de Québec, se ranger en bataille dans le parc en face de cet édifice, vis-à-vis les fortifications qui relient la porte St-Louis et la porte Kent.

A neuf heures précises, (ou peut-être 9.30), les raquetteurs allumeront leurs chandelles romaines et lanceront vers les murailles des jets de feu qui embraseront l'horizon. Sur les murs, les militaires, à l'aide de cartouches blanches et de nombreuses pièces pyrotechniques explosives, répondront aux attaquants et feront, pendant une demi-heure, un tapage d'enfer, pendant que mille feux de bengal illumineront les portes, les murailles et tout le paysage enneigé des alentours.

Finalement, les raquetteurs cesseront le feu, seront enveloppés par les militaires, fait prisonniers et conduits sous bonne escorte à travers les rues de la ville, cavalerie en tête, sous les yeux de 50,000 spectateurs, et termineront cette bataille épique au Manège Militaire, par une fête joyeuse à laquelle ils sont conviés en guise de remerciements, par l'Association des Sports d'Hiver.

Voilà, en résumé, un court parallèle entre l'usage que l'on faisait jadis de la raquette et l'emploi auquel on le destine aujourd'hui, dans nos clubs. Ceux qui n'ont jamais été témoins de ces scènes de parades de raquetteurs avec torche ou chandelle romaine, ne devraient pas manquer de voir celles qui se dérouleront, à Québec, au cours des mois prochains, mais surtout lors de la *fête de nuit* que nous venons de mentionner.

RECETTES POUR DESSERTS

MANIÈRE FACILE DE LES PRÉPARER

POUR FAIRE UNE GELEE ORDINAIRE

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule et mettez dans une glacière ou au froid. En été, réduisez de $\frac{1}{4}$ de tasse la quantité d'eau. N'employez pas de moules en fer-blanc. Quand la gelée est prise, placez le moule dans l'eau chaude un instant et renversez sur un plat. La gelée "SUPREME" conserve toujours sa qualité, même si elle durcit dans le paquet.

GELEE AUX FRAISES

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée aux fraises "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule une partie de cette gelée et mettez au froid. Lorsque cette gelée est presque ferme, placez dessus une couche de fraises fraîches ou en conserves. Prenez le reste de la gelée et versez sur les fruits. Déposez sur un plat et garnissez de fruits frais. Servez seul ou avec de la crème fouettée, aromatisée à l'essence de vanille "SUPREME".

COCKTAIL AUX FRUITS

Coupez des fruits frais ou conservés, déposez dans des verres et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée "SUPREME" à l'orange ou au citron dans une demi chopine de liquide. Quand la gelée commence à épaissir, versez-là sur les fruits et laissez refroidir. Mettez dessus de la crème fouettée et servez.

SALADES AUX FRUITS

Coupez en petits morceaux, une orange, une banane, ajoutez-y quelques cerises. Mettez dans un moule et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée "SUPREME" à l'essence désirée, mettez refroidir.

Battez lorsque la gelée est froide mais encore liquide, jusqu'à la consistance de la crème fouettée. Versez sur les fruits, mettez refroidir une demi-heure et servez.

SORBET SUPREME"

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une chopine d'eau bouillante. Quand elle est refroidie mais encore liquide, remplissez aux deux-tiers, des verres à sorbets et mettez au froid. Faites alors dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée aux ananas, laissez refroidir jusqu'à la consistance de la crème fouettée, remplissez les verres, garnissez avec des noix hachées ou des cerises et servez.

DELICIEUSE GELEE AUX ORANGES

Faites dissoudre dans une chopine d'eau bouillante $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée "SUPREME" à l'orange. Mettez-en la moitié dans un moule, laissez refroidir, couvrez de tranches d'oranges et versez de la gelée. Mettez refroidir de nouveau, enlevez du moule, garnissez de tranches d'oranges et servez avec une crème fouettée aromatisée à l'essence d'orange "SUPREME".

GELEE AUX ANANAS ET AUX FRAMBOISES

Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée au citron dans une demi chopine d'eau bouillante, ajoutez une demi chopine de jus d'ananas en conserves. Lorsque ce mélange sera froid mais encore liquide battez jusqu'à la consistance de la crème fouettée. Ajoutez en remuant légèrement deux ou trois tranches d'ananas coupées en petits morceaux. Versez dans un moule carré, le remplissant à moitié. Faites dissoudre $\frac{3}{4}$ de tasse (4-oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une demi chopine d'eau chaude, ajoutez-y une demi chopine de jus de framboises fraîches ou en conserves, battez lorsque ce sera refroidi. Ajoutez les fruits. Versez dans le moule après que la gelée au citron sera devenu bien ferme. Servez avec de la crème fouettée aromatisée à l'Essence de Fraise "SUPREME".

Fabriquées par:

Les Essences "SUPRÊME", Enrg.
QUEBEC

VUES DE QUÉBEC



La partie sud de Québec.—(Photographiée d'un avion de la compagnie Fairchild Aerial Surveys, de Grand'Mère, P. Q.)

GELÉE "SUPRÊME"

La gelée "SUPRÊME" vous permet de préparer d'une manière facile, plusieurs desserts différents et délicieux ayant le goût du fruit naturel. Cette saveur étant produite par l'emploi du véritable jus de fruits dans sa fabrication.

La gelée "SUPRÊME" est préparée à la gélatine la plus pure et de la meilleure qualité.

Elle procure un dessert exquis et nutritif. Elle est recommandée par les médecins et les hôpitaux comme aliment sain, très digestif.

Exigez la gelée "SUPRÊME" de votre fournisseur.

Fabriquée à Québec par

LES ESSENCES "SUPRÊME" ENRG.

NOTA.—Plusieurs recettes sont données au verso pour différents desserts avec l'emploi de la gelée "SUPRÊME".

L'Echo Musical et Artistique

Par HORACE PHILIPPON, Avocat

L'ORIGINE DES "NOELS".

Tel est le titre d'une causerie très intéressante et fort instructive donnée sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, samedi, le 23 novembre, par le professeur Roland G. Gingras, directeur de la chorale "Les Chanteurs de St-François" et pianiste distingué de cette ville. A cette occasion, M. le docteur Charles Dion, baryton-martin, exécuta avec brio plusieurs noëls anciens qui illustraient à merveille les données du causeur.

Celui-ci divise les chants de Noël en deux groupes : "les cantiques qui ont leur place à l'église, quoiqu'il ne soit pas malséant de les chanter au salon, et les chansons qui auraient leur place toute indiquée au réveillon, circonstance où l'on chante généralement de tout, excepté les choses appropriées à la fête que l'on célèbre." M. Gingras regrette que "dans nos églises, on délaisse les véritables noëls pour les mélodies, qui ne sont même pas des cantiques, — comme le "Minuit Chrétiens" — que l'on chante généralement à une heure et quart, et que l'on s'obstine à trouver beau."

Les noëls ont une lointaine origine, 11e, 12e, 15e siècle, et la plupart ne sont que de malhabiles transformations de chansons. Et le causeur explique de quelle manière ils sont parvenus jusqu'à nous : "par livres imprimés, composés par des lettrés, prêtres ou poètes. La musique est assez souvent l'oeuvre de quelques organistes en renom à leur époque." Quelquefois on calquait les paroles des cantiques sur celles des chansons même ou encore on prenait une galante chanson d'amour et, sans en changer une seule parole, on la chantait comme cantique de Noël, sous le seul prétexte qu'il y était question de bergers et de bergères; et les pieux assistants de la messe de minuit entendaient des dialogues comme celui-ci :

Viens vite, laisse ta houlette,
Lisette,
Viens, laisse ton troupeau
Je ne sais quoi de grand, de beau,
Rend aujourd'hui ma joie parfaite.
Viens vite, laisse ta houlette,
Lisette,
Viens, laisse ton troupeau.

D'autres auteurs, composaient des paroles nouvelles, mais en conservant la musique d'une chanson à la mode. C'est de cette manière, prétend le causeur, que nous avons eu "Dans cette étable" et "Les anges dans nos campagnes".

Et Monsieur Gingras continue ainsi, donnant l'origine de chacun de nos noëls. Il semble bien, en effet, que la plupart aient été écrits sur des airs de chansons profanes, et quelquefois grivoises. Mais devons-nous souhaiter la disparition complète de nos noëls? Le causeur n'entreprend pas de répondre à cette question. Il laisse à ses auditeurs le soin de décider

eux-mêmes. Or il semble que la plupart des auditeurs de Monsieur Gingras conservent pour nos noëls un attachement sincère. "Quand pendant dix ans, vingt ans, quarante ans, on a entendu les mêmes cantiques, la même nuit, à la même heure, il vient une heure où leur absence causerait un effet de surprise plutôt désagréable".

Pour ma part, j'ai toujours pensé qu'on augmenterait rien à la piété des fidèles en les privant d'entendre ces noëls qui ont bercé notre enfance, et que tous grands et petits nous avons soif d'entendre à la messe de minuit. Les messes "savantes" ne sont pas nécessairement celles qui font le plus de bien à l'âme. Qu'importe les naïvetés de nos noëls, et leur origine quelconque, s'ils émeuvent les âmes, les consolent et les rajeunissent.

Monsieur Raoul Dionne fut prié de présenter les remerciements de l'auditoire au causeur. Ce qu'il fit, avec beaucoup de tact. Il souligna le respect et l'attachement qu'il conserve pour nos vieux noëls, et félicita le causeur pour la belle facture de sa causerie.

A NOTRE-DAME-DU-CHEMIN.

Le 25 novembre, la Société de St-Jean-Baptiste, section Notre-Dame du Chemin, inaugurait à la salle paroissiale, la série de conférences publiques qu'elle offre chaque année à ses membres et au public en général. Les habitants du quartier Belvédère, eurent alors le plaisir et l'avantage d'entendre M. le Commandeur C.-J. Magnan, inspecteur général des Ecoles normales catholiques de la province de Québec. Il fit l'histoire des trente dernières années de vie municipale, scolaire et paroissiale du quartier. Cette conférence, une des plus belles qu'il nous a été donné d'entendre depuis longtemps, n'a pas manqué de captiver tous les auditeurs. Que de noms, que de souvenirs heureusement évoqués! L'éminent conférencier sut dégager de l'histoire paroissiale les plus belles leçons d'attachement à nos clochers. Ces leçons, croyons-nous, contribueront pour beaucoup à développer "l'esprit paroissial" à N. D. du Chemin.

Groupons nos gens, développons l'esprit paroissial qui sommeille... chez plusieurs, et quand sonnera l'appel aux âmes généreuses, elles ne seront pas surprises... de s'entendre nommer!... Au surplus, les oeuvres multiples qu'il reste à accomplir, dans cette paroisse, trouveront facilement des collaborateurs dévoués.

Le conférencier fut habilement présenté par Monsieur Alphonse Désilets, président de la section Notre-Dame-du-Chemin, et remercié par Monsieur l'abbé H. Gagnon, curé de la paroisse.

A cette occasion, un joli programme musical fut exécuté par MM. Maurice Côté, violoniste, Alexandre Côté, violoncelliste, Henri Vallières organiste, Maurice Mongrain, maître de chapelle, à la chorale Belvédère, et Mlle Cécile Bédard, pianiste.

—Québec, décembre, 1929.

A propos d'“un pèlerinage à l'école de rang”

I

Il y a une dizaine de mois, paraissait à Montréal un petit livre de deux cent trente pages, qui a pour titre : *Un pèlerinage à l'École de Rang* (1). A première vue, ce modeste titre éveilla des sentiments émus et reconnaissants dans l'âme de tous ceux qui, au temps de leur première enfance, fréquentèrent la petite école de *chez nous*, celle de la Carrière ou du Petit-Bois, de Beauséjour ou du Ruisseau-Plat, de Beaupré ou de la Petite-Rivière, rangs aux jolis noms dont les humbles écoles, parfois loin du village, donnèrent à la jeunesse rurale d'alors les premiers éléments du savoir religieux et profane.

A cinquante-cinq ans de distance, je revois *ma première école*, sise sur le haut de la côte de la petite rivière du Loup, à quelques arpents du moulin de la Carrière et à un mille près de l'église de Sainte-Ursule, comté de Maskinongé. Elle était modeste, grise et plutôt petite. Trois tables de douze pieds, pourvues de deux bancs de même longueur, accommodaient chacune douze élèves, six de chaque côté, garçons sur une table, fille sur l'autre. Un petit tableau noir, très primitif, une ancienne mappe-monde, l'Arbre historique du Canada des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame, voilà pour le matériel pédagogique. Un crucifix en plâtre et une image de Pie XI formaient la décoration religieuse. Une petite horloge dans la modeste chambre de l'institutrice, séparée de la classe par une mince cloison de bois, sonnait les heures sur un timbre grêle et sonore.

Mais ce qui me revient à la mémoire avec une netteté précise, c'est la personnalité de l'institutrice, Mlle Côté, Caroline, à la taille élancée, à la mine sévère, mais bienveillante quand même. Elle était zélée et passait pour une bonne maîtresse d'école. Nous quittâmes sa classe à l'âge de dix ans, sachant lire couramment, connaissant sommairement les quatre règles simples et possédant quelques notions d'histoire du Canada, notions acquises oralement, grâce à l'Arbre historique ci-haut mentionné. En plus, j'avais appris le catéchisme préparatoire à la Première Communion.

C'était tout, mais c'était beaucoup. A ces connaissances élémentaires, s'ajoutaient la première expérience de vie sociale à l'école et quelques notions pratiques de politesse et de prudence.

Cette première formation rudimentaire complétait celle de la famille sans la contredire. Et, grâce à cette instruction élémentaire, mes compagnes et mes camarades de classe firent modestement leur chemin dans la vie, les unes devenant de bonnes mères de famille ou d'excellentes religieuses, les uns restant sur la terre paternelle et devenant les plus riches cultivateurs des rangs de la Carrière et de la Crête-de-Coq, quelques autres furent envoyés au collège et devinrent d'excellents prêtres ou de parfaits notaires.

En ouvrant pour la première fois le livre de M. l'abbé Lapalme, c'est à ces souvenirs agréables, mêlés d'une pieuse gratitude, auxquels je songeais, tellement le titre *Pèlerinage* m'avait induit en erreur. Mais, dès le premier chapitre, je compris que l'auteur ne faisait pas un *pèlerinage* à l'école de rang, mais bien une *inquisition* sévère, rigoureuse et même arbitraire, avec la meilleure foi du monde.

Je tiens à dire sans tarder que je ne mets nullement en doute l'intention louable de l'auteur, ni la sincérité de son patriotisme. Il m'est agréable aussi de rendre hommage à son talent d'écrivain et même à son érudition où la préoccupation de la recherche se fait peut-être trop sentir. Il a le souci de la vérité, mais de la vérité qui ne projette la lumière que sur les défauts et les lacunes en les exagérant parfois et en les généralisant toujours.

Tout cela n'empêche que le livre de M. Lapalme mérite d'être lu et médité afin d'en faire profiter nos écoles des rangs dans la mesure possible.

Je dis *possible*, car le programme de l'école primaire rurale, la simple *école du rang* dont M. Lapalme nous trace l'idéal est de réalisation impossible. (2) Certes, il y a beaucoup à améliorer dans nos écoles primaires, et les écoles de rang en particulier, puisqu'il ne s'agit que d'elles, ici, sont susceptibles de perfectionnements matériels et pédagogiques. Mais insinuer qu'elles sont toutes dans un état pitoyable, que les institutrices qui les dirigent sont incompetentes, que l'école de rang n'a fait aucun progrès depuis soixante quinze ans, qu'elle est dans un état de stagnation, c'est là une exagération que les faits démentent. Depuis une trentaine d'années l'école rurale s'est notablement améliorée, tant au point de vue matériel qu'au point de vue pédagogique.

M. l'abbé Lapalme, dit (p. 17) que son essai “n'a aucune prétention scientifique”, qu'“il est le fruit d'observations spontanées”, et, ailleurs, que son enquête porte sur une *soixantaine d'écoles*. A remarquer que sur les 6348 écoles primaires élémentaires sous contrôle que compte notre province (statistiques 1926-27, dernières compilées) environ 5,000 sont des écoles de rang, villages non compris. L'enquête, est donc loin d'être complète. Puis l'école du village est rurale aussi; elle est le complément de celle du rang. D'ordinaire elle est mieux aménagée que cette dernière, pourquoi l'avoir exclue?

II

M. l'abbé Lapalme admet que nos collèges classiques et nos universités “sont insuffisants à loger les générations trop nombreuses de leurs étudiants”. (p. 21). Il en est de même pour les grands pensionnats de filles et les couvents des campagnes, ainsi que nombre de pensionnats de Frères. Mais d'où viennent ces élèves? Exclusivement des villes? Non. Les cam-

(2) Le titre du livre de M. Lapalme exclut l'école du village, qui est aussi rurale.

(1) Auguste Lapalme, prêtre, *Un Pèlerinage à l'École de Rang*; Montréal, Librairie d'Action canadienne-française.

pagnes (la majorité des collèges classiques et des couvents sont dans les centres ruraux) fournissent leur large part des élèves des écoles supérieures et spéciales. C'est dire que les écoles rurales ne sont pas aussi nulles que le dit M. Lapalme.

D'après les *Statistiques de l'Enseignement* pour 1926-27 (Québec 1928), le chiffre des élèves des écoles spéciales a augmenté considérablement au cours des dix dernières années: en 1926-27, 38,139 élèves fréquentaient les écoles d'agriculture, les écoles ménagères, les écoles normales, les écoles techniques, les Hautes études commerciales, les Juvénats, les collèges classiques et les universités.

Les mêmes statistiques indiquent un progrès sensible dans les écoles primaires rurales, *exclusion des cités et villes*:

Elèves en 4e année	33,667	40,734
Elèves en 5e année	12,788	20,949
Elèves en 6e année	5,710	11,017
Elèves en 7e 8e années	3,656	8,919

En 1914-15, 240,886 élèves de 7 à 16 ans fréquentaient les écoles rurales; sur ce nombre 52,165 étaient en 4e, 5e et 6e années, soit 21.6%:

En 1926-27, les mêmes écoles recevaient 281,394 élèves, dont 77,700 étaient en 4e, 5e et 6e années, soit 25.8%.

En 1914-15, il n'y avait que 905 institutrices diplômées des écoles normales qui enseignaient dans les comtés ruraux; en 1926-27, ce nombre s'élevait à 1520.

En 1914-15, 706 institutrices non diplômées enseignaient dans les comtés ruraux; en 1926-27 ce chiffre avait été réduit à 496.

Grâce à l'école primaire, le pourcentage des illettrés en notre province qui était de 17% il y a une trentaine d'années en est pratiquement réduit à 2 ou 3%.

Au recensement de 1921, le pourcentage des illettrés chez les personnes de 10 ans et plus dans la Province de Québec était de 6.20%. En 1931, ce pourcentage n'atteindra pas 2% si l'on s'en rapporte au témoignage du sous-ministre du Travail. Voici que lisons dans le *Canada* du 17 mai 1929:

Les enfants illettrés dans la Province de Québec sont devenus une quantité très infime, suivant un rapport des inspecteurs chargés de voir à ce qu'aucun enfant de moins de seize ans ne soit toléré à l'usine s'il ne sait lire et écrire couramment. Cet heureux résultat a été obtenu grâce à la loi provinciale adoptée à cet effet.

Autrefois, un enfant de moins de seize ans ne sachant ni lire ni écrire pouvait librement travailler n'importe où sans qu'il ne soit nullement tenu de s'instruire, d'acquiescer au moins les éléments rudimentaires qui le sortiraient de la classe si malheureuse des illettrés. Aujourd'hui, ces conditions sont bien changées et les inspecteurs d'établissement industriels vous en donnent un éloquent aperçu.

Suivant les statistiques contenues dans leur rapport, la proportion des enfants illettrés dans les usines de la province était, en 1920, de 4.25 pour cent. Mais avec l'adoption de la loi provinciale concernant le travail de ces enfants, la proportion tomba rapide-

ment puisqu'en 1921, elle était descendue à 3.75 pour cent. Les progrès continuèrent sur une base aussi satisfaisante: en 1925, la proportion des enfants illettrés à l'usine était tombée à 2.50 pour cent et en 1928 à 1.33 pour cent seulement. Autant dire qu'il n'y a plus d'illettrés parmi nos enfants. C'est donc un résultat dont nous devons être satisfaits.

Il en est de même dans les petites villes industrielles, qui recrutent leur main-d'oeuvre en partie dans les campagnes. "Nos petites villes industrielles fournissent du travail à bon nombre d'enfants et, dans certains centres, les inspecteurs n'ont pas trouvé un seul illettré".

A propos d'illettrés, des pays anciens possédant une organisation scolaire réputée parfaite au point de vue pédagogique, renferment plus d'illettrés que chez nous. Le *Bulletin de la Société générale d'Éducation et d'Enseignement* (Paris, février 1928) cite cet aveu d'un orateur communiste, qui donne des chiffres très intéressants sur les statistiques officielles des illettrés en France. Après avoir démontré que le contingent des conscrits de 1927 renfermait 35,000 illettrés, l'orateur affirme: "Pour toutes ces raisons, je conclus que le nombre des illettrés ne doit pas être loin du chiffre de 80,000 à 100,000 pour chaque génération atteignant l'âge de la majorité."

L'École, de Paris, dirigée par M. le Chanoine Carretier, numéro du 6 janvier 1928, mentionne un discours de M. le sénateur Josse, parlant d'instruction publique:

Le lieutenant-colonel Josse, sénateur français, a lu récemment devant l'assemblée dont il fait partie un rapport sur l'état de l'enseignement en France, dans lequel il pousse un cri d'alarme sur l'accroissement du nombre des illettrés en dépit de la loi qui prescrit la fréquentation de l'école à tous les enfants. Alors qu'en Australie, Nouvelle-Zélande comprise, le nombre des personnes qui ne savent pas signer leur nom en se mariant est d'environ 12 hommes ou femmes sur 1,000, les chiffres sont, en France, de 50 pour les hommes et de 70 pour les femmes. La statistique des analphabètes, parmi les jeunes recrues, indique pour 1921: 6,713 illettrés et 7,800 sachant lire seulement; en 1922, les chiffres sont 7,000 et 4,300; en 1924, 13,000 et 7,000!

Une dépêche de Paris aux journaux Canadiens, en date du 6 juillet dernier, signalait un article des *Débats* au sujet des illettrés en France. "Voilà, lit-on dans les *Débats*, où nous en sommes après un demi-siècle bientôt d'instruction obligatoire. La loi instituant l'obligation date de 1881, son application complète remonte à 1886. Jamais on a tant dépensé pour l'enseignement primaire: les locaux, le matériel, le personnel, ont été l'objet de la sollicitude inépuisable des pouvoirs publics, et nous avons toujours à peu près le même nombre d'illettrés, 7%.

En 1920, aux Etats-Unis, il y avait encore 6% d'illettrés.

Notre province, malgré l'étendue de son territoire, son climat plutôt rigoureux et le peu de densité de sa population, ne fait donc pas trop triste figure.

(A Suivre)

C.-J. MAGNAN.

"L'Enseignement primaire", septembre, 1929.

AU CŒUR DE L'ACADIE

Avec Mlle Juliette Gauthier

Church Point est aussi intéressant que Pubnico, sauf, cependant, la note pittoresque qu'apporte en été à ce dernier village de pêche, la venue matinale du tonnelier. Son cabriolet attelé d'un boeuf dolent, dont la clochette grêle et le sabot ferme réveillent, à cinq heures, les habitants du bourg, s'arrête de porte en porte pour recueillir les tonneaux hors d'usage qui doivent être restaurés pour servir à l'emballage du poisson séché.

Sur l'invitation chaleureuse d'un bon Père eudiste breton, Mademoiselle Juliette Gaultier donna un concert au Collège Sainte-Anne, à Church Point, devant un auditoire avide d'entendre la merveilleuse collection de chants et cantiques acadiens recueillis au cours du mois dernier. Cette ferveur des vieilles choses de chez nous a éveillé l'attention de toute l'Amérique du Nord par son répertoire de récits et de chansons primitives où se reconnaît encore la limpidité des vieilles écoles françaises, la muse gauloise et délicate des troubadours du Moyen Age. Elle fait ses délices de chants archaïques : cantilènes, bergerettes, ballades, berceuses et complaintes qui forment le trésor ancien de la lyre de France.

A Church Point habite le Major Emile Stehelin, digne fils d'un drapier de Thann, en Alsace, descendant de vieille famille française, au blason fleurdelisé. Lorsqu'éclata la guerre mondiale, le Major Stehelin conduisit au feu le Cent-Soixante-Cinquième Bataillon Acadien.

Le Major raconte qu'en 1870, son père fit la guerre aux Allemands dans l'Infanterie française et prit part à plusieurs faits d'armes dans l'armée du Maréchal MacMahon.

Après son licenciement de l'Armée française, plutôt que d'embrasser le joug allemand, le brave patriote Alsacien, au prix de bien des sacrifices financiers, émigra en France.

A Saint-Charles, près de Gisors en Normandie, il se porta acquéreur d'une propriété où il construisit une nouvelle fabrique de drap assisté d'Alsaciens, compatriotes émigrés avec lui. Aujourd'hui, l'industrie du drap de Saint-Charles, qui est restée dans la famille Stehelin, est la plus florissante de France.

En 1890, le brave industriel, déjà sur le dernier versant de la vie, sentant ses forces décliner, dut, sur l'avis de son médecin, changer de climat et abandonner les affaires.

Vers le même temps, le Père Blanche de l'Ordre des Eudistes, s'embarquait de France pour venir fonder le Collège Sainte-Anne, en Nouvelle-Ecosse. Le Père Blanche, qui était un ami dévoué du fabricant de drap, l'invita à se joindre à lui pour le voyage, dans le but de s'enquérir des perspectives que pouvait lui offrir notre pays.

La vigueur de notre climat plut au hardi pionnier alsacien et le collègue de Ste-Anne lui assurant l'éducation de ses plus jeunes fils, Monsieur Stehelin négocia l'achat de l'emplacement qui porte encore aujourd'hui le nom de NOUVELLE-FRANCE. Il y construisit une scierie et plusieurs maisons et commença à défricher la terre.

Le Père Blanche, à sa prière, vint bénir sa demeure dont les fenêtres lumineuses éclairaient ce petit coin de forêt vierge, près de la rivière Silver.

Comme c'était l'hiver, un grand nombre d'Acadiens s'y rendirent en carrioles sur la neige, au tintement joyeux des grelots, assister à la première messe qui y fut célébrée.

Durant la cérémonie, l'un des assistants s'avisait de clouer à un arbre un écriteau portant les mots NOUVELLE-FRANCE. Le Père Blanche, sortant de la chapelle improvisée, où il venait de célébrer le Saint Sacrifice, aspergea d'eau bénite ce nom de Nouvelle-France écrit de la main d'un fidèle inconnu. La famille Stehelin s'en réjouit et à partir de ce jour, tant qu'ils y habitèrent, Nouvelle-France devint le séjour d'élection de tous les hôtes de marque ainsi que des chasseurs et des pêcheurs qui aimaient à explorer les eaux et les bois des environs.

Dans toutes ces maisonnettes groupées autour de la scierie, à la ferme et partout, on ne parla que le français et le long de la Baie Sainte-Marie, ils sont nombreux, en Acadie, ceux qui se rappellent avec fierté le temps où ils étaient à l'emploi du défricheur d'Alsace, les bonnes années passées à Nouvelle-France.

Plus tard, Monsieur Stehelin répandit son industrie de pulpe jusqu'à Weymouth. Sa vigilance à ne faire la coupe du bois qu'à certains arbres adultes explique comment la forêt, en cet endroit, est aujourd'hui aussi verte et boisée qu'un massif forestier.

L'éloignement de la ville n'empêche pas la vie de famille à Nouvelle-France d'être sereine et joyeuse. Madame Stehelin, une Marseillaise qui avait convolé à vingt ans, joignait aux dons de la nature une grande bonté. Elle était adorée dans le pays.

Ce petit coin de forêt converti en friche s'animait en été à l'arrivée de cousins de France, d'amis Acadiens, d'excursionnistes venus en canots avec leurs fusils de chasse et agrès de pêche. Tous étaient reçus avec la plus grande cordialité et durant les mois de l'hiver, quand les routes blanches étaient durcies par le gel, c'étaient toujours fête nouvelle pour les voisins de Weymouth que de traverser en voiture les grands bois givrés et gagner à quatorze milles "Nouvelle-France" inondée de lumière et couverte de frimas, pimpante comme une campagnarde au regard clair sous une mante d'hermine.

Plusieurs visiteurs distingués furent reçus à "Nouvelle-France". Notons : le Lieutenant-Gouverneur Duncan Fraser, le Premier-Ministre G. M. Murray, le Comte Vizard de Bury, le Baron Hottinger, dont le père était alors Gouverneur de la Banque de France; Monsieur Poisson, Directeur de la Banque Russo-Chinoise de Yokohama; l'explorateur et le savant André Engel, qui rentrait en son pays en revenant des Indes.

Le vieux drapier, qui portait un des beaux noms d'Alsace, fut le père de onze enfants, dont huit fils et trois filles. L'une d'elles, Germaine, épousa le Capitaine Kay et le mariage fut célébré à "Nouvelle-France" avec toute la pompe que comportait l'événement.

L'on raconte encore que le chef de gare, étant venu

s'enquérir de l'heureux couple, au moment de l'entrée du train en gare, comme la mariée était encore dans sa parure de satin blanc, le radieux père convia tous les passagers à se joindre à la noce pour une rasade d'Epernay. Le train, ce jour-là, fut quelque peu en retard. Une nuée de confetti et des explosions pyrotechniques saluèrent son départ de Weymouth. Les anciens de l'endroit ont conservé l'inoubliable souvenir de ce mémorable mariage.

Madame Stehelin s'éteignit à Nouvelle-France en 1910 après une courte maladie. La cérémonie funèbre fut présidée par Sa Grandeur Monseigneur Leblanc, dans la petite chapelle érigée en 1895 sous le vocable de Notre-Dame des Bois.

Lorsque, après la guerre, la famille quitta Nouvelle-France, la chapelle fut démolie, l'autel qui se trouve maintenant dans l'église de Church Point, sert encore chaque année à embellir la procession de la Fête-Dieu.

Après la mort de sa digne épouse, Monsieur Stehelin ne fit pas un long séjour à "Nouvelle-France". En 1913, il vint s'établir définitivement à Weymouth.

L'année suivante, au moment où fut déclarée la guerre mondiale, le grand patriote alsacien rassembla ses fils sous son toit et leur enjoignit comme un devoir de s'enrôler sous le drapeau de France où ils comptaient déjà un cousin, le Général Liautey.

Dès le lendemain, les trois cadets quittèrent leur pays pour traverser les mers. Ils firent sans doute les premiers dans les Provinces Maritimes à s'enrôler. Quelques semaines plus tard, un autre fils, Roger, commandant à bord d'un navire américain, vint faire ses adieux à son père pour la France où l'accompagna Charles, un autre de ses frères.

L'aîné, Emile, ayant été refusé dans les rangs de l'armée française parce qu'il était père de six enfants, obtint de la France le privilège de servir sous les Forcés Britanniques. C'est ainsi qu'il recruta au pays le Cent Soixante-Cinquième Régiment Acadien.

Louis fut le seul fils retenu au pays, forcé de veiller sur son vieux père et ses soeurs.

La guerre s'étant prolongée, l'anxiété et le chagrin minèrent le vieil Alsacien qui déclina rapidement. Son voeu suprême fut de voir la France victorieuse rentrer en possession de l'Alsace et de revoir ses vaillants enfants.

En août 1918, il entrevoyait déjà l'aube victorieuse mais malheureusement, pas un de ses fils soldats n'était à son chevet pour recevoir son dernier soupir.

Une de ses dernières actions fut de faire tenir au maire de Thann, en Alsace, un billet de banque en paiement de ses impôts sur une parcelle de forêt qu'il avait toujours conservée avec l'espoir de rentrer un jour dans son pays. La lettre qui accompagnait cet envoi était une si touchante expression d'amour pour son pays natal, que le maire de Thann, M. Albert Sheurer, déclara, en réponse, que le Conseil de Ville avait résolu de conserver précieusement ce document dans les archives municipales de l'endroit.

Bien que le vieillard ne revît jamais ses arbres d'Alsace, il connut cependant que le domaine si cher à son coeur avait été reconquis par la France dans les premiers temps des hostilités et ne fut jamais repris par l'ennemi.

En 1919, les fils Stehelin rentrèrent au pays couverts de gloire. "Nouvelle-France" étant passée en mains étrangères, quatre d'entre eux retournèrent en

France où ils épousèrent des Françaises. Les seuls qui demeurèrent au pays sont Louis Stehelin et sa soeur Mademoiselle Simone et le Major Emile Stehelin, qui agit encore comme Juge de Paix, à Church Point.

Le Major Stehelin a épousé une cousine de l'Honorable Stanley Baldwin, ex-Premier Ministre d'Angleterre. La tradition de courtoisie et d'hospitalité s'est perpétuée dans cette noble famille qui est demeurée le centre et l'attraction des visiteurs distingués de passage à Church Point, parmi lesquels on signale l'ancien Gouverneur du Canada, Lord Byng et Lady Byng de Vimy.

Le prestige dont jouit l'illustre descendant de cette belle famille d'Alsace est tel qu'à Church Point, il est appelé à régler tous les différends des villageois, depuis les querelles domestiques jusqu'aux ladreries des maquignons. Le Major est d'ailleurs le plus charmant homme qu'on puisse rencontrer.

* * * *

Church Point possède une ferme de renards très prospère, dont le propriétaire, sorte de Picador aux longs favoris, aux bottes montantes et au chapeau à large bord, est un bonhomme original qui régent ses bêtes avec une rare discipline et une habileté remarquables. Chaque renard répond à l'appel de son nom. Vous admirez la qualité de l'argent qui fait le prix de leur riche pelage; mais vous n'auriez sans doute plus le courage de commander vive une de ces magnifiques parures de cou, lorsque vous saurez que pour conserver la beauté de la peau, on les presse entre deux madriers jusqu'à ce que le coeur cesse de battre.

C'est quelque chose de très beau qu'une ferme d'élevage de quarante renards argentés. Le gardien de la troupe loge parfois dans une tour élevée qui lui permet de suivre les agissements de ses habitants.

* * * *

Juliette Gaultier chanta également au collège Saint-Joseph de Memramcook, sous les auspices du Docteur Clarence Webster de Shédiac, un historien de la région. Le recteur du Collège, le Révérend Père Vanier est un Québécois de Sainte-Rose qui possède l'aménité des gens de chez nous. Au début du concert, une dépêche de Monsieur le Sénateur Pascal Poirier fut vivement applaudie. En termes heureux, le célèbre philosophe acadien introduisait à son Alma Mater l'artiste du Folklore de notre pays. Le Sénateur est une autorité sur le verbe d'Acadie et son volume sur le Parler Acadien a reçu les honneurs de l'Académie Française.

* * * *

Toutefois, l'engagement principal qui ramenait en Acadie Mademoiselle Gaultier fut le grand concert donné à l'Université de Wolfville où l'avait recommandée M. Norman McLeod Rogers, ancien secrétaire du Premier Ministre actuel et maintenant professeur de l'Université Queens, de Kingston.

M. Rogers est connu par ses travaux historiques sur les Acadiens de Belle-Isle-sur-Mer. Un séjour en Europe, durant la grande guerre, le mit en contact avec un noyau d'Acadiens expatriés lors du Grand Déplacement et réunis dans ce petit coin de Bretagne, où ses compatriotes ont repris leur existence de pêcheurs.

Le docteur Alonzo Fales, grand chasseur devant l'Éternel, fit les frais du décor de la scène au moyen de superbes peaux d'ours, de chèvres et de cariboux, trophées de ses randonnées en Alaska et en Colombie-Britannique.

Le Chemin de Fer du Dominion Atlantique avait facilité le succès du concert de Wolfville, en favorisant l'enthousiasme des Acadiens pour venir entendre leurs chants de folklore national.

Le patriotisme de ce peuple qui renait d'un passé troublé, agitant toujours l'oriflamme de France, a droit à toute notre admiration.

Mademoiselle Gaultier poursuit sa tournée de concerts de folklore à Jamaica, New-York, d'abord et de là en Louisiane et en Californie.

MARIE-ROSE TURCOT.

UN SPORT DE L'HIVER CANADIEN



La promenade en voiture sur la neige blanche, au vent qui caresse les joues et remplit les poumons d'air sain, tandis que les grelots sonnent allègrement tout le long du chemin.

(Courtoisie du C. N. R.)

L'Association des Sports d'Hiver et le Tourisme d'Hiver à Québec

Dans une causerie extrêmement intéressante qu'il donnait récemment devant le Club Rotary de cette ville, monsieur J.-L. Boulanger, l'infatigable sous-ministre de la Voirie, disait entre'autres choses "le tourisme est probablement notre plus belle source de revenus. Je ne crois pas, en effet, qu'une industrie autre que le tourisme rapporte à la Province de Québec de soixante à soixante-dix millions par année."

Soixante-cinq millions — à peu près exactement — tel est le montant fabuleux que vaut à notre population du Québec le tourisme d'été. Notre ville enretire à elle seule au-delà de \$10,000,000.00.

Québec est une province originale, unique. Son caractère français, l'hospitalité simple et généreuse de ses habitants, ses villages gais et paisibles, dont les "vieilles maisons grises" invariablement blotties autour du vieux clocher, souvent séculaire, disent bien l'esprit profondément religieux, sa nature pittoresque et variée: vastes horizons, montagnes altières, plaines fertiles, forêts giboyeuses, lacs poissonneux, tout, dans Québec, attire et retient.

Aussi, chez-nous, l'étranger vient, regarde, admire et... dépense pendant tout le cours de la belle saison. Mais, dès que l'automne, de son souffle glacial, jette sur nos prairies sa couche de frimas, le visiteur, grelottant, fuit vers d'autres cieux. Et Québec, les yeux pleins de sommeil, s'endort jusqu'aux lilas.

Cependant, ne pourrions-nous pas ramener chez-nous et retenir, de décembre à la fin de mars, ces populations du Sud qui ne connaissent du ciel que son soleil et ses pluies et qui trépignent dans la boue pendant qu'ici, la neige blanche, légère et propre recouvre montagnes et vallons?

"Sachons capitaliser nos neiges" disait récemment un de nos journaux québécois. "Imaginons un instant, disait-il, la fascination qu'exerce, sur les esprits constamment réchauffés par l'été, le mystère des pays nordiques. Supposons un instant que nous vivons dans une contrée où l'hiver ne se révèle que par ses ciels gris et ses boues, où le moindre brin de neige qui s'égaré se fond en touchant le sol, où les gens sortent en bras de chemise, en plein janvier, où les roses fleurissent en toute saison. Notre curiosité, dans ce cas, serait vivement piquée par les récits venus du nord, et, nous voudrions voir une terre où il tombe six pieds de neige de décembre à mars, où les tramways des villes sont parfois bloqués de longues heures par la tempête blanche, où l'on marche des milles et des milles sur un tapis épais et froid, à l'aide de raquettes, où l'on s'amuse à glisser en skis sur les pentes roides, où des chiens dressés courent, par attelages pittoresques, des lieues et des lieues, où l'on voit des paysages de rêve, sous le soleil qui donne aux cristaux des tons mauves et bleus, ou sous la lune, qui multiplie aux yeux les jonchées de diamants. Si notre fortune nous le per-

mettait, nous irions certainement voir cette partie du globe, et nous serions touristes d'hiver."

Depuis quelques années, un groupe de citoyens entreprenants et énergiques, appréciant justement les bienfaits du tourisme chez nous, réalisant son importance dans notre vie économique et animés du désir de le voir fleurir même en hiver, entreprirent de réveiller l'opinion publique aux possibilités du tourisme d'hiver. Déjà les résultats obtenus sont très appréciables, mais l'Association des Sports d'Hiver n'en est encore qu'à ses débuts et la riche moisson dont ses membres sont les valeureux semeurs se fait un peu attendre à cause de l'apathie ou du moins du manque d'enthousiasme de tous ceux qui devraient les seconder de leur appui moral et surtout financier.

L'A. S. H. mérite la collaboration ardente et active de toute la population. Les sacrifices que s'imposent les directeurs et les membres de l'Association pour la création d'une saison sportive hivernale méritent plus qu'une approbation confiante, une admiration béate et des vœux platoniques. Il est beau de reconnaître le mérite et la vertu; mais bien piètres sont les résultats d'une collaboration lorsqu'elle se limite à cette conjugaison vague des efforts, et nous n'hésitons pas à dire que c'est non seulement le devoir mais aussi l'avantage de tous les citoyens de Québec de travailler, d'aider à l'oeuvre entreprise par l'A. S. H.

Pour qu'une entreprise comme celle-ci arrive au succès il faut nécessairement que ses promoteurs disposent du "nerf de la guerre".

De quelles sources l'Association doit-elle attendre les fonds qui lui permettront, d'une part d'annoncer à l'étranger les avantages qu'offre notre ville aux touristes pendant la saison rigoureuse, et d'autre part, de rendre notre ville de plus en plus attrayante pour ceux qui nous viendront? De celles, évidemment, que le flot du tourisme alimente et gonfle généreusement: nos corps publics, nos hôtelleries, nos marchands, nos industriels, nos compagnies de transport — chemins de fer, tramways, taxis, tous ceux qui, enfin, bénéficient directement ou indirectement du tourisme et tout citoyen qui a à coeur l'avantage de sa ville, de ses concitoyens et le sien propre.

L'Association des Sports d'Hiver, depuis sa fondation, a fait énormément pour la ville. Avec les modestes fonds dont elle disposait, elle a contribué à la formation de maintes organisations sportives, à leur maintien et c'est probablement sa contribution généreuse qui vaut à Québec son "Dog Derby" si populaire, qui amène, des milliers de touristes dans notre ville.

—("Service", nov. 1929).

La revue du livre

“*Sur les routes de Québec*”, publié par le Bureau provincial du Tourisme. Ministère de la Voirie, Québec, 875 pages en 8, relié. Prix \$2.00. Editeur “Le Soleil”.

Le Ministère de la Voirie vient de publier le guide touristique le plus complet que l'on ait encore publié sur la province de Québec. Ce guide, dont la publication était attendue avec beaucoup d'intérêt depuis quelques mois, est un volume de près de 900 pages donnant la description de toutes les villes, de tous les villages et de toutes les paroisses situés sur le parcours des grandes routes. La documentation qui y est donnée est faite aux points de vue historique, municipal, industriel, commercial, touristique, etc.

Le guide contient d'abord une description de la province de Québec en général. Cette description donne des renseignements sur la position géographique de la province, son histoire, son climat, son aspect physique, ses mines, ses pêcheries, ses ressources forestières, son agriculture, ses industries manufacturières, sa situation économique, sa voie et sa population.

Le guide contient ensuite la description complète et détaillée des 50 grandes routes de la province, auxquelles le tour fameux de l'île d'Orléans a été ajouté.

Chaque chapitre consacré à une route donne d'abord une description générale de la route et du district qu'elle traverse, la liste complète des villes, villages et paroisses situés sur son parcours, avec la population de chaque endroit, la nature du pavage de la route, la distance du commencement de la route et de l'extrémité, ainsi que la distance entre chaque municipalité. Cette description est accompagnée dans chaque cas d'une carte.

Le guide donne ensuite la description détaillée de chacune des villes, paroisses et villages.

Le guide comprend 324 vues des points les plus intéressants de la province. En plus, il comprend 76 cartes des routes remplissant chacune une page; 32 cartes donnant l'entrée et la sortie des principales villes et une carte générale du réseau des grandes routes de la province. En tout, le guide comprend 435 dessins et reproductions de photographies formant 293 pages d'illustrations.

L'ouvrage est complété par une liste alphabétique de toutes les localités mentionnées dans le guide, avec la population, le comté, et le numéro de la route sur laquelle la localité est située; des renseignements généraux sur les règlements de la circulation, les signaux routiers, les règlements des douanes canadiennes et des douanes américaines; le résumé de la loi de la chasse et de la pêche; une liste des distances entre les principaux points de la province et entre les principales villes des Etats-Unis.

L'impression de ce livre est tout particulièrement soignée et les illustrations sont parfaitement rendues. Le livre a été relié solidement sous couverture rigide.

Seule l'édition française est maintenant parue. L'impression de l'édition anglaise vient de commencer et elle sera terminée d'ici à environ deux mois et demi.

Vu le coût élevé de ce guide, le ministère de la voirie ne peut en faire gratuitement la distribution gé-

nérale. Il a donc fixé le prix d'achat du guide à \$2.00, frais de poste payés. Ce prix représente beaucoup moins que le coût de la préparation et de l'impression. Les renseignements qu'on y trouve sont indispensables à tout automobiliste, de même qu'ils seront précieux pour tous ceux qui veulent se renseigner sur la province.

“*A l'Ombre de l'Orford*”, poèmes d'Alfred Des Rochers; édition de luxe; préface de Alphonse Désilets; Sherbrooke 1929; hors commerce.

Notre ami et confrère, M. Alfred Desrochers, l'un des vice-présidents de la Société des Poètes, journaliste à “*La Tribune*” de Sherbrooke, vient de publier en édition de luxe hors commerce, quelques-uns des meilleurs poèmes qu'il a faits depuis “*L'Offrande aux vierges folles*.” Nous avons recueilli avec joie les impressions de plusieurs poètes et critiques littéraires à l'endroit de ce récent ouvrage et nous sommes justement fier de les trouver d'accord avec notre propre jugement.

Alfred Desrochers se range au nombre des poètes les plus sincères et les plus impressionnants du terroir canadien. Parti du symbolisme où l'entraîna l'hellène Moréas, il est passé par le réalisme verlainien pour revenir aux sources natales d'une inspiration franchement canadienne.

Le dernier livre d'Alfred Desrochers est un témoignage irrécusable de la puissance inspiratrice de notre passé, de nos coutumes, de notre folklore, et de toute cette vie d'énergie et de lutte qui caractérisa la naissance d'une race. Ame et esprit latins, dans un milieu saxon, il hérita de la rudesse et de la droiture qui affranchissent bien vite les tempéraments combattifs. Comme ses aïeux, il a gardé en son cœur fruste l'amour du sol conquis et la fierté d'indépendance. Sa pensée originale et son mode personnel d'expression poétique tranchent sur le commun des poètes en phases d'assimilation. Son caractère apparaît nettement à travers les strophes de sa poésie. Et parce que nous l'aimons ainsi, tel qu'il fut dans ses pères et tel qu'il est lui-même, nous souhaitons qu'il demeure l'interprète le plus exact de notre vigueur héréditaire.

A. DESILETS.

* * * *

“*Dumb-Bell*”, roman psychologique, par madame Anna B. Montreuil de Québec: édition Christopher Publishing, Boston, 1929; 264 pages; \$2.50 en librairie.

Des pseudo-critiques de chez-nous ont déploré, — sans se douter que leur aveu décèle leurs propres faiblesses, — la pénurie des sources du roman au pays canadien. Ils ont essayé leurs jugements sur de simples récits de faits assez communs chez les individus de toutes races et de tous pays. Ils n'ont pas su réaliser que les drames de l'esprit offrent un intérêt plus poignant et plus élevé que les seuls instincts de la chair. Et parce que nos romanciers n'osent généralement pas troubler le sang placide ou le cœur somnolent de leurs lectrices, et parce que ces écrivains n'ont pas accoutumé d'approfondir les problèmes de psy-

chologie qui nous sont propres, on lamente sur la pauvreté de nos sources d'inspiration.

Or, ce n'est point le fonds qui manque. Ce serait bien plutôt le métier et l'entraînement de l'analyse. Car, bien que cela semble un paradoxe des plus enfantins, peu de nos conteurs et de nos romanciers s'adonnent à réfléchir avant d'écrire. Nombre de romans et de nouvelles parus en ces derniers temps ne sont que jongleries de mots et fantaisies d'imaginaires. Peu de vu, rien de senti, presque rien de vécu qui vaille d'être conté. De là, pourquoi certains livres, qui furent couronnés pour la forme, ne se sont pas vendus.

Cette fois, c'est un roman de l'âme, c'est un fils de l'esprit, que Madame Anna B. Montreuil vient de mettre au jour. Très versée dans les études psychiques, l'auteur de "Dumb-Bell" a pu observer, par les signes extérieurs, et depuis son prologue jusqu'à son dénouement, tout le drame intérieur qui se déroule dans une âme d'enfant. C'est un adolescent, fermé, incompris, dédaigné de ceux même qui devraient l'étudier davantage. Ses parents, esprits superficiels que les seules préoccupations d'ordre matériel intéressent, n'ont rien vu en cette âme à demi encluse. On le déclare idiot; on le laisse pratiquement à lui-même. L'éducation familiale lui a manqué. L'orientation intellectuelle et morale est restée nulle depuis son âge tendre. A quinze ans, cet enfant pourtant nourri et habillé comme les autres, n'a jamais rencontré les jalons du bon sens et de la libre volonté que des parents de cœur dressent sur le chemin de leurs enfants.

Ce "dumb-bell" grandira néanmoins. Et les notions psychologiques élémentaires, acquises par le ministère des sens, opéreront en lui, incomplètement et lentement, jusqu'à ce que quelqu'un vienne, par bonheur, ouvrir les fenêtres de cette intelligence et de ce cœur.

Or, on découvrira dans son âme longtemps murée, à côté, de défauts enracinés, des trésors de qualités morales et d'aptitudes intellectuelles qui émerveilleront. Et l'auteur, qui nous avait retenus en face du drame intime de cette âme de souffrance et de lutte, nous fait assister à l'épanouissement soudain d'un cerveau et d'un cœur dont les puissances étaient naguère insoupçonnées.

Ce roman d'analyse nous rappelle le captivant récit que Corinne Rocheleau a fait de la "résurrection" psychologique de Ludivine Lachance, sourde, muette et aveugle, dans son beau livre intitulé : "Hors de sa prison."

Madame Montreuil apporte aujourd'hui une excellente contribution à notre littérature canadienne-anglaise. Beaucoup d'écrivains canadiens-français liront son roman avec un esprit moins prévenu et plus ouvert à l'analyse que le critique de la "Gazette". Et nous sommes de ceux qui souhaitent le relire dans une bonne traduction française.

A. DESILETS.

* * * *

"Lill", étude d'âme enfantine, par Gaëtane Beaulieu, 205 pages; imprimé par L'"ECLAIREUR", Montréal 1929.

Voici un genre de roman comme il ne s'en écrit pas assez en cette province. Mademoiselle Beaulieu est une observatrice attentive et subtile. Elle a saisi jusqu'aux moindres nuances de l'imagination, de la sensibilité, de la logique naturelle qui se rencontrent dans

le petit cœur et la petite tête d'une enfant normale. Elle s'est plu à faire parler l'ingénue petite Lill, fille adoptive qui s'attache à de nouveaux parents, et qui devient le centre rayonnant et enjoué de sa nouvelle famille.

Lill est une enfant précoce, intelligente et réfléchie, plus vive peut-être que les fillettes de son âge. Elle a une poupée "Lou", un chien "Riquet", un oncle Paul, une tante Louise, un petit cousin Lu. Elle aime les champs, les fleurs, les oiseaux, l'eau du lac, les couchers de soleil; elle s'amuse aux petits animaux domestiques, aux volailles surtout; elle se passionne pour les insectes, les papillons, les moucheron; elle vibre à tout ce qui vibre, à tout ce qui chante, à tout ce qui exprime l'élan sempiternel de la vie. Un rien l'émeut, la transporte de joie ou l'assombrit de chagrin. Elle analyse tout, s'explique à elle-même, ou à sa poupée, ou aux êtres chers qui l'entourent, les phénomènes de la nature et l'âme des choses.

Rien n'est plus touchant ni plus captivant à la fois que de suivre Lill, du matin au soir, et souvent du soir au matin. C'est aux bords enchantés du Lac des Deux-Montagnes, dans le décor luxuriant et parfumé des bocages de Rigaud, que j'imagine la petite héroïne du roman de Gaëtane Beaulieu. Au milieu de son univers à elle, l'enfant joue consciemment son rôle. Elle sait la place qu'elle occupe dans le cadre familial, dans le cœur de son père d'adoption et dans la pensée de tout ce qui l'entoure. Elle nous peint ses états d'âme, dans son langage imagé sans confusion, avec sa naïveté qui n'a rien d'absurde, et selon sa logique naturelle qui prévient ordinairement le plus habile échappatoire. Le père d'adoption lui-même, homme de science et naturaliste passionné, n'échappe pas aux réquisitions de l'enfant qu'il adore. Et, des scènes les plus graves comme des plus enjouées, une entraînante leçon de psychologie se dégage qui nous prépare à mieux comprendre et à mieux aimer l'âme pas trop ignorée de nos petits enfants.

Le beau livre de mademoiselle Beaulieu peut servir de modèle à bien des plumes tendres et fines, dont l'agile facilité s'emploie à nous tracer des portraits d'âmes et des profils d'amoureuses. Mais, c'est encore en nous faisant connaître l'exemplaire beauté d'une âme d'enfant qu'une femme de Lettres se rend le plus utile.

A. DESILETS.

* * * *

"*Tout n'est pas dit*", par Jovette-Alice BERNIER. Préface de Louis Dantin. Un vol. in-12, 138 pages, Editions Edouard Garand, Montréal, 1929. (1).

Il y a une parenté certaine entre ce troisième recueil *Tout n'est pas dit*, de mademoiselle Jovette-Alice Bernier, et *l'Immortel Adolescent*, de mademoiselle Simone Routier, et les *Poèmes* de mademoiselle Alice Lemieux. Tous les trois sont la confidence de plus ou moins discrète de trois cœurs inemployés, disons mieux, de trois âmes qui n'ont pas rencontré sur le chemin du rêve ou du désir l'idéal adolescent, l'âme qui les eut comprises ou épousées.

Ce thème est profondément humain. Et sans doute que *tout n'est pas dit* encore sur ses innombrables aspects. Tout n'est jamais dit sur l'âme humaine, sur ses passions profondes; chaque génération renouvelle la

(1) Reproduit de "L'Enseignement Secondaire" de Québec, novembre 1929.

vie, et agrandit le cercle mobile de ses expériences, de ses joies ou de ses douleurs. Et c'est tant mieux, depuis quatre mille ans qu'il y a des femmes et qui souffrent, et qui le disent.

Mademoiselle Bernier fait entendre, de Sherbrooke, son chant qui est l'un des meilleurs que l'on ait, chez nous, ajusté sur ce thème des attentes et des souffrances de l'amour. Et ce qu'il faut louer d'abord, chez elle, c'est la sobriété ferme de l'émotion, c'est l'accent de sincérité, c'est la note aiguë et dépouillée qui traduit directement sa conscience. Le recueil de mademoiselle Bernier se place au premier rang de nos recueils de poésie psychologique. Sa force de pénétration est de même sorte, moins variée peut-être, mais plus accessible ou plus intelligible toujours, que celle de mademoiselle Routier. Son inspiration est plus personnelle, plus originale, plus neuve que celle de mademoiselle Lemieux. Et cette inspiration est attachante, à raison même de la façon dont l'auteur souffre, se résigne ou méprise.

Sur tous les poèmes de mademoiselle Bernier se répand l'ombre d'un pessimisme stoïque, et parfois ironique. Elle sent profondément sa douleur; elle garde en son être une blessure, qui la fait triste, mais qui ne lui fait pas verser de larmes trop facilement romantiques; elle lui fait quand même concevoir la vie comme un pénible sacrifice.

J'ai vu se pétrifier le rêve que j'aimais,
J'ai senti le frisson des intimes tortures,
Magnanimes douleurs des humaines natures,
Où le mal de mourir, calme, se consumait (2)

Et c'est ainsi que son "coeur de pur métal" a senti se creuser en sa chair les sillons de la souffrance. Elle veut échapper à elle-même, elle éprouve le besoin de porter toujours ailleurs son pénible désenchantement.

Ailleurs, sous d'autres cieus, voir d'autres paysages,
D'autres laideurs, d'autres beautés, d'autres visages;
Je veux voir d'autres fous, je veux voir d'autres sages...

Il faut que d'autres yeux m'aient ou me haïssent,
Il faut que d'autres coeurs fidèles me trahissent,
Et que ma lèvre boive à de nouveaux calices. (3)

Un moment elle reproche à Dieu son sort, et d'habiter la terre comme on habite un palais où les festins sont pour d'autres, où rien n'est pour soi.

On s'élançait vers tout, on ne peut rien saisir,
Et c'est dans ce donjon qu'il va falloir mourir,
Mourir du spasme lent de notre âme anxieuse,
Les yeux fous de désirs et les mains miséreuses. (4)

Qu'est-il étonnant si, dans la pièce toute voisine,
elle dit à Musset :

J'aime ton regard glauque où pleure la chimère,
Où souffre ton génie en de fauves pâleurs;
Ta lèvre aux fins contours, rassasiée, amère...

Mais la tristesse sombre du poète ne va pas jusqu'au dégoût de la vie. Elle veut vivre quand même, ne pas vieillir, et ne pas voir tomber, jour par jour, les fleurs de son jardin. Si, d'ailleurs, elle ne peut trouver sa joie au coeur des hommes, elle se réfugie dans la nature, qu'elle aime aussi et qu'elle chante d'un ac-

cent discret et profond. Lisez *Nature dont je suis éprise* (3), *L'Ineffable printemps* (6), et son *beau voyage* (7), sa course juvénile aventureuse dans le soleil matinal qui baigne sa chair et les fleurs prises aux sillons.

C'est sous une allégorie gracieuse, située en un paysage d'automne, qu'elle montre la cruauté du souvenir. *Le Souvenir, cet enfant blond* (8) qui rôde dans les jardins, y ramasse des feuilles mortes, écoute au passage les confidences ou les rêves, puis sur les feuilles écrit les noms aimés. Il les rapporte, des années, après, et jette épars les vieux secrets.

L'Enfant, croyant qu'on va sourire
Aux vieux charmes renouvelés,
S'étonne de notre délire,
Et sur nos genoux vient pleurer.

La poétesse stoïcienne va jusqu'à aimer sa souffrance, toute souffrance, pour ce qu'elle enrichit d'expérience, de tendresse, de pitié, de vertus. Il faut lire le beau poème *C'est alors que l'on sait* (9).

Je bénis la douleur qui nous tient auprès d'elle
Et qui nous fait souffrir assez
Pour que le sceau du mal s'imprime et nous rappelle
Longtemps le douloureux passé.

La douleur qui pétrit les chairs et stigmatise
La cause de chaque tourment,
Et qui laisse ses traits creusés où s'éternise
Le souvenir, languissamment...

C'est alors que l'on sait d'inoubliables choses
Quand on n'a pas pour rien pleuré;
On pardonne bien mieux, on est tendre et l'on cause
Avec son passé torturé.
On ne mesquine plus les douces indulgences
A ceux qui sont parfois tombés,
Qui ne sont pas méchants dans leur désespérance,
Mais qui sont de mépris nimbés.
On est ce qu'il faut être, on fait ce qu'il faut faire,
Sans amertume et sans soupçons...
C'est alors que l'on sait comme on aime la vie
Pour tout ce qu'elle nous apprend;
Comme il faut être bon, sans regrets, sans envie
Pour les rêves qu'elle nous prend.

Comme mademoiselle Lemieux, mais avec une piété plus froide, et une sorte de résignation plutôt stoïcienne, mademoiselle Bernier, pour finir son chant, vient aux pieds du Seigneur; elle y répand sa plainte amère, et y justifie son coeur brisé. Elle supplie qu'on l'épargne davantage :

Quand vous découvrirez mon orgueil balafré,
Et ma tendresse auprès, portant mainte écorchure,
Pour les frapper Seigneur, ayez la main moins sûre... (10)

Il faut louer en mademoiselle Bernier la vigueur de son inspiration, et l'art avec lequel elle fait saillir de sa pensée ou de sa souffrance l'image qui frappe, qui satisfait par sa justesse et sa nouveauté. Sa poésie n'est pas banale : et c'est un rare mérite quand il s'agit de la poésie du sentiment. Sa poésie est brève, plutôt concise, concentrée en des poèmes courts et pleins, en des symboles qui fixent sa beauté. Elle emprunte une fois à Emile Nelligan un procédé touchant. On sait le poème fameux où Nelligan compare son coeur

(5) P. 29.

(6) P. 35.

(7) P. 37.

(8) P. 107.

(9) P. 25.

(10) Les mains jointes, p. 127.

(2) Tu m'es venu trop tard, p. 99.

(3) Partir sans adieu, p. 87.

(4) Pourquoi tous ces festins, p. 93.

à un vaisseau d'or qui sombre... Mademoiselle Bernier compare le *coeur désert* (11) à un beau palais dans un jardin fleuri, riche et somptueux marbre... Un soir que le royal amour en est sorti, l'amante qui le cherche déraisonne, sombre dans le délire...

Une autre fois, elle compare son coeur dément à un vaisseau "dompteur de tempêtes sans nombre, dont le mât se dresse en défis éclatants", (12) et l'allégorie y est conduite avec une abondante et juste plénitude.

L'art de mademoiselle Bernier manque parfois de fini ou d'éclat. Il y a quelques négligences dans certains vers où s'accroissent sans harmonie les monosyllabes que le rythme n'isole pas assez; il y a parfois des épithètes lourdes, d'ailleurs recherchées, qui font basculer l'hémistiche, certaines rimes intérieures qui gâtent l'effet des images. Mais ce livre qu'elle publie renferme de trop hautes qualités pour qu'il ne nous assure pas que nous sommes en présence d'une oeuvre riche à la fois de rares mérites et de hautes promesses.

CAMILLE ROY, Ptre.

(11) P. 73.

(12) Lui, mon coeur, ce dément, p. 17.



Médaille d'argent accordée par l'honorable F. G. Carroll, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, à Mlle Jovette-Alice Bernier, lauréate de la Société des Poètes, pour son dernier volume "Tout n'est pas dit..."

France-Canada. M. Maxime Baze, directeur du "Courrier de France" au No 1, Boulevard Haussmann, Paris, France, nous prie de transmettre à nos abonnés, lecteurs et annonceurs, l'invitation de communiquer avec lui pour tous renseignements requis en vue de voyages, itinéraires, hôtels, séjour, relations commerciales, intellectuelles, artistiques, littéraires, professionnelles, scientifiques, politiques, diplomatiques, sportives, etc., qu'on voudrait établir entre Canadiens et Français.

Comme nous échangeons "Le Terroir" avec "Le Courrier de France" que dirige M. Maxime Baze, nos lecteurs, et particulièrement les membres de notre Société des Arts, Sciences et Lettres, pourront se réclamer de leur titre de membres de notre société et d'abonnés du "Terroir" en s'adressant à M. Baze.

Avez-vous affaire en France, écrivez donc en toute confiance au "Courrier de France", No 1, Boulevard Haussmann, Paris, France, qui vous documentera, vous conseillera, vous renseignera sur tout, et vous représentera en toutes circonstances.

A. D.

UNE NOUVELLE INSTALLATION MODERNE DE PHOTOGRAVURE

..... AMÉLIORANT LES
CONDITIONS DU TRAVAIL ET
UN LOCAL APPROPRIÉ ASSU-
RERONT À NOTRE CLIENTÈLE
LE PRODUIT DE HAUTE QUALI-
TÉ ET LE SERVICE DESIRÉ.
DESSIN, PHOTOGRAVURE
(VIGNETTES), ELECTROS,
STEREOS, WAX ENGRAVINGS.

RAPID-GRIP LIMITÉE

SUCCESEURS DE QUÉBEC PHOTO-ENGRAVERS LIMITED

AUTREFOIS 421 ST PAUL
MAINTENANT 76 RUE DU PONT
TELEPHONE 27856

600,000 FRANCS PAR MOIS

Par J. DRAULT

(Suite de la dernière livraison)

Sa voix était forte et décidée. L'habitude de vendre et d'insister pour persuader.

—Aoh! Et pourquoi?...

—Je ne suis pas venue à Nice pour voir boxer, mais pour travailler. La boxe ne m'intéresse pas, d'ailleurs, j'ai vu ça une fois... Ca m'a dégoutée, à cause des seignements de nez... Et puis, je n'ai pas l'habitude d'accepter de cadeaux de la part de personnes que je ne connais pas.

—Le cadeau aurait été pour moi, Miss, si vous aviez daigné accepter mes cartes d'entrée.

—Je regrette bien!... Mais je n'ai pas non plus de cadeau à vous faire!

Elle le congédiait, ironique. Il insista :

—Votre travail, c'est de vendre des robes?

—Apparemment!

—Je vous enverrai ma mère... Je suis le fils de Peter Golden!...

Anna Galupin en fut toute retournée. La commerçante, chez elle, fut tout de suite intéressée par le roulement que ce nom laissait prévoir.

—Ceci, Monsieur, fit-elle, me sera agréable.

—Aoh!... Vraiment? C'est si peu de chose!... Je suis heureux... Et la boxe, avez-vous dit, ne vous plaît pas?

—J'ai peut-être exagéré... Mais je n'ai pas le temps, je vous assure!

—Non!... Dites le vrai!... La boxe ne vous plaît pas!... Quand elle plaît, on en perd la boisson, la mangeaille et le dormir... Puisque la boxe ne vous plaît pas, jamais plus je ne boxerai!...

—Ah! mais! il ne faut pas!... Ce n'est pas une raison!... Si ça vous amuse...

—Ca cesse de m'amuser, du moment que ça ne vous plaît pas!... Good by, Miss!... Je vous enverrai ma mère.

Il sortit en coup de vent.

—Dites donc, Mademoiselle Geneviève, c'est une déclaration!... fit la Niçoise en riant.

—Ca ne serait pas la première, fit Anna Galupin, dite Geneviève. Et il n'y a pas de quoi en être fière: ce jeune Américain est certainement piqué. Et s'il n'avait pas promis d'envoyer sa mère, je vous prie de croire que je l'aurais prié de sortir un peu plus vite, et sans ménagement.

Ce jour-là, Anna Galupin, quand elle eut terminé l'arrangement de sa vitrine, confia le petit magasin à garder à sa seconde, lui dit de relever, sur le registre du palace, les noms des étrangères qui habitaient là et de faire déposer chez chacune d'elles une carte portant les noms et les offres de service de la maison Belewski-Samuel. Elle ne connaissait pas Nice, étant arrivée en cette ville seulement depuis la veille au soir, et désirait parcourir au moins la promenade des Anglais. Comme elle allait sortir, ayant posé sur

son opulente chevelure un chapeau de fine paille blanche à larges bords, à la Marie-Antoinette, sans autre ornement qu'un mince ruban bleu, le signor Biancesco entra chez elle.

Cet hôtelier copurchie, jeune encore, aux moustaches coupées en brosse à dents, à la chevelure épaisse et drue, d'un noir bleuté, rejetée en arrière et maintenue à l'aide de cosmétiques extrêmement puissants, affectionnait les vêtements blancs. C'est, du reste, une excellente réclame pour une ville d'hivernage où il fait toujours chaud par ordre préfectoral, et où il ne pleut jamais, d'après une décision d'ordre municipal communiquée quotidiennement aux journaux de Paris, de Londres, de Vienne et de grandes cités américaines. Vêtu d'un complet de flanelle impeccablement coupé, repassé de frais et d'une blancheur de neige, ce noir Italien bistré donnait l'impression d'une mouche tombée dans un bol de lait.

Il aborda la vendeuse avec un sourire suffisant et protecteur, et il lui dit :

—Madamizelle, c'est entendou pour la chambre. Nous pouvons vous loger tout en haut, à des prix possibles pour vous: ou un chambre et ou un cabinet de toilette.

—Je ne demande pas autre chose... Et pour les repas?

—Pour les repas, impossible!

—Impossible?? Il faut que j'aie manger ailleurs? Voyons! Vous ne pouvez pas me faire des prix pour les trois repas de la journée?

—Non! Ze vais vous expliquer. Vi me comprendrez. Vi ne pouvez pas déjeuner ou dîner dans ce hall, à une table voisine des personnes habitant l'hôtel ou même étrangères. Il suffirait d'une question...

—Quelle question? fit Anna, avec une certaine hauteur.

—Eh bien! Signora!... Des messieurs, des dames demanderont inévitablement en vous désignant: "Quelle est cette zolie personne qui dézeune là-bas toute seule?" Ils finiront par savoir et ils s'apercevront à la longue que vous êtes ou un employée.

—Eh bien! ça ne dépare pas!... Je suis toujours bien mise, je sais me tenir à table...

—Ze n'en doute pas, certes!... Vous plaisantez! Il ne manquerait même pas de zeunes zens ou même de vieux zeunes zens, qui seraient heureux de vous admirer, mais vi me comprendrez: ou un employée! Rien que ce mot, ou un employée, ça ne fait pas chic!!

Anna tapa sur l'épaule de Biancesco :

—Vous n'êtes pas fort! Vous direz que je suis une écuyère, ou une chanteuse de beuglant, ou une danseuse de music-hall. Ca fera chic!...

—On vous verra dans votre magasin ensuite et on saura que vous êtes ou un employée.

—Quelle sottise!... La maison Belewski-Samuel me délègue à Nice pour diriger sa petite succursale

du Biancesco. Je suis donc directrice de la succursale de Nice de la maison Belewski-Samuel! Directrice! Ça doit faire chic, ça!...

—C'est ouï point de vue, en effet!

—Vous ferez donc répondre par votre personnel aux individus curieux de savoir qui est la jeune dame mangeant toute seule que je suis Mme la directrice.

—De la maison Belewski-Samuel... Eh! Mais, parfaitement!... Comme ça, ça va tout seul!

—Alors, combien pour les trois repas, par jour?

—Vingt-cinq francs!

—Pour moi?... Plaisantez-vous?... Quinze francs... Oui!

—Oh! Impossible.

—Vous me supprimerez un plat au déjeuner et un plat au dîner.

—Dans ces conditions!

—Vous hésitez! clama Anna. Vous n'êtes guère commerçant... Vous n'avez pas tellement de clientes vraiment élégantes qui donnent du ton et de l'allure à un hall de palace pendant les repas!... Votre déjeuner et votre dîner comportent des étrangères riches, évidemment, mais généralement mûres! et plus excentriques que distinguées. Leurs diamants font bien à l'électricité. Mais la figure! La tenue!... Oh! mon pauvre Monsieur Biancesco!... Une femme jeune et mise à la pure mode parisienne ne déparerait pas votre hall... C'est vous qui devriez me payer pour que je daigne manger chez vous!...

—Oh!... protesta Biancesco suffoqué de ce raisonnement.

Puis, se ravisant:

—Eh bien! pour ce matin, je vous invite...

—En tête à tête? Ah! non!...

—Avec Mme Biancesco et mon petit garçon. Voyons!

—J'accepte...

—Entendou!... A la table du milieu! Dans ouï quart d'heure!

Or, juste à cet instant, il était midi moins le quart, entra dans le hall toute la famille Peter Golden flanquée de John Durand, arrivé du matin même, comme nous le savons.

—Tiens! Tiens! pensa Anna, apercevant John. Il m'aurait donc dépitée? Oh! ce n'est qu'une coïncidence!... L'abbé Loquin, en lui annonçant mon départ, n'a point dit le nom de la ville. Il l'aurait donc deviné?... Il a pu enquêter chez Belewski-Samuel... Ça tourne à la poursuite! Il m'agace!...

Elle dit à Biancesco:

—Je ne déjeunerai pas!

—C'est vous qui ne voulez plus prendre vos repas ici?

—Pas aujourd'hui!... Demain, peut-être... Je me souviens tout à coup qu'une cliente de Paris, arrivée d'hier, m'attend à 11 heures.

—Il est bientôt midi.

—Raison de plus pour que je me hâte... C'est loin, à Cimiez! Je déjeunerai de ce côté-là.

Elle fila par la porte donnant sur la petite rue qui bordait l'hôtel. Elle redoutait d'avoir été vue par Durand et murmurait:

—Quel crampon!... Et d'une audace!... Et si suspect! A moi, il s'est donné comme gagnant pauvrement sa vie! Chez l'abbé Loquin, il a posé pour le milliardaire.

Elle ne supposait point chez ce Durand une passion réelle ni sincère. Et elle trouvait, d'autre part, qu'il avait passé l'âge de jouer les Don Juan.

Durand, lui, ne l'avait point aperçue. Il était bien trop absorbé par sa conversation avec Mme Golden.

Cette dernière s'était costumée, pour le déjeuner, en une sorte d'impératrice byzantine, avec des bas dont la soie avait été trempée dans une solution d'or, la dernière invention américaine. Sa fille Mary était caporeuse, enveloppée de mousseline mauve. Sa fille Bidy avait un béret béarnais sur la tête, une jupe courte en drap et une canne à tête de chien en or ciselé. La blonde et menue Elise Maringot, la dactylographe montmartroise, était du festin. Et William le boxeur, sous prétexte qu'il était tombé amoureux d'une jeune Française dix minutes auparavant, avait mis du taffetas tricolore sur sa joue blessée.

A table et tandis qu'on passait les hors-d'œuvre, Mme Peter Golden demanda à John Durand:

—Eh bien! et cette *souïte* de l'histoire racontée sur le quai de la gare, à Paris? Je suis avide de savoir.

—Il n'y a pas de suite, chère Madame! fit John Durand. J'en suis toujours au même point du roman. J'aurais même plutôt reculé de quelques pages. Je m'y suis pris très maladroitement, d'ailleurs. Les gens sincères sont toujours plus maladroits que les dupeurs.

—Ce été dommage, fit Mme Peter Golden toute triste. Je aime les histoires d'amour.

—Pas tant que moi, déclara Mary, celle des deux filles qui était romanesque. Et pourquoi, cher associé de mon père, ne fermez-vous pas le roman que vous ne pouvez achever pour en recommencer un autre?

—Je tâcherai si je puis, fit John Durand.

—Merci! fit Mary, pleine d'espoir.

On servit des rougets de roche. Mme Peter Golden dit à William:

—Prenez trois de ces poissons, William, pour être fort.

—Fort? demanda le boxeur, taciturne. Pourquoi faire, être fort?

—Pour la boxe, dit Bidy, la fille sportive.

—Inutile. Je ne fais plus le boxe.

Toute la famille sembla en avoir les bras coupés. Elise Maringot, la dactylographe, déclara:

—Ma foi, Monsieur William, vous avez raison. Ça vous défigurait trop. Il est vrai que les jeunes filles vont beaucoup trop vous regarder, une fois que vous aurez une tête comme tout le monde.

C'était aimable. William répondit à ce gracieux compliment d'une manière qui fit croire à toute la famille et à John Durand que le jeune boxeur pourrait bien avoir un sentiment pour la petite dactylographe parisienne. William s'écria, en effet:

—Vraiment? Miss Elise Maringot. Je avé pas songé à cette détail. Merci pour l'avoir signalé. C'est bien de votre part.

En attendant, l'étonnement provoqué par cette révélation que William ne faisait plus de boxe était tel que les rougets refroidissaient et qu'aucun des convives ne semblait plus avoir faim. John Durand déclara:

—Plus de boxe? Depuis quand?

—Depuis une demi-heure.

—Seulement? Ah! contez cela! fit Peter Golden.

John présenta à Mme Peter Golden le poisson frit au beurre que le maître d'hôtel, de guerre lasse, avait

posé sur la table, renonçant à attendre plus longtemps que ces Américains fantasques se décidassent à manger.

Quand tout le monde fut servi, William, la bouche pleine, déclara :

—Que voulez-vous que je conte? P'paw! C'est à vous que je demanderai de conter plutôt comment vous avez connu et épousé celle qui devait être notre mère à Mary, Bidy et moi.

—Etrange curiosité! fit Mme Peter Golden.

—En France, dit John Durand, surtout dans la vieille France, un fils n'oserait questionner son père sur un pareil point.

—Et pourquoi donc? protesta Peter Golden. C'est si simple! Un fils a le droit de savoir. Et je n'ai rien à cacher.

—Rien!... affirma Mme Peter Golden.

—Et puis, fit William, cela peut servir d'indication. Je suis très troublé réellement! Ma vie a changé soudain! Je suis décidé à de grandes choses!...

—Il y a quelque chose de nouveau, réellement, dit Bidy, pour que notre frère ait renoncé à la boxe, le rêve de toute sa vie.

—Le rêve a changé! fit William.

Elise Maringot le questionnait du regard. Elle était curieuse, avide de roman. Comme on servait un kari à l'indienne, le roi du savon minéral conta :

—Ce fut peu de temps après que j'ai eu connu John Durand, mon cher associé. Nous cherchions de l'or, en Argentine. Puis, je me suis mis cow-boy. Un jour, mourant de soif, j'entrai dans un ranch tenu par un homme d'origine écossaise, veuf, et qui vivait avec sa fille, créature blonde avec un joli sourire. Je fus retourné. Mais trop timide pour parler. Je me serais alors mesuré avec un rhinocéros, mais devant une jeune fille, je ne pouvais même pas parler. Alors, j'ai agi!

—Comment?

—Le lendemain, je suis venu à cheval, aux environs du ranch et j'ai guetté. Le père écossais sortit justement en voiture pour aller conduire trois petits cochons à la ville. J'entrai. La fille était seule. Je jetai sur sa tête mon foulard de cow-boy, je la bâillonnai, à cause des cris. Je l'enlevai, la portai sur mon cheval, puis partis pour une cabane où j'habitais, près d'un autre ranch. Là, je débâillonnai la personne, et je lui dis : "Excusez-moi, je n'ai pas osé vous parler hier et vous dire à quel point je voudrais vous avoir pour femme. De cette manière que j'agis aujourd'hui, je suis obligé de parler. Il est même impossible que je ne parle pas. Vous m'interrogeriez!... Alors, voici. Voulez-vous vous marier avec moi? Si c'est non, je vous reporte à votre père, et il ne sera plus question de rien. Si c'est oui, je cours chercher le pasteur." Et ce fut oui!...

Mme Peter Golden s'éventait d'un air de reine charmée par une sérénade. Elle écoutait, ravie et elle prit alors la parole :

—Et comme ne pas dire oui?... Une demi-heure de terreur et d'épouvante aboutissant à une marque d'admiration et de respect, quoi de plus subjuguant? Et cette audace pour m'avoir pour femme!... Je dis oui avec élan, avec délire... Tous deux, mes chers enfants, on courut chez le pasteur. On eut la licence de mariage en dix minutes et le mariage lui-même en dix autres minutes. Puis, au galop, nous sommes retournés chez mon père...

—Il n'était point revenu de sa course! poursuivit

Peter Golden. Alors, nous l'avons attendu. J'ai préparé le souper. J'ai tué un mouton et fait rôtir son râble en plein air, selon la mode des cow-boys dans les prairies. Votre mère fit de la pâte pour les gâteaux et le pudding. A 10 heures seulement du soir, mon beau-père revint. Etonné de ces apprêts, il demanda à sa fille ce qu'il y avait. Alors, mes enfants, celle qui devait être votre mère lui répondit : "Mon père, je vous présente mon mari!" Le cow-boy que ce père avait désaltéré la veille montra la licence de mariage et le certificat du pasteur. Et mon beau-père dit : "C'est vite fait!... Mais je ne vous connais pas." Et votre mère dit : "Moi non plus, je ne le connais pas et je l'ai bien épousé tout de même!..." Et votre grand-père écossais, mes enfants, dit alors : "J'ai très faim, mangeons! Nous ferons mieux connaissance une autre fois!..."

—Ce fut un très bon mariage, conclut Mme Peter Golden. Il fut question de divorcer une fois, et il n'y a pas eu de suite à cette tentative faite dans un moment d'énervement. Nos enfants nous aiment bien et nous aimons nos enfants.

—Huit jours après le mariage, dit encore M. Peter Golden en attaquant l'entremets que le maître d'hôtel venait de servir, je retournais chercher de l'or, à l'endroit où j'avais laissé John Durand, mon futur cher associé. Je le présentais à ma femme.

—Curieux! s'écria John Durand. Je ne savais pas alors que vous étiez mariés depuis si peu de temps. Je vous croyais mariés depuis un an au moins.

—On finit par tout apprendre, dit Mary.

—Cher fils! demandait Peter Golden, avez-vous encore quelque chose à savoir?

—No! Ceci me suffit, dit William, qui paraissait content. Je sais ce qui me reste à faire.

Et il quitta la table séance tenante. Bidy demanda :

—Que va-t-il faire?

—Je ne sais! fit Peter Golden. Mais je vais simplifier ce qu'il doit avoir l'intention de faire. Il aime, comme moi j'ai aimé. Miss Elise Maringot, c'est bien vous qui l'avez détourné de la boxe.

—Je n'ai rien fait pour cela, Monsieur, dit la dactylographe.

Puis, se ravisant tout à coup :

—Peut-être, toutefois, mon attitude a-t-elle pu l'influencer. M. William revenait dans de tels états que je m'écriais : "Peut-on se faire abîmer de la sorte alors qu'on est si bien fait de sa personne! Vous vieillirez, Monsieur William, et combien de personnes sauront que vous étiez un charmant cavalier avant l'époque où vous n'êtes plus devenu qu'une plaie permanente, tantôt fraîche, tantôt en cours de cicatrisation."

—Vous avez dit cela! s'écria Mme Peter Golden.

—Je l'ai dit, oui, Madame. Ai-je eu tort?

—Non, puisque vous le pensiez. Et moi, je pense comme vous.

—Il voulait la célébrité, s'écria Peter Golden. On ne peut pas tout avoir... Aujourd'hui, il renonce à la célébrité. Il abandonne la boxe. C'est qu'il veut autre chose... Le bonheur... Miss Elise, voulez-vous donner le bonheur à mon fils en l'épousant?

—Vraiment! Monsieur Peter Golden!... balbutia la jeune Française, émue, rougissante, interloquée aussi, jamais je n'aurais osé porter mes regards si haut... D'autant que sans être engagée ailleurs, je crois m'être aperçue que...

Elle allait ajouter qu'elle croyait bien que Me Colchester avait de l'inclination pour elle et qu'il était bien plus normal, peut-être, que le secrétaire de M. John Durand épousât la secrétaire de Peter Golden. Durand, qui savait à quoi s'en tenir sur les sentiments qu'Elise avait inspirés à Colchester et qui savait Colchester à Monaco, tout près de Nice, tenta bien de venir au secours d'Elise, ce qui était également venir au secours de son secrétaire et ami Colchester. Mais Bidy se mit en travers des arguments de renfort qu'il apportait. A peine s'écriait-il que Peter Golden devait laisser le temps à Elise de réfléchir et de savoir si elle n'était pas plus engagée ailleurs qu'elle ne le croyait elle-même, que Bidy protesta avec une violence qui éclaira John Durand sur ce fait nouveau que cette Bidy devait avoir rêvé d'épouser Colchester.

—Mon père a toujours raison, déclara-t-elle. Un père de famille voit généralement juste, alléqua-t-elle. Maudit soit celui qui combattrait la volonté de mon père, dont la vision est saine. Maudit soit-il.

—Bigre! pensa Durand.

Il savait que cette jeune personne avait quelque peu sucé le lait méthodiste. Bidy avait tendance à lancer l'anathème. Pour l'instant, elle vouait à l'exécration quiconque favoriserait un mariage entre Colchester et Elise. John Durand battit donc prudemment en retraite.

—J'ai bien assez de mes propres affaires de coeur, se dit-il. Qu'ils se débrouillent tous.

Le malheur est qu'il ne se doutait point que ses affaires de coeur, à lui, étaient à la veille de s'embrouiller encore bien plus, du fait de ce que tramait M. Peter Golden, infiniment plus qualifié pour tirer des fleuves d'or de ses stocks immenses de savon minéral que pour voir clair dans les mystères du coeur humain. Fier d'avoir entendu dire à Bidy qu'un père de famille voit généralement juste, et que sa volonté était le résultat de visions saines, M. Peter Golden devint tout à fait sûr de lui. Il déclara, entre deux bouffées d'un énorme cigare :

—C'est wit! William épousera miss Elise. Je vois clair. Je vois juste. Je lis en eux. Et j'empêche la sottise que fit son père, sottise qui tourne bien mais qui aurait pu tourner mal, n'est-ce pas, Madame Peter Golden.

—Yes! fit celle-ci, en demandant une plombière aux fruits pour digérer son déjeuner.

Après quoi, elle prendrait un thé pour digérer la plombière.

Et M. Peter Golden dit à Elise :

—Ne vous isolez pas. Restez près de nous. Enfermez-vous à clé. Il se peut que mon fils cherche à vous enlever, pour faciliter un mariage auquel il craint que nous ne nous opposions. L'enlèvement est une chose qui est tellement simple et pratique quand on est d'un pays positif, et où on aime la réalisation rapide d'une affaire. Je lui parlerai quand je le verrai.

Il se leva de table et se mit à la recherche de son fils. Le petit orchestre, qui avait joué pendant le repas, entamait un galop-marche du genre de ceux que devaient exécuter chez nous tant de musiques militaires américaines entraînant leurs soldats. La musique natale égaya Mme Peter Golden, qui demanda un petit verre de whisky pour aider à la digestion de son thé. Ses filles étaient allées se promener. John Durand s'apprêtait à tirer de son côté, quand parut un

jeune homme en jaquette noire, pantalon gris, ganté de gris perle, bottines vernies à tiges de drap beige, une canne à béquille d'or à la main, coiffé d'un chapeau haut de forme gris-blanc, tout battant neuf. C'était William. Il avait dépouillé le vieil homme, autrement dit le boxeur. Il avait répudié les flanelles rayées, les toquets de laine, les souliers blancs, tout le harnachement du poulain sportif, dont la vie n'est plus qu'un entraînement perpétuel. Et il s'était habillé en homme du monde, c'est-à-dire qu'il avait revêtu l'uniforme du gentleman habitué des champs de course.

—Votre père vous cherche! lui dit Durand.

—Pourquoi faire?

—Pour vous marier, je crois.

—Je marierai moi bien tout seul!... Je m'en occupe!... Le malheur est, qu'en France longues sont les formalités!... Je me suis renseigné... En Amérique, je pouvais être marié ce soir... Je suis revenu parce que j'ai oublié une commission à ma mère...

—Faites, cher fils! dit Mme Peter Golden.

—Je volais demander à vô ceci : pourquoi conservez-vous le couturier qui vous habille?

—Parce qu'il habille bien!

—No!

—Il n'habille pas bien votre mère?

—No!... Ma mère n'est pas habillée jeune...

—Est-il possible!...

Mme Peter Golden en devint toute pâle.

—Paraîtrais-je vieille?

—No!...

L'Américaine respira :

—William! Vous m'ôtez un poids de sur la poitrine. J'en ai le respiratoire coupé!... Demandez pour moi un whisky soda!...

Et quand William eut commandé la boisson, il reprit :

—Ma mère est jeune!... Mais elle peut l'être davantage en commandant ses robes là!...

Et de son index, il montra, à l'autre bout du hall, la petite boutique de Belewski-Samuel dont Anna Galupin, dite Mlle Geneviève, arrangeait la devanture avec tant de zèle, deux heures auparavant.

—Belewski-Samuel, de Paris?... fit Mme Peter Golden?... Comment savez-vous cela?

—Tout Parisien sait cela!...

—Ah!... Vraiment!... Cher fils!... J'irai!

—Merci, ma mère!... A ce soir!... J'aurai du nouveau à vous apprendre, sans doute!...

—Je vous aime beaucoup, cher associé de mon père... Je suis très heureux parce que je vais faire une chose énergique, curieuse, peut-être définitive.

—En boxe?

—No... Fini la boxe... No... En mariage...

Et le jeune homme fila. John répéta comme Mme Peter Golden :

—Belewski-Samuel de Paris... Pourquoi recommande-t-il cette maison à sa mère? Pourquoi ces manières? Que compte-il faire?

Dégustant son whisky, Mme Peter Golden disait à John :

—Mon fils est très bien... Il fait plus jeune en jaquette et sous le chapeau gris. Il est raisonnable, réellement, que sa mère fasse également plus jeune... à cause des proportions. Et puis, ne trouvez-vous pas qu'il semble avoir raccommoqué son figure?

—Oui, fit Durand. Son oeil n'est plus au beurre noir. Il serait tout au plus au beurre blanc. Il a dû aller se faire masser les joues dans un institut de beauté.

Juste à cet instant, rentra Peter Golden, agité. Il demanda à sa femme et à John :

—Mon fils?

—Il sort d'ici.

—Je n'ai pas de chance. J'aurais bien voulu le voir. Il prépare quelque chose d'insolite. J'ai enquêté et je fais marcher un détective privé. Mon fils vient de louer une villa sur un roc sauvage au pied du Montboron, une villa déserte, un peu sinistre.

—En si peu de temps, il a loué une villa?

—Il fait vite. Il a loué sur photographie dans une agence de la place Masséna.

—Et dans quel but? Serait-il devenu fou? Il est vêtu comme un gentleman et il donne des conseils à votre femme pour s'habiller.

—Non, fit Mme Peter Golden. Il n'est point fou, car il m'a indiqué un couturier qui, paraît-il, habille plus jeune que le mien. Ceci, cher Durand, indique une colossale délicatesse d'attention pour sa mère et une vive intelligence.

—C'est la journée des briques. Je le pressens, fit Peter Golden.

—Des briques? questionna John Durand.

—C'est bien ainsi que vous dites en France? Vous savez bien, ce qui vous tombe sur la tête, du haut d'une maison.

—Une tuile, rectifia Durand.

—Yes! si vous préférez. C'est la journée des tuiles. Je redoute les projets inconnus de William. Et puis, le portier du Biancesco vient de me remettre une dépêche de Cincinnati. Vous savez, Shaw...

—Le roi des peaux de lapin?

—Yes! Eh bien! Il a réussi un trust qui construit une ligne pour faire concurrence à la nôtre. Et il prépare une campagne de baisse sur les titres de notre savon.

—Ne pourrait-on riposter par un ramassage des actions de sa Société de fourrures... J'ai une idée.

—Tant mieux! Moi, je n'en ai plus depuis que William a renoncé à la boxe. Dans quelle voie va-t-il

s'engager? Vers quel avenir se dirige-t-il? Je vous dis, John, que c'est la journée des briques...

—Des tuiles.

—Si vous voulez... Venez que nous causions. J'ai besoin de réconfort. Et puis, il faut aller voir cette villa louée par mon fils dans on ne sait quel but.

Ils n'étaient pas sortis depuis cinq minutes que Mme Peter Golden, cessant enfin d'absorber des boissons digestives, se dirigea vers les petits magasins donnant sur le hall du Biancesco.

La vendeuse niçoise du stand Belewski-Samuel ayant dit que "Mme la directrice" était absente, Mme Peter Golden acheta douze flacons de différents parfums à *l'Ibis rose*, une bague chez Aaron-Chapardin, un amour de chapeau pour fillette, chez Clémence, un tour de cou en hermine chez Rebecca soeurs. Elle revint alors chez Belewski, pour avoir une toilette pouvant correspondre à son chapeau de fillette. Son couturier l'habillait de façon à ce qu'on pût lui donner vingt ans. Elle espérait bien, d'après les promesses de son fils, que Belewski l'habillerait de manière qu'on pût lui donner quinze ans.

Anna Galupin était rentrée.

Elle n'osa promettre de redonner quinze ans à cette mère de trois grands enfants. Mais elle avait un modèle de robe, promit-elle, capable de faire passer Mme Peter Golden pour une jolie personne de dix-huit ans.

—J'irai vous l'essayer dans votre appartement, Madame! lui dit-elle.

—Aoh! Yes! Le plus vite possible! implora Mme Peter Golden.

—Le plus tôt que je pourrai! C'est entendu!... Dans deux heures, peut-être!

—Merci, chère petite Miss! Vous êtes bonne!

Mme Peter Golden quitta le stand Belewski, naissant dans le bleu. La vendeuse niçoise, quand elle fut seule avec Anna, lui dit :

—Dix-huit ans!... Cette dame croit réellement qu'elle aura l'air d'avoir dix-huit ans avec la robe que vous lui promettez?

—Elle le croit!... Il ne faut jamais contrarier ces folles!... Toute la haute couture repose sur la crédu-



SENSATIONNEL!

NOUVEAU RADIO Stewart-Warner

en entendant l'étonnante
performance du merveilleux
Tel est le cri que vous jeterez

Les derniers perfectionnements du monde musical ont été réunis dans cet instrument supérieur. Une première audition sera pour vous toute une révélation en entendant sa riche tonalité fidèle et moelleuse, ainsi que sa souplesse dans la sélectivité des postes les plus éloignés. Le seul radio muni de la fiche de télévision.

Prix variant de \$145.00 à \$384.00

ENTENDEZ-LE D'ABORD!

VOUS VOUS FELICITEREZ ENSUITE SUR VOTRE CHOIX.

MARCEAU & FILS, Ltée

239, rue St-Joseph
QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

lité de ces poupées souvent quinquagénaires. Mais cette crédulité est solide comme un roc.

Biancesco entra, toujours vêtu de blanc, mystérieux, montrant un journal à Anna. Il lui dit :

—Voulez-vous un tuyau fort intéressant pour votre commerce?

—Dites toujours, Monsieur Biancesco!

—Dans ce journal, il y a le récit de vols nombreux commis, il y a le récit de petit jour, dans le rapide de Nice. On a fait arrêter le train entre Tarascon et Arles, et on a pincé le voleur, à cheval sur un tampon. Il n'était pas fier, et il a rendu les bijoux et l'argent qu'il avait enveloppés dans une taie d'oreiller. Parmi les objets volés, il y avait un collier de perles de 500 000 francs!

—500 000 francs?

—Oui!...

Le journal avait mis un zéro de trop, mais le sieur Biancesco n'était pas tenu de le savoir. Le journal avait voulu dire 50 000 francs, déjà 30 000 francs de trop. Biancesco poursuivit :

—Ce collier appartenait à une comtesse Galoupine.

—Une Russe, sans doute? demanda Anna.

—Je présume. Or, et c'est là que ceci vous intéresse, cette comtesse Galoupine, son mari et ses enfants allèrent à Monte-Carlo. Là, vous vous en doutez bien, j'ai mes pistolets. L'un d'eux vient de me téléphoner de Monte-Carlo que ces Galoupine, après avoir joué et gagné à la roulette, ont déjeuné dans la principauté, puis ont acheté une auto qui les amène à Nice, où ils ont décidé de descendre chez moi...

—Merci du renseignement! fit la vendeuse, je vais pouvoir être la première à solliciter la clientèle de

cette comtesse... Je vais damer le pion aux autres maisons...

—C'est bien pour cela que je vous avertis!

—Vous êtes tout à fait aimable, Monsieur Biancesco... Votre établissement me porte bonheur. J'ai déjà la clientèle de Mme Peter Golden! J'espère, grâce à vous, me précipiter à temps pour obtenir les premières commandes de cette comtesse russe!...

—Vous, de votre côté, tâchez, par votre maison de Paris, de recommander mon hôtel aux riches étrangères en partance pour Nice!

—Cela est faisable!... Comptez sur moi, Monsieur Biancesco...

A cet instant, un groom entra, par la porte du petit magasin donnant sur la rue et remit une lettre à l'employée niçoise en disant :

—Pour Mme la directrice de la succursale Belewski-Samuel.

Anna, après avoir parcouru la missive qui était fort courte, s'écria joyeuse :

—Jamais deux sans trois!... Une dame Robertson, qui habite une villa sur la route de Villefranche, m'enverra une auto dans une heure pour que j'aille lui communiquer des prix, des échantillons et des modèles.

—Tant mieux! Le commerce va!

—Pour le premier jour, c'est même admirable!...

Le portier de l'hôtel accourait à ce moment, d'un air anxieux et effaré. Apercevant son patron à travers la vitre, il entra dans le petit magasin et dit :

—Excusez!... Mais je cours après vous, Monsieur, parce que la famille Galoupine vient d'arriver...

—Je m'élançai!... s'écria Biancesco. Des clients à collier de 500 000 balles! Peste!...

—Un moment! fit Anna. Quels appartements leur donnerez-vous, pour que j'aille solliciter la dame... Je ne veux pas perdre de temps...

—15, 16 et 17, sur la mer!... Ce qu'il y a de mieux!...

—Merci!...

Anna laissa s'écouler dix minutes. Elle arrangea un peu sa toilette, mit un chapeau nouveau, se poudreriza légèrement, se ganta, puis partit à la chasse de la comtesse russe... en ascenseur.

Dans le vaste corridor ouaté d'un épais tapis rouge, devant le numéro 15, elle interrogea une femme de chambre qui sortait :

—C'est bien ici la comtesse Galoupine?

—C'est ici!...

—Je viens pour la solliciter, pour des robes... Est-elle de bonne humeur?

—On ne sait pas!... C'est une drôle de femme, et qui n'a pas l'accent russe. Elle aurait plutôt l'accent nivernais avec une pointe de limousin. Et fagotée!... Ah!... Malheur!... Vous ne risquez rien de lui faire des robes...

—Et le mari?... A-t-il l'air d'un mari qui consent à la dépense?

—Il n'est pas là. Paraît qu'il est en train d'acheter un yacht...

—Bon!... C'est de bon augure...

Elle frappa :

—Entrez! fit une voix qui causa à la vendeuse comme un tressaillement.

ESSAYEZ LES

**Nouveaux
Charbons**

**"JEDDO-
HIGHLAND"**

Plus nets

Plus purs

Plus chauds

Plus luisants

Pas d'ardoise

Pas de mâchefer

Pas de charbons plats

Moitié moins de cendre

5 tonnes de "JEDDO"
équivalent à 6 tonnes
d'antracite ordinaire

Plus cher, mais plus
ECONOMIQUE

**E.-J. CHARTIER
& CIE**

Seuls distributeurs
pour Québec

22, RUE ST-ROCH
TEL. 2-6559

Nous pouvons satisfaire
les goûts les plus
délicats!

**La Pureté, la Saveur
et l'Arôme
de nos**

THÉS ET CAFÉS

sont insurpassables.

Thé noir de Ceylan,
de Chine, de Colombo,
thé vert de Chine
et thé naturel
du Japon.

Café "EXTRA",
"FANCY", "ROYAL"
rôtis et moulus.

Notre département spécial sera toujours heureux de vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

**LANGLOIS
&**

PARADIS

Limitée

QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Elle entra. Ses jambes flageolèrent en apercevant la "comtesse". Elle fut obligée de s'asseoir en criant :

—Maman!... Toi!

—Anna!... faisait Mme Galupin, ahurie, soudain figée par une stupéfaction mêlée de confusion.

—Bonjour, la grande!... s'écriait Bernard, ébouriffé, les habits tachés, la cravate tout de guingois, en allant entourer ses bras le cou de sa soeur aînée.

Fernand et Rose, en un clin d'oeil, grimpèrent sur les genoux d'Anna avec de grandes démonstrations d'affection. Quand elle put enfin parler, ayant embrassé ses trois petits frères et soeur sans conviction, comme paralysée, tant elle se croyait le jouet d'un rêve, Anna demanda d'une voix sourde, la gorge serrée par l'émotion :

—Mais qu'est-ce que ça veut dire!... Toi ici!... Sous un faux nom? Un faux titre de comtesse?

—Ma pauvre enfant!... Ne m'en parle pas!... Des idées à ton père... Il t'expliquera...

—Des idées à papa!... fit Anna en hochant la tête. Qu'est-ce qu'il a bien pu encore imaginer?

—Ma petite!... Ne gronde pas!... supplia Mme Galupin. Ma tête est déjà assez endolorie depuis trois jours, je t'assure...

—Non!... maman!... fit doucement la jeune fille. Je ne gronde pas. Mais tout de même, je veux savoir!... Papa est un enfant!... Mais ça devient dangereux!...

—Y veut mener la grande vie, ma pauvre chérie... Le pire, c'est qu'il faut la mener avec lui, va!...

—La grande vie?... Et avec quel argent donc?

Elle avait interrogé avec violence. Sa mère tante de la calmer :

—Pour ça, n'aie pas peur... Il n'y a rien de louche dans cet argent.

—Qu'en sais-tu?

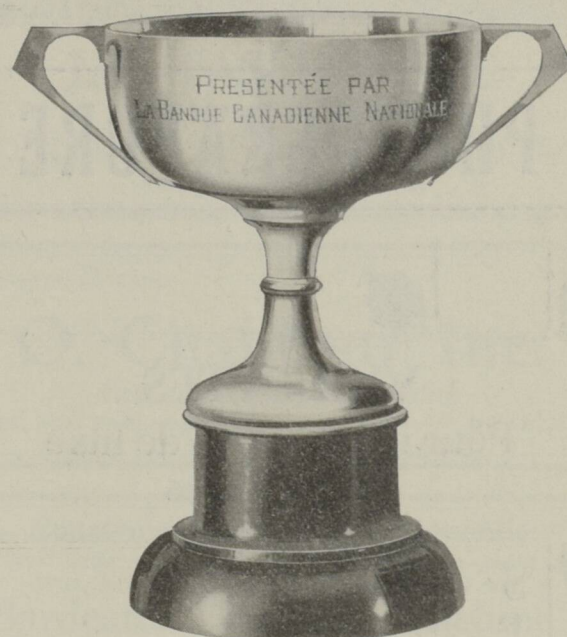
—Il me l'a dit... C'est un pari!...

—Un pari qu'il a gagné?... Matin!... Il aurait parié gros!...

—Un pari qu'il doit gagner en dépensant beaucoup. Il t'expliquera... Supposeras-tu que ton père soit un malhonnête homme?... Tout de même!...

—Non! Mais un enfant, je te l'ai dit... Il peut être le jouet de je ne sais quelle combinaison d'aventuriers, d'escrocs!... Il endosse peut-être des malhonnêtetés sans le savoir... Les Journaux sont pleins d'aventures bizarres. Le rasta de palace qui n'a pas le sou et vit à cent francs par jour et qui fait ses dupes de complices naïfs et crédules n'est pas rare... C'est si peu le genre de papa, pourtant!... Je ne sais pas; je cherche. Il nous en a tellement fait voir! Mais pas encore de cette force-là!...

Anna était comme convulsée par l'inquiétude et le chagrin. Peu à peu, nous le savons, cette grande fille était devenue comme un chef de famille autoritaire devant lequel chacun courbait le front, y compris Galupin lui-même, surtout les jours où il n'y avait rien à manger à la maison. En ce moment, elle ressemblait à une mère poule qui s'appête à défendre ses poussins contre un danger non encore défini, mais qu'elle pressent. Elle avait à réparer, croyait-elle, une frasque nouvelle de son père, une frasque inédite, sans précédent et d'origine inconnue. Elle ne savait pas par quel bout entamer l'affaire. Elle



TROPHEE De l'Exposition Provinciale, 1929

présenté à

L'École Technique de Québec,

par

LA BANQUE CANADIENNE NATIONALE,

pour l'exposition de divers travaux d'ajustage, forge, fonderie et menuiserie exécutés par les élèves de cette Institution.

**FONDATION DU GOUVERNEMENT
PROVINCIAL**

RETRIBUTION:

\$1.50 par mois en 1ère année

Des bourses sont accordées aux élèves méritants en 2ème et 3ème années.

DIPLOME OFFICIEL

Les cours sont organisés comme suit:

- 1.—Cours Réguliers:
 - a) Cours techniques, 3 années.
 - b) Cours des métiers, 2 années.

- 2.—Cours abrégé: mécaniciens d'auto, 5 mois.
- 3.—Cours du soir, comprenant de nombreux cours libres. Prospectus sur demande.

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

**185, Boulevard Langelier
QUÉBEC**

PHILIPPE MÉTHÉ, Directeur

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

PHOTOGRAVURE

VIGNETTES
Pour impressions de luxe
Notre spécialité

S
E
R
V
I
C
R
E
A
P
I
D
E

Clichés de tous
genres
Photographie
Stéréos
Dessin artistique
Croquis

Artistes experts
Personnel
compétent

Ouvrage de première qualité garanti

Prix spéciaux pour contrat

DÉPARTEMENT DE PHOTOGRAVURE

L'ACTION SOCIALE

LIMITÉE

TELEPHONE: 2-8700

voulait des éclaircissements et câlinait sa mère pour les avoir.

—Ecoute, maman, de toi à moi, s'il n'y a pas, à l'argent que vous dépensez en ce moment, une source vilaine à l'insu de papa, bien entendu, j'aime encore mieux que ses lubies, ses fantaisies, le portent à jouer au comte et à la grande vie — s'il le peut sans malhonnêteté — que de faire le tondeur de chiens sur les quais, ou même le cocher de corbillard intérimaire. Ça me flatte davantage, je ne te le cacherai pas. Seulement, ça m'inquiète!... Il n'y a pas huit jours qu'il gagnait cent sous par jour au P.-L.-M. Je vous retrouve au Bianesco, dans un appartement de luxe à 150 francs par jour, conçois-tu que j'éprouve le besoin de savoir ce qui s'est passé?

—Hé!... Ma pauvre mignonne! répondit Ernestine, femme simple et d'intelligence lente, si tu crois que j'y comprends grand'chose!... Je le vois faire des dépenses qui donnent le vertige!

—Tu as un collier de 500,000 francs?

—De 20,000, ma petiotte! Et un autre de 14 ou 15 francs.

—Tout de même, les journaux avaient exagéré! fit Anna avec un soupir de soulagement. Alors! l'argent! d'où vient-il?

—D'un Américain!...

—Ah! D'un Américain?...

—Mais oui, ma petite! Ton père a voulu te raconter l'histoire de ce pari qu'il a fait avec cet Américain, l'autre soir. Tu étais si furieuse d'apprendre que Galupin voulait encore voyager et nous emmener à Nice que tu lui as déballé tout le paquet de ses aventures passées, ce qui le met toujours en colère, et que tu es partie en claquant la porte.

—Un Américain! répétait Anna, songeuse. Ah! Mais!... C'est curieux!...

Son esprit travaillait, imaginait une intrigue fort défavorable à ce pauvre John Durand. Elle dit à sa mère:

—L'as-tu vu, cet Américain?

—Oui, mais mal, au petit jour, dans le train qui nous menait ici et où nous avons été volés.

—N'est-ce pas un homme tout rasé, aux cheveux bien collés, d'un certain âge déjà?

—Oui, et très distingué.

—Ah! tu trouves?

—Son secrétaire aussi, M. Colchester, chargé de vérifier nos dépenses, pour le pari.

—Je parlerai de ce pari avec papa; il m'expliquera mieux. Toi, tu n'as pas dû bien comprendre.

—Je n'ai compris qu'une chose, c'est que ton père se livre à des dépenses qui me donnent le vertige et des battements de cœur. L'Américain l'a défié de dépenser je ne sais pas combien de milliers de francs par jour, pendant un an. Faut-il que cet Américain soit riche!

—A moi, maman, il avait dit qu'il n'était pas riche. A l'abbé Loquin, il a dit qu'il était riche. Quand ment-il? Et s'il est vrai qu'il ne soit pas riche, qui fournit l'argent? Et quel est le but de ce pari??

—Comment! Anna, tu connaissais cet Américain? s'écria Mme Galupin en joignant les mains.

—Il m'a abordée une fois. Je ne le connais pas et ne veux pas le connaître. Il me poursuit.

—Et dans quel but?

—Celui de m'épouser... Est-ce sérieux, d'abord?

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Et puis, je ne veux pas me marier. J'ai déjà été demandée par un Allemand, un marchand de cravates de la rue de la Paix. Je ne suis demandée que par des étrangers. C'est drôle. Ça m'est égal. Je n'ai pas besoin de mari. Je gagne assez d'argent pour être indépendante et je n'ai pas besoin de fonder une famille ni d'avoir des enfants. Je vous ai. Et comme enfant à élever et à diriger, papa est un peu là. A preuve, ce qui se passe... Donc, maman, je soupçonne quelque chose. Cet Américain qui me pourchasse ne se serait-il pas mis en tête de s'insinuer dans les bonnes grâces des parents pour avoir la fille? Le pari? Un prétexte, peut-être, pour prêter de l'argent à papa, le faire dépenser, le tenir un jour à sa merci, puis: donne-moi ta fille ou j'exige mon argent.

—Anna!... mon Anna!... Mais c'est épouvantable! fit Mme Galupin, affolée... Mais pourquoi cet homme tient-il tant à t'épouser, si tu l'as repoussé?

—Ça lui fait une difficulté à vaincre... Ils aiment ça, là-bas. Beaucoup de ces riches ont été des aventuriers; des chercheurs d'or, des pirates des prairies, des joueurs, des conquérants, et en même temps des hommes de Bourse, féroces, retors, à combinaisons d'argent. Tout cela nous arrive ici avec de bonnes faces bien placides, bien honnêtes et se mêlent de nous donner des leçons de vertu et de tenue. Leurs épouses, je les connais, car je les habille, sont pour eux des poupées qu'ils couvrent de bijoux et de toilettes coûteuses; elles sont l'orgueil du mari milliardaire, la façade de sa situation, l'affichage de sa fortune. On compte, on évalue leurs colliers de perles et on dit: son époux vaut tant! C'est Un Tel, de la cinquième avenue. L'Américain ne cherche pas la dot, non. Il faut lui rendre cette justice. Mais riche, il lui faut une femme jolie. La beauté s'achète. Celui-là m'atrouvée à son goût. Je porte bien la toilette. Je serais une merveilleuse épouse-réclame. Je "serais riche". Si tant est qu'il soit riche. Car je peux encore tomber sur un rasta. Rasta ou non, si ce monsieur se figure que par papa il aura plus facilement ma main, il se trompe... Mais cet argent que vous dépensez est à lui; cela me rend malade. En voilà un pari! Papa se lie. Il s'est lié. Serai-je la rançon de ce divertissement d'un Américain et de la fantaisie de papa?

—Ma petite, ne t'énerve pas. Tu m'épouvantes. Attends que ton père arrive et tu lui expliqueras tout ça. Ah! si ça pouvait le décider à abandonner la grande vie, comme il dit.

La femme de chambre entra:

—Madame la comtesse, dit-elle, c'est un groom.

—Qu'il entre, dit Anna.

Le groom d'un café de la place Cassini, près du port, tendit une lettre dont Anna s'empara et qu'elle ouvrit fébrilement. Elle avait reconnu sur l'enveloppe la grosse écriture de son père. Elle lut, ayant congédié le groom:

Café du Palmier, place Cassini.

Chère Arnestine,

Je viens d'acheter un *yoque*, comme ils disent. C'est un bateau avec un fort moteur à pétrole. 60,000 balles. C'est toujours ça de parti. Je viens de faire un tour en rade dessus. J'ai attrapé un de ces *mals* de mer à vous retourner l'estomac comme un gant,

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Bureau, Tél.: 2-4576 Résidence, Tél.: 2-0567 s. 3

J.-F. TASCHEREAU

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, ST-NICOLAS -- -- QUEBEC
(Pied de la côte du Palais)

Fondée en 1872

O. Chalifour Inc.

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard, -- -- QUEBEC.

Construisez avec Art et Economie

Votre construction sera parfaite au double point de vue, durée et protection, avec l'emploi des

Bardeaux d'amiante "Lachine"

Une variété de six couleurs différentes appropriées pour tous les goûts et tous les besoins dans la construction D'EGLISES, COLLEGES, COUVENTS, HOPITAUX, MAISONS d'habitation., etc.

ASBESTOS MANUFACTURING Co. Ltd

SALLES DE VENTES: 78, RUE ST-PIERRE
QUEBEC

SPECIALISTES

CLINIQUE TOUSIGNANT

Yeux, nez, oreilles et gorge
par les Docteurs

J. A. Tousignant et Léo Côté

525, RUE ST-JEAN, -- -- QUEBEC

HEURES DE CONSULTATIONS:

10 à 12 heures A.M. — 2 à 4 heures P.M.

7 à 8 heures les lundi, mercredi et vendredi soirs

J.-ROBERT TALBOT, B.S.

VIOLONISTE-COMPOSITEUR

Professeur et Secrétaire de l'école de Musique de l'Université Laval
Membre de la Société Française de Musicologie (Paris)
Brevet d'enseignement de l'Académie de Musique.

192, RUE ST-CYRILLE - - - QUEBEC

Robert Tavaras

Nilly Tavaras

Professeur de chant

Professeur de piano

695, RUE ST-VALIER, -

QUEBEC

Téléphone: 3-2877

PLACEMENT RECOMMANDÉ

\$300,000 d'Obligations

5%

1ère hypothèque

HOTEL-DIEU de CHICOUTIMI

Autorisation de cet emprunt pour agrandissement accordée par l'Evêque de Chicoutimi et ratifiée par Rome.

GARANTIES: 1ère hypothèque sur des propriétés évaluées à \$1,800,000, transport d'un octroi de \$100,000 du gouvernement provincial et de \$300,000 d'assurances contre l'incendie.

PLACEMENT ABSOLUMENT DE TOUT REPOS

—
 PRIX: 100 et l'intérêt couru.

La CORPORATION de PRÊTS de QUÉBEC

Frs LETARTE, Gérant

132, rue St-Pierre -- Tél. 2-1121 -- Québec

Diplômé A. A., P. Q.
 Membre I. R. A. C.

Tél.: Résidence: 2-0992
 Bureau: 8984

E.-GEO. ROUSSEAU

ARCHITECTE-EVALUATEUR

59, RUE ST-JOSEPH, - - - QUEBEC

Tél.: ATELIER 2-8715 Une visite est sollicitée

JOSEPH HEBERT

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

Poseur d'Appareils à Eau Chaude

45, RUE DU PONT, — QUEBEC.

Tél.: 3-2551

GEDEON PAQUET

HORLOGER ET MANUFACTURIER
DE BIJOUTERIES

79 du Pont, -:- QUEBEC

et dont je me remets en buvant du vin blanc gommé et en t'écrivant. Je repars dans un quart d'heure. Pour vaincre le mal de mer, faut pas lâcher pied, à ce qu'il paraît. Pour lors, mon Arnestine, je reprends la mer dans une demi-heure, sur le conseil de mon officier... Parce que faut que tu saches que j'ai un équipage, un officier à trois galons qui est un ancien quartier-maître, et trois matelots dont un mécanicien pour le moteur. Je les ai achetés avec le bateau, et tu parles si je vais les payer cher pour faire filer l'argent et gagner mon pari... Ça, c'est enfin le vrai filon! Moi je m'ai acheté une casquette à quatre galons, vu que je suis le patron... comme qui dirait l'amiral. Ils vont me mettre au courant très vite de la manoeuvre. On est tout à fait copains, comme de juste, à preuve qu'on boit présentement le vin blanc gommé ensemble. Je ne vous emmène pas, mon Arnestine, rapport au mal de mer. Rose ne le supporterait pas. Toi non plus. C'est encore de la grande vie, et tu es lente à te faire à ces choses-là. J'aurais bien emmené Bernard, mais il est trop turbulent. Quand je serai acclimaté au mal de mer et bien au courant des choses de la marine, alors, je le prendrai à la France. Sur ce, ma bonne Arnestine, je pars pour l'Algérie. C'est vite fait. Tu me reverras dans quatre jours. Je te laisse Colchester qui détient la galette, qui ne tient pas à naviguer et qui a un attachement à Nice, à ce qu'il m'a conté, au Biancesco, justement. Coule-toi-la douce! Mange des plats chers, si tu peux. Tâche de te mettre à la truffe. Paye-toi des toilettes épastouffantes. Te bile pas, t'es dans une bonne auberge. Et calotte Bernard si tu le vois nouer des relations avec le groom de l'ascenseur. Sur ce, ma bonne Arnestine, je t'embrasse et embrasse tous nos chéris.

Ton époux pour la vie,
 Galupin, *amiral*.

P.-S. — Mon yoque s'appelle *Anarella*, ce qui est le nom de la femme de l'ancien proprio, un Italien de Gênes. Je le débaptiserai et l'appellerai Arnestine. La première lettre pourra rester. Tu prendras l'auto, tu en achèteras une seconde, si ça te fait plaisir et mettras un cirege à sainte Dévote pour m'éviter un naufrage. C'est l'usage. Et puis, j'aime bien cette petite chapelle dans le creux du ravin. Un cierge cher, naturellement. Mon subordonné à trois galons me dit qu'il est temps d'appareiller... A Dieu va... Si je découvre une île, je lui donnerai le nom de Rose, et je l'offrirai à la France en demandant d'en être gouverneur, gratuitement... Ça changera mon pays de ne pas payer un haut fonctionnaire...

Anna replia la lettre. Ses mains tremblèrent.

—Il nous aime bien, tout de même! dit Mme Galupin, attendrie.

—Il aime bien aussi le vin blanc gommé!... répliqua Anna d'une voix coupante. Tu ne vois pas, ma pauvre maman, qu'il était gris quand il a écrit cette lettre?

—Il n'a peut-être pas acheté de bateau! fit alors Ernestine, dans un grand cri d'espérance.

—Ah! Ça!... Je vais le savoir... Il y a justement une auto qui doit venir me chercher pour aller montrer des modèles et des prix à une Mme Robertson, sur la route de Villefranche. Le port est sur mon chemin. A tout à l'heure, maman. Tu me trouveras toujours à mon petit magasin, en bas.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

\$1.50 et plus.
Plan Européen

Téléphones:

Bureau: Harb 4511
Hôtel: Plateau 0752
Hôtel: Plateau 0693

**Quand vous
passerez à
Montréal,
inscrivez-vous à
L'HOTEL
PLAZA**

146-448, PLACE
JACQUES - CARTIER
MONTREAL

Entièrement à
l'épreuve du feu.
Licencié

REPAS A TOUTE
HEURE

50 chambres avec bain.
Service courtois et
rapide

ALEX. JULIEN,
Propriétaire

**La Banque
CANADIENNE
NATIONALE**

Capital versé et
Réserve . . \$ 11,000,000
Actif . . . \$150,000,000



**La grande banque
du
Canada français**



255 succursales au
Canada. 215 dans la Pro-
vince de Québec, 12 dans
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque
Canadienne
Nationale**
(FRANCE)

14, RUE AUBER
PARIS

Notre personnel est
à vos ordres.

—Tu es donc ici comme vendeuse?
—Mais oui! Même, je te ferai faire une robe. Car tu es fagotée! Ah! ma pauvre mère!... Où t'es-tu habillée?

—Ton père s'est chargé de nous fringuer tous, en bloc, au galop.

—Ah!... Comme comtesse, tu es réussie!... Une comtesse pour char de Mi-Carême!...

—Anna!... fit une voix plaintive, celle de Bernard. Emmène-moi avec toi!

—Où ça?

—Voir papa!... S'il n'est pas parti encore, j'irais bien sur son bateau avec lui.

—Tu vas me faire le plaisir de rester avec maman, toi!... commanda la fille aînée. Et si je trouve papa à ce café de la place Cassini, je vous le ramène et d'autorité. Ah! toi aussi, tu voudrais courir. Tu n'est pas assez grand encore pour faire des bêtises, mon petit!

Elle quitta sa famille, tout agitée. Elle allait bien regretter de n'avoir pas emmené Bernard avec elle! En entrant dans son magasin, la Niçoise lui rappela qu'elle devait aller porter chez Mme Peter Golden des robes magiques qui font d'une femme de 45 ans une jeune fille de 18 ans.

—Plus tard!... répondit la fille aînée de Galupin. Je n'ai pas le temps.

L'auto était là, sombre, massive, avec un chauffeur italien à la figure sournoise, inquiétante. Anna n'y prit pas garde et monta dans la voiture. Elle demanda:

—Vous venez de la part de Mme Robertson?

—Oui, Mademoiselle.

—Alors, je me laisse conduire?

—Simplement.

Passez d'abord place Cassini, à un café qui s'appelle *Café du Palmier*.

—Bien.

Mais il fut inutile d'aller place Cassini. Comme l'auto grimpait la rampe du quai des Ponchettes, qui contourne les roches au pied du vieux château, dans le vent perpétuellement furieux de cette pointe appelée le *Roune Capeu* (la perte du chapeau), Anna aperçut, sortant du port qu'elle dominait, un fort yacht à moteur, tout blanc, effilé, qui gagnait les eaux de la baie. Sur le pont, elle reconnut son père qui, une casquette de marine à la main, saluait éperdument.

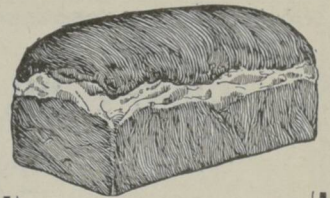
Toute triste, la jeune fille pensa, après avoir fait arrêter l'auto:

—Qui salue-t-il? Il n'en sait rien! Mais il joue à l'amiral! Où va-t-il? Il n'en sait rien! Quel argent dépense-t-il? Il n'en sait rien! Et pendant toute sa vie, dans ses hauts ou dans ses bas, misérable ou ayant un peu d'argent d'avance, il n'aura rien su de ce qu'il devait faire; il aura été poussé par son unique fantaisie, sans plus de direction ni de jugeotte qu'une feuille morte roulée par un grand vent!... C'est navrant...

Elle s'exagérait la situation, nous le savons. Mais elle était payée pour se l'exagérer. Quand l'esquif ne fut plus qu'un point blanc — et ce ne fut pas long, car le jour finissait, elle soupira et dit:

—Menez-moi chez qui vous savez.

Plongée dans ses réflexions, elle n'examina point, dans la nuit qui tomba presque soudainement — le



Boulangerie Modèle

HETHRINGTON

PAINS et
PETITS PAINS

Biscuits,
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de
campagne

Demandez nos listes
de prix

T. HETHRINGTON

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 -- Québec

LES
**OBLIGATIONS
D'UTILITÉS
PUBLIQUES**

SONT LES

PLACEMENTS

DU JOUR

Valeurs de choix

**Rendement
Intéressant**

Demandez notre liste

**LE PRÊT
MUNICIPAL**

Limitée

Banquiers en Valeurs
de Placements

72, Côte de la Montagne

Tél. 2-3300. QUEBEC

FAITES DE L'AVIATION

— A —

L'ÉCOLE AÉRONAUTIQUE

— DE —

QUÉBEC

408, rue ST-JEAN

Téléphone: 2-2834

— Sous la direction du —

Dr Louis Cuisinier

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Fondée en 1867

*Fourrure de qualité à prix moyens.
Rayon moderne d'articles pour hommes.
Coiffures pour petits garçons.*

Demandez notre catalogue
DE FOURRURE

J.-B. LALIBERTÉ (limitée)

145, RUE ST-JOSEPH, 145
QUÉBEC

Téléphone: 2-4509

LE NOUVEAU
RADIO - KOLSTER
1930

CONTROLE-AUTOMATIQUE
En vente chez:

J. M. E. COUTURE

290 $\frac{1}{2}$, rue St-Jean, - QUÉBEC

crépuscule est fort tard, en ces régions, — l'aspect sauvage de l'endroit où l'auto la conduisait. C'était pourtant tout près de Nice, au bas de rochers échafaudés les uns sur les autres et que le moindre tremblement de terre ferait s'ébouler dans la mer, défonçant la route qui passe à leur pied, et réduisant en poussière les villas éparses sur la côte.

L'auto s'arrêta devant une grille. Le chauffeur descendit, poussa la grille qui n'était point fermée à clé, remonta sur son siège et fit entrer la voiture dans un petit jardin. Il fit le tour d'une corbeille plantée de géraniums et au milieu de laquelle se dressait un caoutchouc géant au feuillage épais, qui constituait comme un écran entre la villa et la rue. L'auto s'arrêta ensuite devant la porte de la maison. On accédait à cette porte par un petit perron de pierre de trois marches.

—C'est là! fit le chauffeur.

—Quoi! fit Anna. Je ne vois aucune fenêtre éclairée.

—Probablement que cette dame est dans une chambre donnant sur la mer. Il n'y a pas si longtemps que la nuit est tombée!

Il descendit de son siège et poussa le bouton d'un timbre électrique. Celui-ci résonna brutalement, dans le silence de cet endroit désert, à peine troublé par le bruissement de la mer, toute proche.

Un pas retentit sur les dalles d'un corridor. La porte s'ouvrit. Anna entra. La porte se referma derrière elle. Et elle entendit qu'on donnait comme un tour de clé. C'était si singulier qu'elle crut d'abord s'être trompée. L'obscurité la plus complète régnait.

—Donnez donc de la lumière! commanda-t-elle.

Au même instant, l'auto qui l'avait amenée démarrait et s'éloignait.

—Ah! ça! fit-elle, déjà vaguement inquiète, il n'y a donc pas de lumière?

—Tout de suite! fit une voix d'homme, douce et polie.

Cela la rassura. Un valet de chambre sans doute lui avait ouvert. Elle entendit qu'on poussait une porte, puis reçut cette invitation:

—Si Mademoiselle veut entrer!

L'accent était celui d'un étranger.

—Entrer, je veux bien! Mais je n'y vois goutte!...

—Ici!...

Légerement, on la poussa dans une pièce. La porte refermée, un commutateur fut tourné. Une lumière éclatante et crue emplit un salon assez grand, garni des chaises, des fauteuils, de la table, du secrétaire, du piano et du vieux tapis qui constituent le banal ensemble de tout salon d'une villa meublée. Et Anna se trouva en présence du fils de Peter Golden lui-même, ganté, la canne et le chapeau à la main et qui s'inclina vers elle.

—Vous ici!... clama-t-elle.

—Si vous voulez bien vous asseoir! fit le boxeur honoraire.

—Mais non! fit-elle violemment. Je crois deviner! Il n'y a pas de Mme Robertson!

—No!... Je l'ai inventée!...

—C'est un guet-apens!...

—Oh! protesta-t-il. Ce mot!...

—Si ce n'est pas un guet-apens, qu'est-ce que c'est?

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

—J'aurais préféré un enlèvement, mais en France, réellement, on est si peu outillé pour un enlèvement.

—Dites donc, jeune homme. C'est une farce, et de mauvais goût. Laissez-moi partir et tout sera dit.

—No!... Je avé à vo parler... Et c'est pour être plus tranquille que... car vous êtes si occupée!

—Moi, je n'ai pas à vous entendre. Si vous me gardez contre ma volonté, ne fût-ce que cinq minutes, ce n'est plus une farce, c'est une violence. Cela relève de la justice et vous êtes étranger. Faites attention!

—Miss, supplia-t-il, je suis très riche! Depuis ce tantôt, je n'ai que votre image devant les yeux... J'ai voulu vous dire sans témoin, dans un endroit isolé, que je vous voudrais tant pour femme.

—C'est tout ce que vous aviez à me dire? C'est dit! Donc, c'est fini. Bonsoir, Monsieur, je m'en vais!

—C'est fermé à clé!

—Ah! j'avais donc bien entendu! Séquestration! Votre cas devient grave, mon petit!

—Dans ma famille, Miss, on enlève avant de se marier.

—Pas dans la mienne. En France, cela arrive aussi. Mais c'est l'exception. Et ça s'appelle un scandale. Et puis, assez! Ouvrez-moi... Je vous promets de ne rien aller dire au commissaire de police.

—Dites-moi d'abord que je puis espérer... et j'ouvre...

—Je vous dirai nettement que vous n'avez rien du tout à espérer!...

—Aoh!

—Et vous allez m'ouvrir!

—Quand je vous aurai ouvert, que deviendrai-je?

—Vous referez de la boxe et vous épouserez une riche Américaine.

—Cela n'est pas gai!

Elle ne put s'empêcher de rire. Elle eut tort. Le jeune homme s'écria:

—Je suis pardonné!... Enfin! voilà un espoir!...

—Il ne vous en faut pas beaucoup!... Ouvrez-moi donc!...

—Je vous en supplie!... Un mot!

—Vous pouvez me compromettre! C'est odieux! Ouvrez-moi... ou j'appelle!

Et qui et par où appelleriez-vous?

—Vous allez le voir!... Tant pis pour vous et tant pis pour moi!...

Dans la nuit un peu éclairée par les étoiles, elle avait remarqué que le toit de la maison était à l'italienne. Elle avait vu au Bianco, l'escalier du dernier étage aboutir à une terrasse. Elle eut l'intuition que les maisons d'un même pays se ressemblent. Une terrasse devait dominer aussi la villa que le fils de Peter Golden avait louée pour sa singulière et audacieuse demande en mariage. Au lieu de courir vers la porte d'entrée qu'elle savait fermée, elle s'élança donc à tâtons dans l'escalier, sortit de son petit sac une minuscule lampe électrique qui lui servait, à Paris, pour s'éclairer quand elle rentrait chez elle, se guida fort bien et n'eut qu'à soulever une trappe qui, dans les pays du Nord, eût abouti à un grenier,

Holt, Rensfrew & Co. Limited

LE MAGASIN APPROUVE PAR
HOMMES ET FEMMES QUI
CONNAISSENT LA QUALITE ET
LA VALEUR DANS LA FOUR-
RURE ET HABILLEMENT. ::

RUE BUADE,

QUEBEC, P.Q.

Bureau: Tél. 2-5510

Résidence: Tél. 4729

P.=R. LECLERC

Ancien Comptable de Naz. Turcotte & Cie

Comptable & Syndic - Liquidateur de Faillites
Collection de comptes

Propriétés et terres à vendre - Argent à prêter
sur première hypothèque.

Bur.: 92, St-Pierre Rés.: 135, Aberdeen

LA CAISSE D'ECONOMIE

de NOTRE-DAME de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne
à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'impor-
tance de l'épargne régulière, qui seule conduit
à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit
pour vos économies.

La seule Banque d'Épargne à QUEBEC

ETABLIE EN 1921

GAULIN-TANGUAY, Ltée

MARCHANDS

d'Instruments de Musique

Rarios, Appareils de Vues Animées et Films
REPRESENTANTS OFFICIELS DES MAISONS
COLUMBIA, STARR GENNETT,
RADIO SPARTON et PHILCO.

371, rue St-Joseph

Tél. 9387

--:

Québec

Salle de démonstrations le soir à 383, rue St-Joseph
TEL.: LE SOIR 9988

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Maladies de la peau et du cuir chevelu

Dr RAYMOND PAQUIN

Ex-élève de l'Hôpital St-Louis, Paris
Médecin de l'Hôpital du St-Sacrement

17, rue St-Jean Tél.: 2-5843 QUEBEC

Bureau 2-7595 Développement, Impression
Téls.: et Agrandissement
Rés. 2-1011

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC
Photographie panoramique Illustration de catalogue

Tél.: Bureau: 2-3052.

Résidence: 7435

Dr René Plamondon

Des hôpitaux de Paris. Médecine générale. Voies génitales urinaires. MALADIES DE LA PEAU.
Heures de bureau: 9 à 12 hrs a.m., 2 à 5 hrs p.m.
Le soir: - - - 8 à 9 hrs p.m.
BUREAU: No 15 RUE LACROIX, QUEBEC. (Face à gare C.P.R.)

J. E. BEDARD,
L.I.C., C.P.A.

OCT. BELANGER
L.I.C., R.R.A.

BEDARD & BELANGER

Syndics Autorisés
Comptables, Auditeurs et Liquidateurs de Faillites
Collection de comptes.

Tél.: 2-1412 QUEBEC 101, rue St-Pierre

R.-ERNEST LEFAIVRE, L.I.C.L.A.

Successeur de Lefaivre & Gagnon

Bureau: 147, COTE DE LA MONTAGNE, Québec.

Syndic Autorisé, Comptabilité.
Liquidateur de Faillites, Etc.

Un livre sur un sujet d'actualité : l'agriculture et la jeunesse rurale.

Nous présentons à tous les amis de l'agriculture un **"Guide des Jeunes Agriculteurs"**. Nous exposons, dans ce livre, la manière d'intéresser et préparer, au moyen de l'Association, le jeune cultivateur à son travail et à la vie paroissiale en général.

Ce volume se vend 75 sous l'unité, en librairie et chez l'auteur. Ajoutez 8 sous, pour l'envoi par la poste.

Adrien DESAUTELS,

16, ave. Murray, Québec.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

mais qui, là, lui donna effectivement accès à une large terrasse, d'où elle se mit aussitôt à crier:

—A l'aide! A l'aide! Au secours!

C'était une impulsive et une violente. Elle ne ménageait rien. Elle ne se connaissait plus. Sa voix, dans la nuit, alla réveiller de lointains échos. Une fenêtre s'ouvrit à trois cents mètres de là. Un bicycliste attardé qui passait devant la villa demanda:

—Qu'est-ce que c'est?

—Monsieur, fit-elle, je suis enfermée ici, séquestrée. On m'a tendu un piège!... Courez prévenir la police!

—J'y cours! dit l'homme. Patientez!

Il se mit à pédaler avec une célérité qui ravit Anna. Debout sur la trappe qu'elle avait rabaisée, elle empêchait le jeune boxeur de la soulever. Il tapait alors du poing contre le battant maintenu fermé par la jeune fille et répétait inlassablement:

—Un mot d'espoir. J'ouvre... Tenez, Miss, laissez-moi vous dire...

Mais voilà qu'un bruit d'auto l'interrompit. Une voiture puissante, si l'on en jugeait par son ronflement grave et discret, s'arrêtait devant la villa.

—Ce n'est pas encore la police, pensa Anna.

Elle cria:

—Messieurs, sauvez-moi. Au secours! A l'aide! Je suis prisonnière d'un fou.

On descendit de l'auto. Elle aperçut dans l'ombre deux hommes. L'un dit:

—Oh! cette voix!...

Et l'autre murmura:

—Nous arrivons quand c'est fait.

Les deux hommes firent le tour du grand caoutchouc en courant. Ils frappèrent à la porte. L'un d'eux dit au chauffeur qui les avait amenés.

—Enfoncez cette porte avec votre grosse clé anglaise.

Des coups terribles résonnèrent dans toute la maison. Un craquement se fit entendre. La serrure sauta. Puis les deux hommes gravirent l'escalier, quatre à quatre.

Et alors, Anna entendit cette conversation:

—Cher fils... qu'avez-vous fait?... Tort ai-je eu de vous raconter mon passé... Vous avez voulu m'imiter. Nous ne sommes pas en Amérique.

—J'ai bien vu, disait William. Le procédé n'a nullement réussi. Ou alors, c'est qu'elle en a un autre en tête.

—Qui? miss Elise?

—Qui vous parle de miss Elise, mon père?

Anna avait levé la trappe. Elle descendait l'escalier. La maison à présent, était éclairée à giorno. Les sauveurs avaient tourné tous les commutateurs. La jeune fille aperçut le jeune William en colloque avec son père, le roi du savon minéral, et près d'eux, qui?... John Durand.

—Vous! fit ce dernier, ahuri, en apercevant sa cruelle idole.

Il croyait, d'après les dires de Peter Golden, que c'était Elise Maringot que le jeune William avait enlevée. Et c'était Anna... Il ne comprenait plus. Il était furieux. Mais la douche qu'il regut ensuite l'anéantit d'abord, puis fit de lui un tigre altéré du sang de William.

Anna s'était approchée de John Durand et avait dit, en même temps que lui:

—Vous!... Vous, ici!

Elle avait ajouté :

—Je comprends tout.

John Durand, s'il avait eu l'esprit plus libre, se serait certainement dit qu'elle avait bien de la chance. Mais Anna, sans chercher ses mots, lui jetait à la face ce qu'elle croyait être la vérité :

—Si je comprends!... Mais c'est si clair... Vous êtes de connivence avec le petit jeune homme.

—Moi?

—Vous avez peut-être même conseillé le guet-apens...

—Moi?

—Affin de venir faire le sauveur et de pouvoir me dire: "Je vous ai sauvée, Mademoiselle, vous devez m'épouser." Comme dans les romances, quoi! ou les romans écrits par de vieilles Américaines sentimentales. Ça ne prend pas, Monsieur. Je suis née en province, mais je suis de Paris tout de même.

La colère la jetait hors d'elle-même. Elle était comme une lionne, John Durand ne l'avait d'ailleurs jamais trouvée plus belle. Bien qu'écrasé sous le poids de cette irritation qui s'égarait en pleine erreur, l'associé de Peter Golden tenta pourtant de réagir.

—Je vous jure bien, dit-il, que j'étais à cent lieues d'espérer vous trouver ici... Je ne vous savais même pas à Nice!

—A d'autres!... fit-elle. Vous m'y avez suivie et vous saviez que j'étais à la petite succursale du Biancesco, puisque vous m'espionnez, me suivez et me retrouvez partout. Depuis deux mois, vous avez pris vis-à-vis de moi, tout d'abord, des manières de roi voyageant incognito et se faisant passer pour un homme pauvre. Après, vous avez dit à l'abbé Loquin que vous étiez riche. Que penser? Ah! vous auriez été un vrai roi, encore! Un roi cachant sa royauté! Je vous aurais pardonné! Mais un roi d'Amérique!... Un roi du lard ou des plaques tournantes, ça se trouve à tous les coins de rue de Paris et dans tous les palais de la Riviera!... Vous vous êtes permis, à Paris, de monter dans un taxi que je venais de quitter et d'y retrouver des objets que vous avez portés à l'abbé Loquin pour tenter d'avoir des renseignements sur moi... J'ai horreur d'être ainsi espionnée, entendez-vous? Horreur! Je vous hais et vous défends à l'avenir, si on m'enlève encore! Ah! ce sauvetage organisé d'avance! J'en ris!... Tenez! C'est une pitié!...

Une voix s'écria au dehors :

—C'est ici!

Le bicycliste revenait avec la police. La maison fut envahie par un brigadier et six agents en uniforme.

—Où est la séquestrée? demanda le brigadier.

—C'est moi!... fit Anna.

—Vous portez plainte?

—Non!... Il paraît que c'était une farce convenue entre ces deux messieurs.

—Jamais!... Monsieur l'agent protesta Durand. C'est une erreur de Mademoiselle!

—C'est pas mes oignons! fit le brigadier qui, avec son accent, voulut employer des expressions cataloguées bien parisiennes, alors qu'elles proviennent, en réalité, de Pantin, et Aubervilliers ou même de Fresnes. On ne dérange pas la police pour une farce. Votre nom à tous, messieurs et dame, s'il vous plaît...

EASTERN CANADA STEEL & IRON WORKS, Limited

Ingénieurs,
Manufacturiers,
Entrepreneurs.

STRUCTURES METALLIQUES

de tout genre

Bureau principal et usines :

AVENUE LESAGE,

Téléphone: 6188, - QUEBEC

PRENEZ TOUJOURS LES

TAXIS 2=2000

Leurs Polices d'Assurances vous
protègent contre les accidents.

Tél. Résidence: 5902

Tél. Bureau: 9010

Raoul Bédard

Assurances - Générales

EDIFICE GUILMETTE
37, rue de la Couronne

QUEBEC

BERNIER & DE BILLY,

AVOCATS

HENRI BERNIER, VALMORE A. DE BILLY,
C.R. C.R.

80, rue St-Pierre, - QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

111, COTE DE LA MONTAGNE — Tél.: 2-3996

CANNON & CANNON

AVOCATS ET PROCUREURS

Hon. LUCIEN CANNON, LL.D., D.C.,
Solliciteur-Général du Canada.ROBERT CANNON.
LL.L., L.D.L.**WILFRID EDGE, L. LL. C.R.**

BUREAU:

84, rue St-Pierre — PHONE 2-3839

Téléphone 5070

ARTHUR CLOUTIEREntrepreneur de Pompes-Funèbres — Embaumeur Diplômé.
Chambre Mortuaire à la Disposition des Familles.
Corbillard Automobile.

252, RUE D'AIGUILLON, — QUEBEC

Téléphone: 2-7862

Dr EMILE BEAULIEU

CHIRURGIEN-DENTISTE

1, rue St-Jean, — — — QUEBEC

A. ST-CYRMARCHAND  DE MUSIQUE

Violon, Banjo, Mandoline, Guitare, Records Columbia et Starr.

Spécialité: Réparations de Phonographes de toutes sortes.

18, rue ST-JOSEPH, Québec. — Tél.: 2-6363-M

William Morin, LL. L.

TEL.: 2-1382

Pierre De Varennes, LL. L.

2-1383

Morin & De Varennes

AVOCATS

EDIFICE DOMINION, 126, rue St-Pierre, QUEBEC.

Téléphone: 2-2112

Résidence: 3-0639

Dr Gustave Ratté

Chirurgien-Dentiste

DENTISTERIE MODERNE — RAYON X

Heures de Bureau: Le jour, 9 à 12, 2 à 5 hrs. Le soir, 7 à 9 hrs.

LUNDI, MERCREDI ET VENDREDI

139, RUE SAINT-JEAN, — QUEBEC

—Voilà qui est agréable!... déclara Anna, angoissée soudain.

Là-dessus, une nouvelle auto accourut, amenant des reporters du *Petit Niçois* et de *l'Eclair* de Nice. Ils connaissaient l'incident par le commissariat et venaient faire une enquête. Le bicycliste leur raconta tout de suite comment il avait vu une malheureuse jeune fille appelant à l'aide. Et ils interrogeaient alors Anna qui répondait par des réticences gênées et tentait d'atténuer l'affaire. Le fait qu'il y avait une jeune jolie femme dans ce scandale piquait la curiosité des reporters. Plus Anna atténuait, plus ils en "remettaient", comme on dit. Peter Golden, de son côté, gaffait avec une franchise pleine de sérénité et d'abandon.

—J'ai cru, Messieurs, que mon fils avait enlevé ma dactylographe. Je suis accouru pour empêcher cette sottise et lui dire: "Epouse-la, puisque tu l'aimes!" Et pas du tout, il en avait enlevé une autre! Une vendeuse de la maison Belewski-Samuel! C'est une autre qu'il aime et que je ne connais pas! Mais mon cher associé Durand la connaît, lui.

—Oui! répondait alors Durand à Peter Golden. C'est cette personne sur laquelle je vous ai raconté tant de choses, l'autre soir, sous le hall du P.-L.-M., à Paris. Car mon bonheur, c'est de parler d'elle, et je vous ai fait rater deux trains ce soir-là, tant cela intéressait votre femme, mon cher Peter Golden.

—*Damnés mes boutons?* clama Peter Golden.

Cette exclamation américaine, tout à fait spéciale et d'ailleurs extrêmement convenable, n'était employé par Peter Golden que dans des circonstances tragiques, telles que coups de bourse ruineux, naufrage d'une cargaison de savon minéral insuffisamment assurée, renversement de projets longuement échafaudés ou échouage d'une affaire minutieusement et lentement mûrie.

Il ajouta, s'adressant à William:

—Cher fils, vous avez déplorablement travaillé!

Anna s'était soustraite aux investigations des reporters. Revenant sur le malheureux John Durand, elle lui asséna ce nouveau coup:

—Je ne vous ai pas tout dit: j'ai appris, il y a une heure, que vous aviez fait des travaux d'approche jusqu'à ma famille...

—Moi?

—Et embobiné mon malheureux et trop confiant père dans je ne sais quel pari pour qu'il soit votre débiteur et à votre merci, je devine dans quel but!

—Pas moi!... Et comment!... Votre père serait mon ami Galupin! O destinée!... Voilà de tes coups!

—L'ami de mon père, vous?... Plaisantez-vous? Vous remuez l'or à la pelle. Mon père gagne cent sous par jour.

—J'ai jadis gagné moins que ça!

—Vous avez tenté d'acheter mon père!

—Je n'ai pas de chance!... Vous interprétez tout contre moi, même quand vous ne savez pas! Oh! que vous me haïssez!

La foule s'était agglomérée. Les agents verbalisaient toujours. Les journalistes élargissaient leur enquête. Des gens qui ne savaient absolument rien péroraient et donnaient des renseignements.

(A suivre)

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec

Plusieurs recettes sont publiées dans ce magazine pour desserts, et la manière facile de préparer les mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



ESSENCES SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
Employez les Essences "SUPREME",
DANS LE :
Sirop, Sucre à la crème, Crème Glacée,
Gâteaux, Gelées, Blanc Manger.

Les Essences "SUPREME" sont fabriquées par :
"SUPREME" Ent., Québec.



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de telle délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.